

**UNIVERSITATEA DIN PITEȘTI
FACULTATEA DE LITERE**

**STUDII
DE
GRAMATICĂ CONTRASTIVĂ**

Nr. 21/ 2014

EDITURA UNIVERSITĂȚII DIN PITEȘTI

**COMITET ȘTIINȚIFIC/COMITÉ SCIENTIFIQUE/ SCIENTIFIC COUNCIL
BOARD**

Laura BĂDESCU, Universitatea din Pitești, România
Nadjet CHIKHI, Universitatea din M'sila, Algeria
Laura CÎȚU, Universitatea din Pitești, România
Jean-Louis COURRIOL, Universitatea Lyon 3, Franța
Dan DOBRE, Universitatea din București, România
Ștefan GĂITĂNARU, Universitatea din Pitești, România
Laurent GAUTIER, Universitatea din Burgundia, Franța
Joanna JERECZEK-LIPIŃSKA, Universitatea din Gdańsk, Polonia
Lucie LEQUIN, Universitatea Concordia, Montréal, Canada
Milena MILANOVIC, Institutul de Limbi Străine, Belgrad, Serbia
Stephen S. WILSON, City University, Londra, Anglia
Adriana VIZENTAL, Universitatea Aurel Vlaicu din Arad, România

**COMITET DE LECTURĂ/ COMITÉ DE LECTURE/PEER REVIEW
COMMITTEE 2014**

Alina GANEA, Universitatea Dunărea de Jos, Galați, România
Simina MASTACAN, Universitatea V. Alecsandri Bacău, România
Joachim N'DRE DAMANAM, Universitatea Bouaké, Coasta de Fildeș
Anna Franca PLASTINA, Universitatea din Calabria, Italia
Ludmila PRENKO, Universitatea de Stat din Daghestan, Daghestan
Frédéric SHEHADEH, Universitatea Paris-Sorbona Paris 4, Franța
Stephen S. WILSON, City University, Londra, Anglia
Laura PINO, Universitatea Saint-Jacques-de-Compostelle, Spania
Luz CASAL SILVA, Universitatea Saint-Jacques-de-Compostelle, Spania

**DIRECTOR REVISTA/ DIRECTEUR DE LA REVUE/ DIRECTOR OF THE
JOURNAL**

Laura CÎȚU, Universitatea din Pitești, România

REDACTOR-ȘEF /RÉDACTEUR EN CHEF/ EDITOR IN CHIEF

Cristina ILINCA, Universitatea din Pitești, România

Studii de gramatică contrastivă

COLEGIUL DE REDACȚIE/COMITÉ DE RÉDACTION/EDITORIAL BOARD

Ana-Marina TOMESCU, Universitatea din Pitești, România
Raluca NIȚU, Universitatea din Pitești, România
Ana-Maria STOICA, Universitatea din Pitești, România
Silvia BONCESCU, Universitatea din Pitești, România

ISSN-L: 1584 – 143X

e-ISSN: 2344-4193

revistă bianuală/revue biannuelle/biannual journal

Revistă acreditată categoria C CNCS

Revue accréditée catégorie C par le Conseil National Roumain de la Recherche Scientifique

Accredited by the Romanian National Research Council, category C

FACULTATEA DE LITERE

Str. Gh. Doja, nr. 41, Pitești, 110253, România; Tel. / fax : 0348/453 300
Persoană de contact/personne de contact/contact person: Cristina ILINCA
studiidegramaticacontrastiva@yahoo.com;
<http://www.studiidegramaticacontrastiva.info>

Editura Universității din Pitești

Târgul din Vale, 1, 110040, Pitești, Romania
Tél.: +40 (0)348 453 116; sorin.fianu@eup.ro

CUPRINS

GRAMATICĂ CONTRASTIVĂ

Achraf Ben Arbia

Stratégies interprétatives pour la résolution des rapports anaphoriques ambigus : le rôle du référent topique lors de la localisation de l'antécédent d'un pronom anaphorique en français classique et en français moderne / 7

Soufiane Lanseur

Le contact des langues dans les oeuvres littéraires : le cas de A quoi rêvent les loups de Yasmina Khadra / 22

Moïse Mbey Makang

Etude transformationnelle de la syntaxe verbale en français du Cameroun : cas des locuteurs sous-scolarisés de Ngaoundéré / 35

Nicoleta Mincă

The Simple Sentence in English and Romanian / 58

Igor Vinogradov

La categoría de incompletivo en las lenguas mayas: un estudio comparativo de variación semántica / 65

TRADUCTOLOGIE

Olga Mokra

Воссоздание слов-реалий в контексте межкультурной коммуникации (пары языков: французский ↔ украинский) / 83

STRATEGIES INTERPRETATIVES POUR LA RESOLUTION DES RAPPORTS ANAPHORIQUES AMBIGUS : LE ROLE DU REFERENT TOPIQUE LORS DE LA LOCALISATION DE L'ANTECEDENT D'UN PRONOM ANAPHORIQUE EN FRANÇAIS CLASSIQUE ET EN FRANÇAIS MODERNE¹

Résumé : Cette contribution mettra l'accent sur le rôle que joue le référent topique dans la résolution des rapports anaphoriques ambigus issus d'une concurrence entre plusieurs antécédents, candidats potentiels, pour le même marqueur anaphorique. Nous essayerons de démontrer, sur la base de critères bien précis, que la gestion des pronoms anaphoriques en français classique par rapport au français moderne suggère le recours à d'autres processus interprétatifs, outre le critère de proximité dont les failles apparaissent dès que plusieurs antécédents concurrents, ayant tous le même statut topical, se présentent pour le même pronom anaphorique. Nous essayerons également de classer les référents concurrents selon leur degré de topicalité au sein de l'énoncé. Cette classification, en termes de référent topique, permettra d'aboutir dans la majorité des cas à la bonne référence. Dans ce sens, nous proposerons, dans le cadre de cette contribution, une étude contrastive de la référence pronominale en français classique et en français moderne, basée sur des exemples de phrases attestées qui témoignent de la grande liberté au niveau du fonctionnement référentiel des pronoms anaphoriques.

Mots-clés : pronoms anaphoriques, continuité topicale, changement topical, saillance, topique, accessibilité référentielle, ambiguïté référentielle...

Abstract: This contribution will focus on the role of topical reference in the resolution of ambiguous anaphoric relations from a competition between several antecedents, potential candidates for the same anaphoric marker. We will try to demonstrate, on the basis of specific criteria, the management of anaphoric pronouns in classic French compared to the modern French suggests using other interpretative process, besides the proximity criterion which faults occur when several antecedents competitors, all having the same status topical, presenting for the same anaphoric pronoun. We also try to classify competitors referents according to their degree of topicality in the statement. This classification, in terms of topical referent will result in the majority of cases in the correct reference. That is, we propose, in the context of this contribution, a contrastive study of pronominal reference in classic French and modern French, based on documented examples of sentences that reflect the freedom in the repository operation of anaphoric pronouns.

Keywords: anaphoric pronouns, topical continuity, change topical, salience, topical, referential accessibility, referential ambiguity...

¹ Achraf **Ben Arbia**, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Kairouan, LR : Laboratoire de Recherche Langues, Discours et Cultures, ISSH de Jendouba, Tunisie
achraf_benarbia@yahoo.fr

Introduction

Lorsque nous parlons d'anaphore, la question qui se pose est celle qui consiste à identifier la nature du lien qui unit anaphorique et antécédent. De ce sens, ce lien peut être dégagé par le recours au seul contexte linguistique, en mettant en relation le pronom avec un antécédent contextuellement saillant, ou par la désignation d'une représentation mentale, en mettant ainsi en relation le pronom en relation avec un antécédent saillant dans la mémoire discursive des interlocuteurs. La nature des liens qui unissent anaphorique et anaphorisé diffère selon les approches adoptées lors de l'étude de la référence pronominale. Dans ce contexte, la construction de la référence d'un pronom anaphorique dépend généralement d'un antécédent qui confère à ce terme de reprise son interprétation référentielle. Souvent, l'antécédent d'une expression anaphorique pronominale n'est d'autre que le topique de l'énoncé. Dans ce sens, les notions d'accessibilité référentielle, de saillance et de topique de l'énoncé sont au cœur de ce travail de recherche. La notion de topique, de part son importance dans l'étude de la continuité et l'organisation informationnelles, acquiert différentes acceptions qui seront passées en revues lorsque nous définirons le concept de topique dans la suite de ce travail. Toutefois, notre objectif dans ce travail consiste à étudier le concept de topique en tant que moyen permettant la mise en place des relations de cohérence dans le discours. Dans ce cadre, le topique sera considéré comme l'entité référentielle dotée d'une meilleure saillance au sein de l'énoncé. Plusieurs études sur la notion de topique (Ariel, 1990; Combettes, 1986; Givón, 1983, 1989; Kleiber, 1990, 1994a, 1994b...) ont démontré que plusieurs facteurs concourent à rendre une entité référentielle saillante à un moment donné du discours. Cette entité référentielle joue, par l'interaction entre différents critères convergents, le rôle de topique de l'énoncé dans la mesure où elle est considérée comme information connue, donnée et active dans la représentation mentale des interlocuteurs. Dans cette même perspective, cette contribution abordera les conditions de récupération du topique d'une entité référentielle ambiguë au sein des textes classiques. Ces dernières seront étudiées en relation avec l'organisation informationnelle. Celle-ci sera également étudiée en rapport avec les phénomènes de continuité topicale et de changement du topique.

1. La définition du topique

Lors de la gestion des pronoms anaphoriques, ces derniers sont généralement considérés comme moyens susceptibles d'une part d'assurer la continuité topicale et de l'autre de signaler un changement au niveau du topique. Dans ce cadre, la continuité topicale et le changement du topique acquièrent des interprétations différentes qui varient selon la définition de la notion du topique. A ce propos, il

importe de signaler que la notion de topique¹ recouvre différentes acceptions partiellement divergentes. Vis-à-vis de cette variété terminologique, la notion de topique sera abordée dans ce travail en rapport avec la structure informationnelle et le maintien de la cohérence au sein du texte. Autrement dit, nous considérons comme topique local, le référent le plus souvent mentionné au niveau du paragraphe thématique. Les notions de continuité topicale et de changement topical seront traitées en rapport avec le concept de référent local. Ainsi, l'étude de la continuité topicale est intimement liée au statut topical qu'acquiert un référent au sein de l'énoncé. Son maintien ou son changement affecte d'une part la pertinence de l'information saillante de l'énoncé et de l'autre la structure informationnelle étant donné que le topique local est « *une information identifiable et présente à la conscience des interlocuteurs, qui constitue, pour chaque acte, l'information la plus immédiatement pertinente liée par une relation d'à propos avec la relation activée par cet acte* »². Le topique, notion linguistique moderne, recouvre des interprétations très diverses. Lambrecht (1994) définit le topique comme le référent maintenu tout au long d'une séquence textuelle. Autrement dit, pour ce linguiste le topique d'une phrase donnée doit être maintenu comme topique dans la phrase suivante. Le topique selon Lambrecht (1994) n'est d'autre que l'entité référentielle la plus saillante, le référent dont on parle dans un énoncé ou à l'intérieur d'un discours donné. La continuité topicale implique ainsi le maintien du référent topique comme l'information la plus saillante du paragraphe thématique. Pour Givón (1995), la notion de topique est en rapport direct avec la cohérence textuelle. Dans ce sens, le topique est défini comme l'information donnée, la plus saillante cognitivement et la plus accessible référentiellement. Ces trois caractéristiques de la notion de topique assurent le maintien de la continuité topicale qui semble essentielle pour caractériser la cohérence textuelle. D'autres linguistes (Schlobinsky et Schütze-Coburn, 1992; Grobet, 2002) définissent le topique comme:

- Le point de départ de l'énoncé ;
- L'élément porteur du plus bas degré de dynamisme communicatif ;
- L'information donnée ou connue ;
- Ce dont parle l'énoncé.

Face à cette confusion terminologique, il importe de signaler que les définitions de la notion du topique diffèrent d'un linguiste à un autre favorisant ainsi « *des recouvrements et des croisements* »³ multiples. Pour notre part, nous allons nous baser sur des critères identificatoires bien précis lors de l'identification du topique local (topique de la phrase ou de l'énoncé). Dans ce sens, le tableau suivant contient les différents critères adoptés lors du repérage du référent topique:

¹ Nous ferons référence aux emplois du terme topique issus des études concernant la structure de l'information (Givón, 1983b, Lambrecht, 1994). Nous parlerons, en particulier, du topique local (de la phrase ou de l'énoncé). Les notions de continuité topicale et de changement topical seront, également, abordées en rapport avec le concept de topique local.

² Grobet, A., 2002, *L'identification des topiques dans les dialogues*, Bruxelles: Duculot, p. 99.

³ Idem, p. 22.

Définitions du topique	Critères identificatoires	Sources
Information donnée (ou connue)	-Elément le plus saillant -Connaissance partagée par les interlocuteurs	Chafe (1976, 1980), Prince (1981), Clark et Haviland (1977)
Point de départ de l'énoncé	-Interprétation formelle-positionnelle dominante	Chomsky (1965), Gundel (1985), Van Oosten (1986)
Elément porteur du plus bas degré de dynamisme communicatif		Firbas (1964, 1986)
Ce dont parle l'énoncé	-Interprétation pragmatique dominante -Interprétation syntaxique dominante (sujet de l'énoncé)	Lambrecht (1994), Bally (1965), Gundel (1985), Van Oosten (1986), Keenan (1976), Givón (1984)

L'étude de la continuité informationnelle et référentielle au sein des textes classiques reposera essentiellement sur la notion de topique. Dès lors, les critères de l'identification des topiques se combinent souvent pour assurer la continuité et la progression informationnelles. Toutefois, il convient de préciser que la continuité informationnelle implique que le topique soit disponible. Dans le cas inverse, la continuité informationnelle est interrompue. Cette interruption est signalée par un changement au niveau du topique. De ce fait, les concepts de continuité topicale et de changement topical sont au centre de cette étude étant donné que ces deux notions permettent l'interprétation des rapports anaphoriques ambigus au sein des textes classiques. Autrement dit, le topique de la phrase ou de l'énoncé n'est d'autre que le référent le plus accessible, repris par l'ensemble des expressions anaphoriques pronominales. Avant d'étudier la continuité topicale au sein des textes classiques, il s'avère important de préciser le rôle du topique dans le maintien de la cohérence textuelle.

2. Le rôle du topique dans le maintien de la cohérence textuelle

Il est évident que le maintien des référents dans le cadre d'une chaîne de référence est assuré par des expressions anaphoriques nominales et pronominales. Ces procédés de reprise sont considérés comme des marqueurs de continuité référentielle et thématique. Dans ce sens, Combettes (1986) signale en parlant du rôle des substituts pronominaux que:

« l'utilisation d'un pronom-substitut n'est pas à interpréter comme signe d'économie, ni comme renvoi à tel ou tel antécédent, mais comme indice qu'il n'y a pas d'autre sujet-thème à introduire dans le texte; même analyse en ce qui concerne la réception: le lecteur ne se

demande pas à chaque occurrence de *il* ou *elle*, quel est le groupe remplacé; il continue intuitivement et naturellement pourrait-on dire, ses enchaînement, sur le même thème »¹.

Cette reprise du même thème tout au long de la chaîne anaphorique assure la progression informationnelle et conditionne l'intelligibilité du message. La reprise du topique au sein du paragraphe thématique permet souvent de guider l'accès au bon référent dans le cas où la netteté de la référence pronominale paraît compromise. Dans l'énoncé (1), le maintien du même topique évite toute interprétation référentielle indéterminée:

1) Mme De Puisieux dit que si vous avez envie d'avoir un fils, vous preniez la peine de le faire ; je trouve ce discours le plus juste et le meilleur du monde. Vous nous avez laissé une petite fille, nous vous la rendons. Jamais il n'y eut un accouchement si heureux. Vous saurez que *ma fille* et moi nous allâmes, samedi dernier, nous promener à l'arsenal ; *elle*² sentit de petites douleurs. Je voulus au retour envoyer quérir *Mme Robinet* ; *elle* ne le voulut jamais. On soupa, *elle* mangea très bien. Monsieur le coadjuteur et moi nous voulûmes donner à cette chambre un air d'accouchement ; *elle* s'y opposa encore avec un air qui nous persuadait qu'*elle* n'avait qu'une colique de fille. Enfin, comme j'allais envoyer malgré *elle* quérir la robinette, voilà des douleurs si vives, si extrêmes, si redoublées, si continuelles, des cris si violents, si perçants, que nous comprîmes très bien qu'*elle* allait accoucher (M^{me} de Sévigné, *Correspondance*: t. 1: 1646-1675, 1675, p. 133).

Dans cet énoncé, la reprise du référent topique s'effectue par le biais d'expressions anaphoriques qui permettent de maintenir la cohérence référentielle. Le référent *ma fille* n'a pas besoin d'être saillant pour que la référence réussisse étant donné que tous les morphèmes anaphoriques réfèrent à une entité déjà saillante et référentiellement accessible dans la mémoire discursive des interlocuteurs. Tous les pronoms anaphoriques qui suivent la dernière mention de ce référent reprennent sans aucune ambiguïté référentielle le topique de l'énoncé *ma fille*. Même l'introduction d'un nouveau référent *Mme Robinet*, nom propre sémantiquement compatible avec les expressions anaphoriques pronominales, n'interrompt pas la continuité topicale au sein de l'énoncé. L'opposition entre information connue et information nouvelle confère au référent *ma fille* le statut de topique dans la mesure où cet antécédent, déjà connu, reste activé dans la représentation mentale des interlocuteurs.

En français moderne, le maintien d'un antécédent en tant que référent topique tout au long de la chaîne anaphorique est assuré par différentes expressions

¹ Combettes, B., 1986, « Introduction et reprise des éléments d'un texte », In: *Pratiques* 49, pp. 69-84.

² Tous les pronoms anaphoriques dans ce travail seront mentionnés en **gras** et *italique*.

anaphoriques pronominales qui lui confèrent un degré de topicalité indéniable. Dans ce sens, le topique sera envisagé comme le thème dont on parle (cf. Lambrecht, 1994). Ainsi, le référent topique constitue une partie de la structure informationnelle de l'énoncé. Son identification suggère le recours à différents critères de reconnaissance lui permettant, d'un côté, d'accéder au statut de topique et de l'autre, de constituer l'entité référentielle visée par l'expression anaphorique ambiguë. Dans l'énoncé (2), l'identification du référent topique ne pose aucun problème étant donné que l'ensemble des expressions anaphoriques pronominales réfèrent à « *ce dont parle l'énoncé* »¹ :

2) Homais, le pharmacien, se montre, avec les Bovary, le meilleur des voisins. **Il** essaye, en fait, de s'attirer la sympathie de Charles Bovary, au cas où ce dernier apprendrait qu'**il** exerce encore de façon illicite la médecine (Flaubert, *Madame Bovary*, 1857).

Dans cet énoncé les deux occurrences du pronom personnel de la troisième personne **il** reprennent le référent topique *Homais, le pharmacien*. Différents critères contribuent, dès lors, à lui conférer un degré de topicalité élevé. Tout d'abord, ce référent constitue le thème de l'énoncé. Ensuite, il jouit d'une position syntaxique privilégiée au sein de l'énoncé, sujet, qui lui permet de rester actif dans la mémoire discursive des interlocuteurs. Enfin, ce référent n'entre en concurrence avec aucun autre référent. Même la présence d'un autre référent *Charles Bovary* n'entrave pas la continuité référentielle étant donné qu'il est repris par le terme de reprise *ce dernier*. Tous ces critères, réunis ensemble, confère à l'antécédent *Homais, le pharmacien* un degré d'accessibilité référentielle assez élevé.

La cohérence d'un texte est assurée, entre autres, par l'introduction et le maintien du topique. Autrement dit, par le maintien de l'information immédiate qui se trouve dans la mémoire discursive des interlocuteurs et qui leur sert de point d'ancrage² (Grobet 2002). Compte tenu de l'importance de la continuité topicale dans le maintien de la progression informationnelle, il nous semble indispensable d'étudier l'enchaînement des topiques au sein du discours en tant qu'informations préalablement introduites en mémoire discursive par le cotexte et/ou le contexte. A ce titre, il convient d'ajouter que la cohérence textuelle peut être interrompue dans le cas où plusieurs référents présentent le même statut topical. La continuité topicale et le changement topical interviennent dans le processus de référenciation étant donné que le référent topique peut être mis en concurrence avec un autre référent récemment introduit et susceptible d'être pris pour topique de l'énoncé. Etant donné que le topique correspond au référent saillant à l'intérieur d'un discours

¹ Voir Schlobinsky et Schütze-Coburn, 1992 ; Grobet, 2002.

² *Le point d'ancrage* est caractérisé comme une information active et présente dans la conscience de l'interlocuteur, puisqu'elle y est récemment introduite.

donné, son identification exige le recours à un ensemble de critères bien déterminés. Le référent topique est une information accessible, active et « identifiable et présente à la conscience des interlocuteurs, qui constitue, pour chaque acte, l'information la plus immédiatement pertinente liée par une relation d'à propos avec l'information activée par cet acte »¹. L'identification du référent topique, qui fait partie du cadre de connaissances partagées et disponibles pour les interlocuteurs, dépend du degré de topicalité auquel cette expression linguistique peut être présumée dans un contexte discursif bien déterminé. Le degré de topicalité varie, ainsi, d'un référent à un autre selon le statut topical des référents mis en concurrence.

3. Le rôle du référent topique lors de la résolution des rapports anaphoriques ambigus au sein des textes classiques

La notion de topique, notion moderne que nous adoptons pour résoudre les relations anaphoriques au sein des textes classiques, permet d'apporter une explication nouvelle pour les préférences d'interprétation référentielle mises en application dans certaines situations discursives² référentiellement ambiguës. Dans cette même optique, il importe de signaler que le pronom anaphorique a souvent la capacité de faire référence à une entité présente dans le discours et qui possède le statut de donné (voir Clark, 1975; Haviland et Clark, 1974) pour le locuteur et l'allocutaire. Le référent donné par la situation discursive et connu par les co-énonciateurs acquiert le statut de topique et assure ainsi la continuité topicale au sein du discours. L'analyse sur corpus que nous proposons tend à identifier les différents facteurs qui permettent de prévoir l'attachement référentiel d'une expression anaphorique pronominale à un référent topique. Dans ce sens, la résolution du rapport anaphorique dans l'énoncé (3) s'effectue par la reprise d'un référent « déjà connu par l'interlocuteur, c'est-à-dire un référent « présent » ou déjà manifeste dans la mémoire immédiate »³:

3) à Pomponne

à Paris, lundi 17 novembre 1664.

Aujourd' hui, lundi 17 novembre, *M Foucquet* a été pour la seconde fois sur la sellette. *II* s'est assis sans façon comme l'autre fois. *Monsieur le chancelier* a recommencé à *lui* dire de lever la main ; *il* a répondu qu'*il* avait déjà dit les raisons qui *l'*empêchaient de prêter le serment, qu'*il* n'était pas nécessaire de les redire. Là-

¹ Grobet, A., 2002, *L'identification des topiques dans les dialogues*, Bruxelles: Duculot, p. 99.

² « Le discours » sera ici employé dans le sens de texte. Autrement dit, le discours sera considéré en tant que production linguistique issue d'une activité langagière.

³ Kleiber, G., (1994), *Anaphores et pronoms*, Champs linguistiques, Louvain-la-Neuve, Duculot, p. 25.

dessus *monsieur le chancelier* s'est jeté dans de grands discours, pour faire voir le pouvoir légitime de la chambre, que le roi l'avait établie, et que les commissions avaient été vérifiées par les compagnies souveraines. *M Foucquet* a répondu que souvent on faisait des choses par autorité, que quelquefois on ne trouvait pas justes quand on y avait fait réflexion. *Monsieur le chancelier* a interrompu : « comment ! Vous dites donc que le roi abuse de sa puissance ? » *M Foucquet* a répondu : « c'est vous qui le dites, monsieur, et non pas moi » (*M^{me} de Sévigné, Correspondance*: t. 1: 1646-1675, 1675, p. 55, 1664).

Dans cet énoncé, tous les pronoms anaphoriques, employés suite à la dernière mention de l'antécédent *M Foucquet*, désignent un référent pour lequel il existe déjà une représentation dans le modèle discursif. La continuité topicale dans ce passage est assurée par la reprise d'un référent déjà accessible dans la représentation mentale des interlocuteurs. Le topique, tel qu'il a été défini comme ce dont parle l'énoncé, (voir Lambrecht, 1994; Bally, 1965; Gundel, 1985; Van Oosten, 1986; Keenan, 1976; Givón, 1984), est également considéré comme l'information la plus saillante. Cette saillance est due d'une part à la présence d'autres référents susceptibles de créer une situation référentielle ambiguë et de l'autre à la capacité des pronoms anaphoriques, en l'occurrence les pronoms personnels, d'assurer la continuité référentielle et thématique. Dans notre énoncé, les pronoms personnels sont considérés comme des marqueurs de continuité topicale étant donné qu'ils reprennent tous le référent topique *M Foucquet*. Dans ce sens, plusieurs facteurs permettent de prédire lequel des deux référents concurrents est le référent topique désigné par les morphèmes anaphoriques ambigus. Le premier facteur est d'ordre syntaxique. Pour Kleiber (1994 : 38, 85) certains pronoms anaphoriques, en particulier les pronoms personnels, sont des moyens cohésifs qui permettent d'assurer la continuité syntaxique. En rapport avec la notion de topique, la reprise d'un référent ayant une position syntaxique forte au sein de l'énoncé garantit à ce référent un statut topical particulier en dépit de la présence d'autres référents concurrents. Cette continuité syntaxique, assurée par la reprise du sujet de l'énoncé, est parmi les critères qui permettent le maintien de la continuité topicale. Dans cette même perspective, Grobet (2002), en parlant de la position syntaxique qu'occupe la dernière mention du même référent au sein de l'énoncé, affirme que:

« les instructions référentielles du pronom *il* demandent à ce que son référent soit présenté comme manifeste dans une situation saillante; cette saillance s'explique par le savoir partagé ou par la perception directe; en site textuel, les critères pertinents pour retrouver l'antécédent de *il* sont la proximité de l'antécédent, sa fonction syntaxique et sa facilité d'accès à partir de la phrase-hôte »¹.

¹ Grobet, A., 2002, *L'identification des topiques dans les dialogues*, Bruxelles: Duculot, p. 147.

Dans notre énoncé, la présence de deux référents concurrents influence les préférences d'attachement référentiel des pronoms anaphoriques ambigus à l'un des deux antécédents qui jouissent de la même valeur syntaxique. Toutefois, les préférences d'attachement s'orientent vers le premier référent *M Foucquet* qui constitue l'information donnée déjà accessible dans la mémoire discursive des interlocuteurs par opposition au deuxième référent concurrent *Monsieur le chancelier* qui constitue l'information nouvelle, récemment introduite dans le discours et non encore activée dans la mémoire discursive des interlocuteurs. Si le lecteur se base sur une approche strictement textuelle pour résoudre l'ambiguïté référentielle dans cet énoncé, le référent approprié pour les différents morphèmes anaphoriques en question sera l'antécédent le plus proche *Monsieur le chancelier*. Cependant, pour ne pas reconduire les erreurs d'interprétation, d'autres critères de sélection paraissent d'une grande pertinence. A côté de la théorie de l'accessibilité proposée par Keenan et Comrie (1977, 1979, 1981) selon laquelle l'antécédent le plus accessible référentiellement est le GN ayant une position syntaxique forte au sein de l'énoncé, l'opposition entre information donnée et information nouvelle permet également de classer les référents concurrents selon leur degré de topicalisation. Cette opposition établie par Chafe (1994) confère à certains référents un statut topical au sein de l'énoncé par rapport à d'autres qui sont d'une importance moyenne. Dans ce sens, l'antécédent *M Foucquet*, sujet de l'énoncé, est l'entité référentielle donnée, active et accessible dans la mémoire discursive des interlocuteurs par opposition au référent concurrent, sujet de la phrase suivante, *Monsieur le chancelier*, le deuxième antécédent récemment introduit dans le discours. Cet antécédent est moins accessible étant donné qu'il ne figure pas encore parmi les connaissances partagées par les interlocuteurs. Tous ces critères, à côté d'autres qui vont être signalés dans le tableau ci-dessous, attribuent à l'antécédent *M Foucquet* un degré de topicalité élevé au niveau local du paragraphe :

Critères identificatoires du topique	Antécédent potentiel 1: <i>M Foucquet</i>	Antécédent potentiel 2: <i>Monsieur de chancelier</i>	Sources
Information donnée (ou connue)	-Référent saillant -Information donnée: connaissance partagée par les interlocuteurs -Entité référentielle accessible dans la mémoire discursive des interlocuteurs	-Référent moins saillant -Information nouvelle et récemment introduite dans le discours: connaissance non encore partagée par les interlocuteurs -Entité référentielle non encore activée dans la	Chafe (1976, 1980), Prince (1981), Clark et Haviland (1977)

Studii de gramatică contrastivă

		mémoire discursive des interlocuteurs	
Point de départ de l'énoncé	-Premier antécédent mentionné -Interprétation positionnelle dominante: point de départ de l'énoncé	-Deuxième antécédent mentionné -Interprétation positionnelle non dominante: point de départ de la phrase suivante	Chomsky (1965), Gundel (1985), Van Oosten (1986)
Ce dont parle l'énoncé	-Réfèrent déjà représenté dans la mémoire de l'allocutaire au moment où il est mentionné -Interprétation syntaxique dominante: sujet de l'énoncé	-Réfèrent non encore activé dans la mémoire de l'allocutaire suite à sa première mention -Interprétation syntaxique moins dominante: sujet de la phrase suivante	Lambrecht (1994), Bally (1965), Gundel (1985), Van Oosten (1986), Keenan (1976), Givón (1984)
Interprétation sémantique: degré de topicalité du réfèrent	-Entité topicale	-Entité moins topicale	

Tous ces facteurs d'accessibilité référentielle confèrent à l'un des référents concurrents le statut d'identifiable signalant que cette même entité référentielle doit être récupérée en mémoire étant donné qu'elle est déjà activée dans la représentation mentale des interlocuteurs. L'identification des référents topiques dans les énoncés classiques permet d'une part de résoudre certaines ambiguïtés référentielles et de l'autre d'orienter le lecteur vers les préférences d'attachement référentiel déjà actives dans sa représentation mentale. Vu l'importance des topiques, en tant que marqueurs signalant une grande accessibilité référentielle de certains référents par rapport à d'autres, il importe de mettre l'accent sur leur rôle dans le maintien la continuité et la progression informationnelles.

4. Le problème de l'identification du réfèrent topique dans les textes classiques : continuité topicale vs changement topical

La continuité topicale et le changement topical reçoivent des interprétations différentes qui sont en rapport avec la définition du topique. C'est pour cette même raison que la continuité topicale nécessite, comme nous l'avons déjà démontré, le maintien d'une entité référentielle cognitivement saillante. La continuité topicale

implique ainsi le maintien du même topique comme thème d'une phrase donnée. Ce dernier sera à son tour maintenu comme topique dans la phrase suivante. Cette continuité est mise en place, entre autres, par des moyens cohésifs. Parmi ces derniers figurent les pronoms anaphoriques qui «*assurent le maintien et le rappel des éléments thématiques*»¹. Dans l'énoncé (4), tous les morphèmes anaphoriques reprennent le référent topique *M D'Ormesson*:

4) Mercredi 10 décembre 1664

M D'Ormesson a continué la récapitulation du procès ; *il* a fait des merveilles, c'est-à-dire *il* a parlé avec une netteté, une intelligence et une capacité extraordinaires. *Pussort l'*a interrompu cinq ou six fois, sans autre dessein que de l'empêcher de si bien dire. *Il* lui a dit sur un endroit qui *lui* paraissait fort pour *M Fouquet* : «*monsieur, nous parlerons après vous, nous parlerons après vous* » (*M^{me} de Sévigné, Correspondance*: t, 1: 1646-1657, 1675, p. 72, 1664).

Le maintien du sujet de l'énoncé *M D'Ormesson* en tant que topique de la représentation discursive est dû à son degré d'activation dans la représentation mentale des interlocuteurs. Cette information donnée et accessible référentiellement constitue le point de départ de l'énoncé auquel tous les termes de reprise réfèrent. Même l'introduction d'un nouveau référent *Pussort* n'interrompt pas la continuité sur le plan informationnel. En outre, la continuité topicale et le changement de topique sont en rapport avec l'opposition entre information donnée et information nouvelle (cf. Chafe, 1994). Autrement dit, lorsque nous parlons de l'accessibilité référentielle dans le discours, nous évaluons le degré d'activation des référents stockés dans la mémoire discursive des interlocuteurs. Dans ce sens et comme nous l'avons déjà démontré lorsque nous avons étudié la théorie de l'accessibilité référentielle selon la représentation établie par Chafe (1994), l'information donnée est l'entité référentielle active dans la représentation mentale des interlocuteurs par opposition à l'information nouvelle qui constitue l'entité référentielle récemment introduite dans la représentation mémorielle du discours et qui est non encore activée dans la représentation mentale des interlocuteurs. Dans l'énoncé (5), la continuité topicale est interrompue une fois un nouveau référent topique fait apparition:

5) Nous parlions de vous l'autre jour, madame de La Fayette et moi: nous trouvâmes qu'il n'y avait au monde que madame de Rohan et madame de Soubise qui fussent ensemble aussi bien que nous y sommes; et où trouverez-vous une fille qui vive avec sa mère aussi agréablement que vous faites avec moi ? Nous les parcourûmes toutes; en vérité nous vous fines de la justice, et vous auriez été contente d'entendre tout ce que nous disions. Il me paraît qu'*elle* a bien envie de

¹ De Weck, G., 1991, *La cohésion dans les textes d'enfants. Etude du développement des processus anaphoriques*, Neuchâtel: Delachaux et Niestlé, p. 9.

servir M. de Grignan; **elle** voit bien clair à l'intérêt que j'y prends, et je suis sûre qu'**elle** sera alerte sur les chevaliers, et surtout le mariage se fera dans un mois, malgré *l'écrevisse* qui prend l'air tant qu'**elle** peut, mais **elle** sera encore fort rouge en ce temps-là (M^{me} de Sévigné, *Lettres*, 20 octobre 1679, II, p. 711).

A première vue, toutes les occurrences du pronom personnel de la troisième personne *elle* reprennent le référent *madame de La Fayette*. Cet antécédent constitue l'information donnée par la situation discursive, active et référentiellement accessible pour les interlocuteurs. En dépit de l'éloignement (d'un point de vue textuel) de l'antécédent, les trois premières occurrences de ce même pronom réfèrent à l'antécédent saillant *madame de La Fayette*. Toutefois, dans le cadre d'un phénomène de compétition référentielle, lors de la présence de plusieurs référents morphologiquement et sémantiquement compatibles dans le contexte référentiel local, la continuité topicale semble être affectée. L'introduction d'un nouveau référent *l'écrevisse* interrompt la continuité topicale étant donné que cette nouvelle information, récemment introduite au fil du discours, déroute la première interprétation référentielle et capte l'attention du décodeur étant donné que ce nouveau référent devient au fur et à mesure activé dans sa représentation mentale. L'enchaînement anaphorique dans cet énoncé est interrompu étant donné que les deux dernières occurrences du pronom personnel de la troisième personne sont référentiellement opaques. Ces deux marqueurs anaphoriques ambigus sont susceptibles de reprendre le topique de l'énoncé *madame de La Fayette* où le deuxième référent concurrent *l'écrevisse* qui peut prétendre au rôle de topique. Cette ambiguïté référentielle peut être résolue si nous nous basons sur le critère sémantique en tant que mode de recrutement de l'antécédent. Dans ce sens, les deux morphèmes anaphoriques ambigus réfèrent au deuxième antécédent *l'écrevisse*. Cette localisation référentielle est appuyée par le recours à l'adjectif de couleur *rouge* qui désigne la couleur de *la crustacé* (*l'écrevisse*) et non de *madame de La Fayette*. Ainsi, nous pouvons ajouter que le contenu sémantique de la phrase peut jouer, dans certaines situations référentiellement vagues, un rôle important sur l'accessibilité référentielle des référents en présence.

Souvent au sein des textes classiques l'enchaînement des pronoms anaphoriques est interrompu par l'intersection des référents, morphologiquement et sémantiquement compatibles. Cette concurrence référentielle affecte la continuité topicale et entraîne généralement un changement au niveau du topique. L'identification des topiques qui présentent un degré de topicalité locale est en rapport direct avec le degré d'activation des référents dans la représentation discursive. Dans ce sens, les pronoms anaphoriques sont susceptibles de désigner des référents qui sont activés dans la mémoire discursive des interlocuteurs ou de suggérer une discontinuité topicale en désignant un référent d'une part récemment introduit dans le discours et de l'autre non encore activé dans la représentation mentale des décodeurs. À côté de l'importance de la notion de topique dans la reconstitution des enchaînements anaphoriques, d'autres stratégies interprétatives modernes s'imposent dans le but de

restreindre les problèmes de clarté dans l'accès au référent d'une expression anaphorique pronominale au sein des textes classiques.

En français moderne, le référent topique est, généralement, maintenu comme entité topicale sans équivoques d'ordre référentiel. Le changement de la dernière mention du même référent s'accompagne le plus souvent d'un changement au niveau des termes de reprise. Autrement dit, les expressions anaphoriques pronominales signalent les phénomènes de continuité topicale et de changement topical. Ainsi dans l'énoncé (6), la dernière occurrence du pronom personnel de la troisième personne *il* dans « *il annonce aussi que des Comices agricoles auront lieu cette année à Yonville* » ne réfère pas à la dernière mention *le jeune homme* du premier référent *Léon*, mais au deuxième référent, récemment introduit dans le discours, *Homais* :

6) Quant à *Léon*, *il* désespère de l'inaccessibilité d'Emma et se lasse de cet amour sans espoir. *Il* décide alors de partir à Paris terminer son droit. *Il* vient faire ses adieux à Emma. L'émotion est grande mais *le jeune homme* ne parvient pas à trouver les mots pour l'exprimer. Au cours de la soirée qui suit son départ, *Homais* évoque les réjouissances de la capitale ; *il* annonce aussi que des Comices agricoles auront lieu cette année à Yonville (Flaubert, *Madame Bovary*, 1857).

Dans ce type d'énoncés, le phénomène de changement topical n'entraîne aucune ambiguïté référentielle quant aux rattachements référentiels des pronoms anaphoriques à leurs propres antécédents. Même l'introduction d'un nouveau référent suite à une première mention d'un référent topique n'interrompt pas la continuité référentielle au sein de l'énoncé.

Comme nous l'avons déjà signalé, en français classique la situation diffère dans la mesure où l'introduction d'un nouveau référent dans la situation discursive interrompt souvent la continuité référentielle et ne permet pas une résolution univoque des rapports anaphoriques référentiellement indéterminés étant donné que les référents concurrents jouissent du même degré de topicalité et peuvent tous prétendre au rôle d'antécédent pour les expressions anaphoriques pronominales ambiguës.

Conclusion

Nous avons essayé dans cette contribution de mettre l'accent sur la notion de topique, notion d'une grande importance guidant généralement à la bonne référence et ceci en permettant de faciliter le processus de rattachement référentiel d'un marqueur anaphorique à son propre antécédent. Après une définition de la notion de topique, nous avons mis l'accent sur tous les facteurs qui sont susceptibles

d'orienter le lecteur vers son identification. Dans cette même perspective, nous avons démontré, sur la base d'une analyse faite sur notre corpus, que le référent ayant un statut topical au sein de l'énoncé constitue, le plus souvent, l'antécédent visé par l'expression anaphorique pronominale par opposition aux autres référents concurrents qui jouissent d'un degré de topicalité faible.

Références bibliographiques

- Académie française, (1719, 1720), *Remarques sur le « Quinte-Curce » de Vaugelas*, édition critique par Wendy Ayres-Bennett et Philippe Caron, Presses de l'école supérieure, « Etudes et documents en histoire de la langue française », 1997
- Achard-Bayle, G., (1996), *Référence, identité, changement : la désignation des référents évolutifs*. Etudes de cas : les récits de métamorphoses, Thèse de doctorat, Nancy II.
- Adam, J-M., (1999), *Linguistique textuelle. Des genres du discours aux textes*. Paris, Nathan.
- Adam, J-M., Grize, J-B., Bouacha, M-A., (2004), *Texte et discours : catégories pour l'analyse*, Editions Universitaires de Dijon.
- Aissani, A., (2006), *L'anaphore résomptive dans le texte écrit en langue française par l'étudiant algérien*, Thèse de doctorat, Université d'Alger.
- Anscombe, J-C., (1990), *Thème, espace discursif et référence événementielle, Fonctionnalisme et Pragmatique à propos de la notion de thème*, Milano, Italie : Edizioni unicopli.
- Apothéloz, D., (1995), *Rôle et fonctionnement de l'anaphore dans la dynamique textuelle*, Genève, Droz.
- Ariel, M., (1988), « Referring and accessibility ». In: *Journal of Linguistics* 24, pp. 65-87.
- Ariel, M., (1990), *Accessing Noun-Phrase antecedents*. London/New York: Routledge.
- Ariel, M., (2001), « Accessibility Theory: An Overview ». In: T. Sanders, J. Schilperood et W. Spooren (eds) *Text representation: Linguistic and psycholinguistic aspects*. Amsterdam: John Benjamins, pp. 29-87.
- Chafe, W., (1987), « Cognitive constraints on information flow ». In: R.S. Tomlin (ed.) *Coherence and grounding in discourse. Outcome of a Symposium, Eugene, Oregon, June 1984*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, pp. 21-51.
- Charolles, M., (1978), « Introduction au problème de la cohérence des textes », *Langue française* 38, p. 7-41.
- Charolles, M., (1988), « Les études sur la cohérence, la cohésion et la connexité textuelles depuis la fin des années 1960 », *Modèles linguistiques* 10/2, p. 45-66.
- Charolles, M., (1994), « Cohésion, cohérence et pertinence du discours », *Travaux de linguistique* 29, p. 125-151.
- De Mulder, W., Co Vet et Veters, C., (2001), *Anaphores pronominales et nominales. Etudes pragma-sémantique*, Rodopi B.V., Amsterdam, New York.
- De Weck, G., (1991), *La cohésion dans les textes d'enfants. Etude du développement des processus anaphoriques*, Neuchâtel: Delachaux et Niestlé.
- Delbecq, N., (2002), *Linguistique cognitive, comprendre comment fonctionne le langage*, De Boeck-Duculot.
- Demol, A., (2010), *Les anaphoriques celui-ci et il : étude des facteurs qui déterminent leur choix*, Université Gent, Academiejaar 2006-2007.

- Dupuy-Parant, E., (2006), *La continuité référentielle en moyen français : règles syntactico-sémantiques*, Thèse de doctorat, soutenue le 15 septembre 2006, Université de Maine, Faculté des Lettres, Langues et Sciences Humaines.
- Fournier, N., (1998), *Grammaire du français classique*, Paris, Belin.
- Givón, T., (1983), « Topic Continuity in Discourse: Quantitative Cross-language Studies », John Benjamins Publishing Company, Amsterdam, p. 12/ Code, *Mind and Context*. Chicago: Chicago University Press.
- Givón, T., (1992), « The grammar of referential coherence as mental processing instructions », *Linguistics*, 30, 1, pp. 5-55.
- Grobet, A., (2002), *L'identification des topiques dans les dialogues*, Bruxelles, De-Boeck-Duculot.
- Grosz, B., (1977), *The representation and use of focus in dialogue understanding*, Technical Report 151, SRI International, 333 Ravenswood Ave, Menlo Park, Ca. 94025.
- Guéron, J. (1979), « Relations de coréférence dans la phrase et dans le discours », In: *Langue française*, n°44, p. 42-79.
- Kail, M., Léveillé, M., (1997), « Compréhension de la coréférence des pronoms personnels chez l'enfant et l'adulte », In : *L'année psychologique*, Vol. 77, n°1, PP. 97-94.
- Keenan, E., (1976), « Towards a universal definition of "subject" ». In: Ch. Li (ed.) *Subject and topic*. New York: Academic Press, pp. 303-333.
- Keenan, E., et Comrie, B., (1977), « Noun phrase accessibility and Universal grammar », *Linguistic Inquiry*, 8, pp. 63-99.
- Keenan, E., et Comrie, B., (1979), « Data of the noun phrase accessibility hierarchy », *Language* 55, pp. 333-351.
- Kintsch, W., et Van Dijk, T.-A., (1983), *Strategies of discourse comprehension*, New York, Academic Press.
- Kleiber, G., (1989), *Reprise(s). Recueil d'études sur les processus anaphoriques*, Publication du Groupe Anaphore et Deixis, n° 1, Strasbourg, Université des Sciences Humaines.
- Kleiber, G., (1994), *Anaphores et pronoms*, Champs linguistiques, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- Trouilleux, F., (2001), *Identification des reprises et interprétation automatique des expressions pronominales dans les textes en français*, Thèse de doctorat, Université de Blaise Pascal, Clermont-Ferrand.
- Veland, R., (1996), *Les marqueurs référentiels celui-ci et celui-là. Structure interne et déploiement dans le discours direct littéraire*, Droz, Genève-Paris.

Achraf BEN ARBIA, enseignant-chercheur, assistant à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Kairouan (Tunisie). Doctorant en troisième année de thèse. Sujet de Thèse : Le fonctionnement référentiel des pronoms anaphoriques en français classique. LR : *Langues, Discours et Cultures*, ISSHJ (Tunisie)

**LE CONTACT DES LANGUES DANS LES OEUVRES
LITTÉRAIRES : LE CAS DE À QUOI RÊVENT LES LOUPS DE
YASMINA KHADRA¹**

Résumé : Cet article décrit et explique l'emploi des xénismes dans les textes littéraires d'auteurs algériens à l'exemple de Yasmina Khadra. Le constat de la prolifération des mots arabes qui ne sont pas encore intégrés dans la langue française justifie l'étude de ces derniers comme éventuels candidats à l'intégration dans les dictionnaires. Donc, nous avons essayé de répondre à la question de quelles langues ils proviennent et pourquoi. Quelles formes prennent-ils dans le texte ? Et les emprunts peuvent-ils subir des modifications par l'influence de la langue-source après avoir été intégrés dans la langue-cible.

Mots-clés : lexique, xénisme, emprunt, mot, sens.

Abstract: This article describes and explains the employment of xenisms in the literary texts of Algerian authors like Yasmina Khadra. The observation of the proliferation of the Arabic words which are not integrated into the French language yet justifies the study of the latter as possible candidates for the integration in dictionaries. Thus, we tried to answer the question from which languages they come and why. What form do they take in the text? And the loans can undergo modifications by the influence of the source language having been integrated into the target language.

Keywords: lexicon, loan, xenism, word, sense.

Dans cette contribution, nous nous proposons d'étudier la néologie dans un texte littéraire appartenant à la littérature de l'urgence. En effet, nous avons constaté que Yasmina Khadra, dans son roman intitulé *À quoi rêvent les loups* recourt à l'emprunt à l'arabe d'une manière quasi-systématique. Ce constat nous a mené à envisager l'étude de ce procédé néologique dans le but de savoir pourquoi et comment utilise-t-il ces emprunts dans son texte. D'ailleurs, en plus des xénismes (mots étrangers non encore intégrés dans le système de la langue française) relevés dans l'œuvre, il y a une utilisation fréquente de mots arabes déjà enregistrés dans les dictionnaires de français, mais avec des modifications de sens et de forme.

Pour cerner ce phénomène dans le roman en question, nous posons un nombre de questions qui permettront de mettre en évidence la problématique du présent article. En premier lieu, nous nous demandons comment se présentent ces néologismes et quelles sont leurs motivations. En second lieu, nous nous demandons s'il s'agit d'emprunts nécessaires ou d'emprunts stylistiques. Autrement dit, l'auteur a-t-il recours à ces emprunts pour donner une marque stylistique spécifique à son texte, ou est-il dans l'obligation d'emprunter pour pallier des lacunes lexicales? Ce sont les questionnements essentiels auxquels nous

¹ Soufiane **Lanseur**, Université de Béjaïa
slanseur@gmail.com

essayerons de répondre par le biais de trois axes. Le premier sera consacré à la description du corpus d'étude. Le deuxième traitera du concept de xénisme. Le troisième axe sera réservé à la description des xénismes relevés dans l'œuvre.

1. Le texte littéraire comme corpus d'étude de la néologie

Rares sont les études de néologie qui se sont effectuées sur des supports littéraires dans le contexte algérien, la plupart prennent pour support des textes journalistiques et des discours oraux. Ce qui est remarquable dans l'œuvre choisie, c'est l'importance numérique des mots arabes employés par l'auteur. Pour mieux cerner ce corpus, nous procéderons à son résumé.

Ce roman raconte le parcours d'un jeune homme ordinaire, sans diplôme, à la recherche d'un travail et qui se retrouve au maquis par la force des choses. *Nafaa*, qui est promis à une carrière de chanteur ne se lance pas dans cette voie et se trouve contraint de conduire la voiture d'une illustre famille algéroise, les *Radjas*. Le climat domestique ne lui permet pas de rester oisif pendant que son père travaille pour subvenir aux besoins de la famille.

Les conditions de vie sont difficiles au début des années 1990, son père ne peut plus subvenir aux besoins donc espère que son fils lui vienne en aide. Le travail qu'il s'est procuré grâce à un ami n'est pas vraiment à son goût, car plein de violences, de meurtres, et de passe-droits, il démissionne pour revenir à sa vie d'avant. Vite récupéré par le mouvement islamiste, parce qu'il a décidé de laisser tomber sa vie de villégiature et de rejoindre « le droit chemin ». L'imam de cette mosquée, où il allait faire la prière, finit par le recruter pour la solde des islamistes, on lui donne un taxi pour subvenir à ses besoins et ceux de sa famille, mais aussi pour transporter de temps en temps les « frères » et les armes, parce qu'il est digne de confiance et qu'il est définitivement rallié à la cause. Démasqué par les forces de l'ordre, Nafaa se trouve dans la nécessité de quitter Alger et de rejoindre le « djebel ». Dans la suite du roman, le narrateur relate la vie des hommes au maquis, leurs exploits et leurs défaites.

Quoique le texte soit écrit intégralement en français, l'introduction des mots arabes présente au lecteur l'image réelle de l'espace-temps que les mots français équivalents ne peuvent pas véhiculer. À ce propos, Pruvost et Sablayrolles (2012 :41) écrivent

« La création verbale fait en effet partie intégrante du style d'un auteur, acteur par définition d'une langue qu'il doit mettre au service de ce qu'il souhaite exprimer. Cependant, la personnalité de l'écrivain et la conjoncture littéraire se révèlent plus ou moins favorables à la néologie ».

1.1. Caractéristiques linguistiques et lexicométriques de l'œuvre

Cette œuvre est rédigée entièrement en français, cependant l'auteur a choisi d'intégrer un nombre de 44 mots appartenant à la langue arabe. Ces mots ont une fréquence qui varie entre 1 et 38 fois. Le recours à cette langue traduit le paysage linguistique de l'Algérie qui se caractérise par l'emploi de l'arabe dialectal et du berbère comme langue de communication familière et de l'arabe standard et du français comme langue de communication formelle. Cela traduit aussi la nature bilingue de l'auteur. Interrogé sur la raison du choix de la langue française, Yasmina Khadra répond qu' « Au départ, j'écrivais en arabe. Mon prof d'arabe m'a bafoué, alors que mon prof de français m'a encouragé. »¹

Ce texte est composé de 326 pages dans son édition de 2007 chez Sédia. L'analyse de ce texte, en utilisant *Lexico* 3², révèle qu'il est composé de 70952 mots, dont 13 449 formes différentes.

2. Définition du xénisme

Dubois (2002 : 542) définit le xénisme comme « une unité lexicale constituée par un mot d'une langue étrangère et désignant une réalité propre à la culture des locuteurs de cette langue ». L'intérêt de l'étudier réside dans le fait qu'il est « le premier stade de l'emprunt ». En effet, l'emprunt est un des procédés de renouvellement du lexique, donc d'enrichissement de celui-ci par des signes linguistiques étrangers. Cheriguen explique (2002 : 9) qu'« il en résulte que les langues ne s'empruntent que ce qui, à un moment donné de leur contact, a été ressenti par les usagers comme un manque dans l'une des deux langues. » Il ajoute que

« La condition d'emprunt suppose qu'aucun terme du lexique (ni groupe périphrastique) de la langue-cible ne peut servir d'équivalent du mot ou groupe périphrastique de la langue-source. Le locuteur a alors recours à l'emprunt occasionnel ou xénisme. », (Cheriguen, 2008 : 154)

Donc, le xénisme peut être défini comme le premier stade de l'emprunt, il consiste en sa première attestation dans le discours. Au plan graphique, il se met en italique ou entre parenthèses, au plan énonciatif, il est accompagné d'une

¹ « Le choix d'une langue », site officiel de l'écrivain : <http://www.yasmina-khadra.com/index.php?link=choix>, consulté le 02/06/2013.

² Logiciel de statistiques lexicales développé par l'équipe de recherche en statistiques lexicales de l'université de la Sorbonne nouvelle-Paris 3.

traduction ou d'une explication et au plan référentiel, il renvoie à une réalité exclusivement étrangère.

3. Description des xénismes

Après avoir relevé les différents mots arabes qui sillonnent le texte de Khadra, nous procéderons à une description systématique de la forme et du sens de ces unités. Le principe qui présidera aux choix sera leur présence dans les deux dictionnaires de langue qui sont *Le Grand Robert de la langue française*, désormais (*GRLF*) et le *Trésor de la Langue française*, désormais (*TLF*). Le choix a été porté sur ces deux dictionnaires pour leur riche nomenclature. Les unités présentes sont considérées comme des emprunts et les unités absentes sont des xénismes. Dans l'analyse, nous précisons les contextes des unités considérées. Du fait que certaines unités reviennent des dizaines de fois, seuls les contextes les plus significatifs et les plus pertinents à la description seront retenus, les répétitions seront éliminées.

3.1. Les xénismes

Cette catégorie est constituée de tous les mots arabes présents dans l'œuvre et qui n'apparaissent pas dans les deux dictionnaires considérés. Cette classe renferme deux sous-catégories selon la langue-source à laquelle on les a empruntées : l'arabe standard et l'arabe dialectal. Ils sont au nombre de 25 xénismes.

3.1.1. Les xénismes provenant de l'arabe standard

L'auteur emprunte un nombre de 21 xénismes à l'arabe standard. Cet engouement pour l'utilisation des mots de l'arabe standard est explicable par le fait que la thématique s'apprête à ce genre de mots d'autant plus qu'on a assisté à une volonté de revigorer l'usage de l'arabe standard par les partisans des islamistes, signe d'une nostalgie à l'époque du prophète et de ses disciples. L'auteur en fait l'usage pour marquer d'un air réaliste le contenu de son œuvre. Mais aussi parce qu'il y a la réception de cette œuvre par deux publics différents : les occidentaux et les locaux. Le public occidental ne connaît pas forcément les réalités algériennes, cela pour souligner la difficulté de transmettre en français une réalité propre à ce pays qui n'a pas la même culture que celle véhiculée par la langue française.

Le mot *salafite* : ce mot est présent cinq fois dans le corpus, mais aucune indication n'est donnée sur son sens. Dans l'exemple [1], les salafites sont présentés comme une frange du mouvement qui n'est pas en accord avec les moudjahidines (cf. exemples [1] à [2])

[1] Des *salafites*, pesta-t-il en feignant de vomir,

[2] Condamné à mort pour intelligence avec les *salafites*, usurpation de fonction et hérésie.

Le mot *fatiha* : signifiant « première sourate du Saint Coran », ce xénisme n'est pas présent dans les deux dictionnaires consultés. Dans les trois contextes, il est accompagné des deux verbes *réciter* et *lire* qui font référence à un texte oral ou écrit.

[1] Alors, récite la *fatiha*. – Pourquoi ? – Je veux être ta femme légitime.

[2] Nafa joignit les mains, la paume tournée vers le haut, et récita la *fatiha*.

Le mot *qacida* : il n'est pas présent dans les dictionnaires consultés, donc c'est un xénisme. En arabe, il signifie « poème ». Il est présent une seule fois dans l'œuvre.

[1] Élever des *qacida* autour de sa muse.

Le mot *moussebel* : xénisme qui signifie, selon une note de fin de document rajoutée par l'auteur dans la version publiée chez Julliard¹, « agent de liaison ». Selon l'étymologie ou la racine du mot, il signifie « quelqu'un qui s'engage volontairement dans un combat », il vient du verbe en arabe [sabala] qui signifierait « donner son âme pour la cause défendue ». Au moment de la guerre d'Algérie, c'est un groupe paramilitaire qui n'a pas rejoint le maquis et qui a pour fonction de ramasser de l'argent et des informations sur les déplacements des français, mais une fois débusqués ils rejoignent le maquis et deviennent des combattants. Ce mot est défini dans le texte comme « un membre actif de l'effort de guerre ».

[1] Nafa n'était pas un gamin. Il était *moussebel*, un membre actif de l'effort de guerre

Le mot *mouqatel* : présent une seule fois dans le corpus comme un nom commun, mais plusieurs fois en tant que nom propre. Il est défini par l'auteur en note de fin de document comme « combattant, soldat ». Étymologiquement, le nom vient de la racine [QTL] qui signifie « battre » ou « tuer ». Ce xénisme est un nom d'agent, qui signifie dans le contexte « rang le plus inférieur dans la hiérarchie militaire ».

[1] Peut-être te reléguer au rang de simple *mouqatel*? – Que veux-tu que je fasse ?

Le mot *maghreb* : présent une seule fois dans le corpus, il signifie « horaire de la quatrième prière de la journée et qui survient peu après le coucher du soleil ». Le xénisme vient de la racine [GHRB] qui signifie « coucher du soleil ».

[1] Le soir, peu avant l'appel du *maghreb*.

Le mot *haouzi* : présent une seule fois dans l'œuvre étudiée, il est un genre de musique algérienne. Ce xénisme n'est pas enregistré dans les dictionnaires consultés. Mais il figure dans la BDLP dans le sens de « musique populaire traditionnelle d'origine andalouse »

[1] De la musique aux accents de *haouzi* des ribambelles de mioches gambadant dans les squares

¹ Dans l'édition Sédia, spéciale Maghreb, ces notes ne sont pas présentes, sans doute parce que cette version est destinée à des lecteurs bilingues.

Le mot *falaqa* : présent une seule fois dans l'œuvre, ce mot féminin signifie dans le jargon des écoles coraniques « coup donné avec un bâton aux creux des pieds ». C'est un châtiment imposé à ceux qui désobéissent.

[1] J'ai dit aux frères de le foutre à poil, et je lui ai flanqué une de ces *falaqa* qu'il n'est pas près d'oublier.

Le mot *djemaâ* : dans cette graphie, il ne figure ni dans les dictionnaires consultés, ni dans la *BDLP*¹. Mais, il existe dans *GRLF* avec la graphie *djemââ* et dans le sens de « Réunion de notables qui représentent un douar, en Afrique du Nord ». Il existe aussi dans la *BDLP* avec l'orthographe *djamaa* et là il possède quatre sens différents. Dans le contexte, nous le rapprochons de celui de « réunion de personne dans un lieu public » ou probablement « prière en groupe faite à la mosquée », parce que généralement, les vieux font leurs prières quotidiennes en groupe à la mosquée du quartier.

[1] Les vieux rangèrent leur tabouret, renoncèrent à la *djemaâ*, au thé sur le trottoir, aux vertus du farniente

Le mot *Allah* : il est le nom propre de Dieu qui s'est donné lui-même dans le Coran. Il ne figure pas comme un nom commun dans les dictionnaires. Dans la *BDLP*, il figure dans des locutions. Le contexte dans lequel il figure dans le corpus constitue une traduction d'un verset coranique.

[1] Lorsque la Terre ne sera que poussière, demeurera alors la face d'*Allah*.

Le mot *Dar er-rahma* : une espèce d'hospice des vieillards réservé aux vieilles personnes qui n'ont personne pour s'en occuper. Elles ont été construites suite à une quête lancée par la télévision algérienne dans les années 1990. Ce mot composé vient de deux mots arabes *dar* signifiant « maison » et *rahma* qui signifie «solidarité, compassion pour les démunis ou les malheureux » selon la *BDLP*.

[1] Une heure plus tard, nous débouchâmes sur *Dar Er - Rahma*, un hospice aux allures de mouiroir.

Le mot *daâwa* : présent dans la *BDLP* dans le sens de « prédication, exhortation, appel à revenir ou à se convertir à l'islam », mais dans le contexte suivant, il désigne un groupe de l'armée islamiste.

[1] À s'enrôler dans le contingent de la *Daâwa* en partance pour l'Afghanistan.

Le mot *acima* : le mot *Acima* n'existe pas dans la *BDLP* et dans le corpus, il est utilisé un toponyme. Ce xénisme signifie en arabe « capitale » et désigne ici Alger.

[1] Ainsi naquit le plus select club privé d'El *Acima*, un gigantesque dancing que fréquente exclusivement la tchitchi algéroise.

Les mots *Hijra wa Takfir* : Cette expression constituée de deux mots, reliés par la conjonction de coordination (*wa*) équivalent de *et*, est un nom donné à une frange très radicale du mouvement islamiste. C'est le sens qu'elle garde dans les deux contextes ci-dessous. Le premier mot *Hijra* signifie voyage saint, c'est le fait de quitter les siens pour faire la guerre sainte ou « immigration dans le but de trouver travail et refuge ». Il est relié aussi au voyage effectué par le prophète de l'islam de

¹ Base de données lexicale pan-francophone.

la Mecque à Médine. Le second mot *Takfir* est un nom qui signifie soit « payer pour un péché commis », ou « accuser les gens de blasphème », dans le corpus, il s'agit de ce deuxième sens.

[1] Les *Hijra wa Takfir*, l'aile la plus radicale de la mouvance, se forgeaient une sinistre réputation.

[2] Prendre opportunité pour relancer la course au leadership ; Iraniens, Afghans, *Hijra wa Takfir*, salafites, Jaz'ara,

Le nom *sabaya* : Il n'existe pas dans les deux dictionnaires, mais il est défini par l'auteur dans une note de fin de document comme « Femmes ou filles enlevées au cours de massacres collectifs et de faux barrages. Considérées comme butin de guerre, elles constituent le bordel de campagne des intégristes. Sont systématiquement décapitées ou écartelées dès les premiers symptômes de grossesse ». Ce phénomène existe avant l'arrivée de l'Islam, le vainqueur dans une guerre prend les chevaux, les richesses et même les femmes du vaincu comme un butin de guerre. En arabe, le mot tel qu'il est écrit dans le texte est un nom pluriel qui a un féminin « *sabiya* », un [i] à la place du [a] médian, donc dans le corpus, l'auteur n'a pris que la forme du pluriel qu'il détermine par l'article défini féminin *la*, mais lorsqu'il la met au pluriel, il ne rajoute pas de marque.

[1] La *sabaya* avait beau lui masser les jambes avec application,

[2] Il porta son attention sur la *sabaya*, une adolescente enlevée au cours d'une expédition punitive

[3] Ni elle ni les autres *sabaya* n'avaient déclenché, chez lui, un désir aussi impérieux

Le mot *boughat* : pris dans sa forme du pluriel, il n'existe dans aucun des dictionnaires consultés. Son singulier est « *baghi* » du verbe « *bagha* » qui signifie « faire du tort ». Selon l'auteur, ce sont les gens qui acquiescent ce que fait le pouvoir en place, c'est-à-dire des consentants (exemples [1] et [2]). Dans les exemples [3] et [4], le mot *boughat* signifie « les forces d'auto-défense qui ont pris les armes au côté de l'armée et des forces de l'ordre ».

[1] Ce sont des *boughat*, c'est - à - dire des consentants.

[2] Les hameaux voisins étant hostiles au GIA et acquis à la cause des *boughat*.

[3] Il croit les *boughat* en mesure de le protéger.

[4] Sans ces salopards de *boughat*, nous aurions quitté la région à temps.

Le mot *saria* : Ce xénisme n'existe pas dans les dictionnaires consultés. L'auteur lui réserve une note explicative où il le donne comme équivalent de « peloton ». Dans ces différentes occurrences dans le corpus, il signifie « groupe plus ou moins important de combattants ». Dans l'exemple [2], la *saria* itinérante est un groupe armé qui sillonne toute une région et qui se déplace en permanence pour effectuer des opérations militaires. Sur le plan morphologique, le mot ne prend ni la marque du pluriel de la langue-source, ni celle de la langue-cible. Il reste invariable dans tous les contextes.

[1] On m'a mis à la tête d'une *saria* d'une quinzaine de chevrons

[2] Tu vas commander la *saria* itinérante. – Moi ?

[3] Abdel Jalil ordonna à ses *saria* de décrocher et de se rabattre vers le cratère.

[4] Nous aurons de quoi mettre sur pied deux ou trois *saria*.

Le mot *taghout* : il n'est pas présent dans les dictionnaires et n'est pas expliqué dans les notes de l'auteur. Ce xénisme vient donc de deux sources probables : 1) le mot est évoqué dans le Coran dans le sens d' « ennemi de Dieu » ; 2) en tant que nom, il viendrait du verbe *tagha* qui signifie « causer du tort, faire du mal ou blasphémer ». Dans l'œuvre, il réfère aux forces de l'ordre, gendarmes, policiers, et militaires qui sont considérés comme des impies. Le mot en question est un nom masculin qui est tantôt au pluriel, tantôt au singulier, mais qui ne prend pas de marque de pluriel. D'ailleurs, ni le *s* du français, ni la forme de pluriel de l'arabe ne sont présents dans le texte. Dans l'exemple [6], le mot *taghout* est utilisé adjectivement ou comme un nom épithète, alors que dans les autres exemples, il est employé comme nom. Ce mot est très utilisé dans le corpus, il revient 27 fois, desquels n'avons pris que les plus significatifs.

[1] Qui refuse de nous suivre est un traître. Il mérite le même châtement qu'un *taghout*.

[2] Les *taghout* l'ont tué chez lui, devant les siens.

[3] Le rescapé est peut-être entre les mains des *taghout*.

[4] Dis-moi : où sont les *taghout* ? – Qui ? – Les soldats, ou les gendarmes.

[5] Les « repentis » collaboraient avec les *taghout*, les conduisaient aux camps et participaient, comme guides, aux opérations militaires.

[6] Il alla trouver les deux suspects, les fouilla et tomba sur un tract *taghout* dissimulé dans leur sac.

Le mot *Katiba* : Ce mot est accompagné d'une note explicative qui prouve que c'est un xénisme récent à l'époque de la production de l'œuvre. D'ailleurs, c'est la raison pour laquelle on ne le trouve pas dans les dictionnaires de la langue française. Pour l'auteur, il est l'équivalent du français « escadron ». Donc, c'est un ensemble de pelotons qui compte une centaine d'individus et un muphti. Sur le plan morphologique, *katiba* prend le genre qu'il a dans la langue-source, mais pour le nombre, il n'a aucune marque, ni celle du français, ni celle de l'arabe. Les exemples ci-dessous illustrent cela. Sa fréquence s'élève à 38.

[1] La *katiba* comptait une centaine d'individus que commandait un certain Chourahbil

[2] Le commandeur de l'ensemble des *katiba* de la région

[3] En chemin, il fut rejoint par d'autres *katiba*.

Le mot *Mejless* : ce xénisme vient du verbe arabe « *jalassa* » signifiant « s'asseoir ». C'est un nom qui signifie « siège », par extension il a pris le sens de « personnes qui siègent ». Dans le texte, l'expression « *Mejless ech-chouri* » signifie « ensemble de personnes qui siègent pour fournir des conseils aux partis politiques islamistes », par extension « le conseil, la direction du parti, c'est le plus haut organe de décision ».

[1] L'imam Younes l'avait, à maintes reprises, vanté devant de hautes personnalités du *Mejless Ech -chouri*.

[2] Malgré la neutralisation de ses figures de proue, le *Mejless* se reprit en main, se réorganisa.

[3] Aussi, le *Mejless* a décidé de nouvelles initiatives afin de surmonter la crise.

[4] Ils se donnaient en spectacle sur les plateaux de télévision, démythifiant le *Mejless*, semant la zizanie.

Le mot *zaïm* : c'est un xénisme qui n'apparaît pas dans les dictionnaires examinés. Il est défini par leader dans une note de fin de document et il n'apparaît qu'une seule fois dans le corpus accompagné d'une périphrase explicative « figure charismatique ».

[1] Je ferai de toi un *zaïm*, une figure charismatique du djihad.

3.1.2. Les xénismes provenant de l'arabe dialectal

Certains xénismes sont empruntés à l'arabe dialectal algérien. Ils sont reconnus par leur forme qui ne ressemble pas à celle de l'arabe standard. Nous avons relevé quatre dont un mot formé d'éléments français.

Le mot *tchitchi* : le mot ne se trouve dans aucun dictionnaire, ni même dans la *BDLP* pourtant très utilisé dans l'arabe dialectal. Ce xénisme signifierait « jeune branché, un zazou ». Dans les deux contextes fournis par l'œuvre, il est donné comme un mot connu c'est-à-dire sans aucune indication à propos de son sens.

[1] Un gigantesque dancing que fréquente exclusivement la *tchitchi* algéroise.

[2] Il continua d'afficher ses manières affectées de *tchitchi* derrière lesquelles se cachait un néophyte convaincu,

Le mot *houma* : il ne figure pas dans les dictionnaires consultés à savoir le *TLF* et le *GRLF*, mais dans le corpus, l'auteur l'explique en une note de fin de document par « quartier, cité ». Ce mot est utilisé en arabe dialectal pour désigner son propre quartier dans une ville, c'est-à-dire que dans les deux contextes [1] et [2], lorsqu'on parle de fille de la *houma*, on parle de la fille de son propre quartier et c'est la même chose pour les jeunes.

[1] C'était une fille de la *houma* qu'il n'avait pas vue grandir.

[2] Pourtant, à l'époque du lycée, sa silhouette rameutait tous les jeunes de la *houma*.

Le mot *taxieur* : il est emprunté à l'arabe dialectal, bien qu'il soit formé avec des éléments propres au français. Ce mot ne peut pas être considéré comme un dérivé parce qu'en tant qu'unité lexicale, il n'existe pas dans la langue-source. Le *GRLF* donne, de sa part, le mot *taximan* qui est aussi un faux anglicisme. Le sens dans lequel il est utilisé dans le corpus est « chauffeur de taxi ». *Taxieur* est un faux dérivé, c'est-à-dire qu'il a été créé dans une autre langue que le français mais avec des éléments français. À ce propos, Sablayrolles (2008 : 22) traite de faux anglicismes les mots qui sont construits et formés en français avec des éléments anglais. Il donne l'exemple de *tennisman*, *camping car* qui n'existent pas en

anglais. Cette remarque peut être appliquée au cas du mot *taxieur*. Ci-dessous deux contextes dans lesquels il apparaît.

[1] Considéraient le *taxieur* avec intensité.

[2] Puis il se retourna vers le *taxieur*

Le mot *kho* : Le mot n'est présent dans aucun dictionnaire pourtant très utilisé dans l'arabe dialectal algérois. C'est une déformation de l'arabe standard *akh* signifiant « frère ». Le mot s'emploie comme une interjection ou pour interpellé quelqu'un dont le nom nous est inconnu ou dont on ne veut pas évoquer le nom. Dans les quatre contextes ci-dessous et qui ne sont pas les seuls d'ailleurs, il est utilisé pour attirer l'attention de l'interlocuteur. Il a une fonction phatique, comme il peut désigner une certaine familiarité entretenue entre les pairs algérois.

[1] Et là, je dis vivement le FIS, *kho*.

[2] J'attends que l'on me restitue ma dignité, *kho*, ma dignité et celle de mes idoles.

3.2. Les emprunts ayant subi des modifications

Il s'agit d'emprunts enregistrés dans les dictionnaires et qui ont subi des modifications de sens ou de formes. En effet, certains mots quoiqu'ils soient des emprunts de longue date présentent des nuances de sens ou des formes graphiques non conventionnelles, c'est-à-dire différentes de celles que nous trouvons dans le dictionnaire. Nous posons l'hypothèse qu'ils soient réempruntés une nouvelle fois à l'arabe dans des sens et des formes différentes. Ce « réemprunt » peut être lexical, lorsque la forme et le sens sont différents de ceux enregistrés par les lexicographes ; ou des emprunts sémantiques lorsque la forme est la même, mais le sens est différent. Ils sont en nombre de quatre mots.

Le mot *émir* : C'est un emprunt de longue date, présent dans les dictionnaires dans le sens de « chef du monde musulman », et de « prince, gouverneur ou chef militaire ». Le premier sens se réalise dans l'exemple [1]. Dans les autres exemples, c'est le sens de « chef militaire islamiste » qui se concrétise. Il y a un émir national et des émirs zonaux qui s'occupent des zones militaires.

[1] Un *émir* d'Orient a renoncé à ses titres...

[2] Qu'en sais-tu ? – Je sais qu'un *émir* a toujours raison.

[3] Le nouvel *émir* a décidé de se passer de mes services.

[4] Son *émir* le fera exécuter pour sorcellerie.

[5] L'*émir* Zitouni ne cacha pas son soulagement.

[6] L'*émir* zonal ne tient pas à ce que ces plaies s'élargissent dans sa circonscription.

[7] Les cheikhs s'écrasaient devant les *émirs*, le politicien devant le guerrier.

Le mot *cheikh* : présent en français depuis 1300 selon le *GRLF*, il signifie « vieillard » ou « chef de tribu ». Dans le corpus, il présente trois sens différents :

Marque de respect : un titre attribué à une personne pour son grand âge

[1] Comment va ton père, Ali ? – Il va bien, *cheikh*.

[2] Je n'ai pas besoin de le faire, *cheikh*, je t'assure.

Instructeur ou imam : c'est un titre qu'on attribue aux imams des mosquées et des enseignants.

[3] Un *cheikh* montait sur un échafaudage de fortune pour lire les messages du bureau national,

[4] Tu as une question à poser, mon garçon ? – Voilà, *cheikh*, balbutia le néophyte.

[5] Les *cheikhs* s'écrasaient devant les émirs, le politicien devant le guerrier.

Les chefs historiques du FIS :

[6] La désobéissance civile fut déclarée hors la loi et les *cheikhs* Abassi Madani et Ali Belhadj jetés en prison.

Le mot *fakir* : étymologiquement, il signifie « pauvre » en langue arabe. Dans les six contextes où il figure dans le texte, il est accompagné du verbe « s'asseoir ». Donc, l'expression « assis en fakir » qualifie une façon de s'asseoir par terre en croisant les jambes. Cette position révèle l'humilité de la personne, c'est une tradition arabe de s'asseoir à même le sol.

[1] Je pris un livre sur une étagère et m'assis en *fakir* près de la bibliothèque.

[2] Assis en *fakir* sur une natte, il attendait que son hôte daignât s'occuper de lui.

Les mots *haj* et *hajja* : Le premier mot existe dans le *GRLF* sous une autre graphie (*hadj*) et avec le sens de « Titre que prend tout musulman qui a fait le pèlerinage de La Mecque. », et dans le *TLF* sous deux entrées différentes : la première dans le sens de « pèlerinage à la Mecque » et la seconde concerne ce titre. Dans le corpus, il figure huit fois, mais ce n'est pas toujours avec les sens enregistrés dans les dictionnaires. Le nom a subi une extension de sens pour désigner « toute personne âgée » (cf. les exemples [1], [4] et [5]) et parfois « la mère ou le père de quelqu'un » (dans les autres exemples). Enfin, en tant que nom féminin, il ne figure pas dans les deux dictionnaires consultés.

[1] *Hajja*... La vieille femme sursauta.

[2] Chez *Haj* Ghaouti qui mariait son fils.

[3] Mon enfant ? ... – C'est seulement Hamid, *hajja*. Elle sourit.

[4] Qu'est-il arrivé à votre fille, *hajja* ?

[5] Merci pour le couscous, *haj*. – Bah, c'est un devoir.

4. Conclusion

Pour conclure, nous rappelons l'essentiel des résultats de cette recherche tout en essayant de répondre aux questions posées dans l'introduction. Cette étude a pour objet la description de 28 mots arabes utilisés dans une œuvre littéraire rédigée entièrement en français par un auteur bilingue. En effet, pour donner une marque stylistique apparente à l'œuvre qui traite de la question sécuritaire et de la mouvance islamiste en Algérie, l'auteur a eu recours à un ensemble de 4 emprunts à l'arabe et de 24 xénismes dont 20 proviennent de l'arabe standard et 4 de l'arabe dialectal. Ces emprunts présentent essentiellement trois thématiques : la première

est liée aux pratiques culturelles (*qacida, maghreb, djamâa, haouzi, tchitchi, ...*) ; la deuxième est liée aux lieux (*gourbi, dar er-rehma, djebel, acima, houma...*) et la troisième avec un nombre important de mots est relative à la guerre sainte (*djihad, moudjahid, émir, moussebel, mouqatel, taghout, boughat, sabaya, saria, katiba, medjless...*).

À travers cette analyse, nous avons constaté que la plupart des mots sont employés par l'auteur pour marquer stylistiquement son œuvre. En effet, le réalisme des descriptions passe par l'emploi des mots arabes, surtout lorsque cette littérature est reçue par un bilingue. Il y a lieu aussi de signaler la difficulté de transmettre une réalité dans une langue étrangère, même pour les auteurs qui ont une grande maîtrise de celle-ci. En effet, la langue véhicule une culture propre à elle et ne peut exprimer fidèlement une autre culture qui n'est pas la sienne.

La différence qui existe entre l'édition destinée à l'Algérie et l'édition destinée à l'étranger est remarquable. Cette dernière contient une liste de neuf mots arabes expliqués en français par l'auteur. En effet, la plupart des mots utilisés ont leurs équivalents en français, à l'exemple de *qacida* qui signifie « poème », *mouqatel*, « combattant », *saria*, « contingent », *katiba*, « groupe », *houma*, « quartier », *djebel*, « maquis »... donc, nous déduisons qu'ils ne sont pas là pour remplir un vide lexical.

Les mots arabes qui figurent dans les dictionnaires sont utilisés avec des marques morphosyntaxiques propres à la langue-cible, contrairement aux xénismes qui gardent la signification et les marques morphosyntaxiques de langue-source. Néanmoins, nous relevons une incompatibilité par rapport au mot *sabaya* qui est un nom pluriel en arabe standard, mais qui est accompagné trois fois sur quatre de l'article défini singulier féminin (la). Les autres xénismes ne prennent pas de marques de pluriel quoiqu'ils soient utilisés avec un déterminant au pluriel. Il est aussi à noter la spécificité du xénisme *taxieur* qui est formé d'une base et d'un suffixe français, mais qui est formé en arabe dialectal.

Bibliographie

- Cheriguen, F., (2002), *Les mots des uns, les mots des autres : le français au contact de l'arabe et du berbère*. Alger, Casbah Éditions,
- Cheriguen, F., (2008), « La reconstruction de sens dans l'emprunt du berbère au français et du français au berbère ». *Essais de sémiotique du nom propre et du texte*. Alger, Office des publications universitaires, p.145-164,
- Dubois, J., (2002), *Dictionnaire de la linguistique*. Paris, Larousse,
- Prévost, J. Sablayrolles, J -F., (2012), *Les néologismes*, coll. Que sais-je ? n°3674. Paris, PUF,
- Quemada, R. (dir.), (2004), *Trésor de la langue française informatisé*, Version électronique.
- Rey, A. (dir.), (2005), *Le Grand Robert de la Langue Française*. Version électronique © LE ROBERT /SEJER.

Sablayrolles, J -F., Christine, J-P., (2008), « Les emprunts : du repérage aux analyses. Diversité des objectifs et des traitements ». *Néologica* n° 2, Paris, Garnier, p. 19-38.

Corpus

Khadra Y., (2012), *A quoi rêvent les loups*. Alger, Sédia,
Khadra Y., (1999), *A quoi rêvent les loups*. Paris, Julliard,

Soufiane LANSEUR est maître de conférences habilité en linguistique à l'Université de Béjaïa, Algérie depuis 2004. Son domaine de recherche est la néologie et le contact des langues. Il a rédigé une thèse sur *Le changement lexico-sémantique dans le discours de l'économie en Algérie à travers l'émission radiophonique le rendez-vous de l'économie et du quotidien El Watan*, sous la co-direction de Mme Marie-Luce HONESTE (université Rennes 2- France) et M. Abdenour AREZKI (Université de Béjaïa).

ETUDE TRANSFORMATIONNELLE DE LA SYNTAXE VERBALE EN FRANÇAIS DU CAMEROUN : CAS DES LOCUTEURS SOUS- SCOLARISÉS DE NGAOUNDÉRE¹

Résumé : *L'actuelle contribution présente un raisonnement sur certaines spécificités syntaxiques du français oral au Cameroun. Plus précisément à Ngaoundéré, le français oral présente certaines variations et variétés syntaxiques qui le distinguent du français de France. Le changement de la valence verbale, les constructions interrogatives inadéquates, la confusion des prépositions sont autant d'éléments qui établissent le phénomène d'appropriation du français par les locuteurs sous-scolarisés de la ville de Ngaoundéré. Ces caractéristiques perpétuelles et récurrentes pourraient être considérées comme des éléments distinctifs d'une norme endogène qui s'autonomise et qui n'hésite plus à enfreindre les règles.*

Mots-clés : *Variation, variété, syntaxe verbale.*

Abstract: *The current contribution introduces a reflexion on some syntactic features of the oral French in Cameroon. Indeed, in this country, more specifically in Ngaoundéré, the oral French presents some variations and syntactic varieties that distinguish it from the French spoken in France. The change from the verbal valency, inadequate interrogative constructs, the confusion of prepositions is all elements that establish the phenomenon of ownership of French by speakers of the city of Ngaoundéré. These perpetual and recurrent characteristics could be considered as distinctive of endogenous standard elements which empower and who no longer hesitate to break the rules.*

Key words: *Variation, variety, verbal syntax.*

Introduction

Le français est une langue imposée au Cameroun. C'est une langue institutionnalisée, c'est-à-dire celle que l'Etat utilise pour s'adresser à ses administrés. Cette omniprésence de la langue française dans le territoire national montre que le français est une langue vernaculaire ou seconde si l'on croit à la domination du fulfulde dans la partie septentrionale du Cameroun dont Ngaoundéré, notre site d'étude.

Dans cette ville, plusieurs langues locales coexistent avec le français y compris l'anglais seconde langue officielle de la ville. Mais la langue fulfulde reste la seule langue qui rivalise la langue française c'est-à-dire déclarée sur la base de son champ de diffusion et du nombre des ses locuteurs. Il s'agit de la langue de communication, la langue la plus utilisée dans les rues et particulièrement au marché. Calaïna (2009 :431) souligne cette domination du fulfulde lorsqu'il écrit « *Il est devenu un instrument de communication privilégié. Excepté le milieu éducatif où il n'est pas employé comme langue de transmission des connaissances,*

¹Moïse **Mbey Makang**, CNE (MINRESI), Cameroun
mozanof@yahoo.fr

le fulfulde couvre toute les situations de communication. » Le français langue, étrangère dans ce contexte linguistiquement hétérogène, subit des transformations dont le résultat peut aboutir à une variété de la langue d'origine voire à une langue distincte. C'est dire que la dynamique linguistique dans la ville de Ngaoundéré relève de conditions propres au contexte multilingue des locuteurs francophones. Dynamique que nous allons analyser dans la syntaxe verbale émise par les locuteurs sous-scolarisés de Ngaoundéré.

La langue française, comme toute langue, est soumise à une évolution conditionnée par plusieurs facteurs. En effet, en faisant une analyse du français parlé ou écrit d'une époque à une autre, ou encore d'une société ou d'une région à une autre, force est de constater qu'il varie et présente alors des spécificités selon les époques, les sociétés ou les régions dans lesquelles il évolue. Ces spécificités qui ne sont en fait que des variations qui affectent la langue dans divers aspects que sont : la phonétique, la morphosyntaxe, le lexique, etc. C'est dire que le français parlé par les locuteurs sous-scolarisés de Ngaoundéré subit le même phénomène. Raison nous est alors nécessaire de nous interroger sur les caractéristiques de la syntaxe verbale de ces locuteurs. En clair, qu'est-ce qui caractérise la syntaxe verbale de ces locuteurs ? Quelle est la structure syntaxique de la syntaxe verbale de ces locuteurs sous-scolarisés ? S'agit-il de la syntaxe verbale conforme à une norme locale ou (y) retrouvons-nous des énoncés exogènes ? Enfin, quelle variété de français dont parlent les locuteurs soumis à notre étude ?

L'objectif de ce travail est d'analyser la syntaxe verbale produite par nos enquêtés. Il s'agira de montrer la variation dans la construction des éléments qui gravitent autour du verbe. Nous analyserons dans la phrase simple, la valence verbale, les constructions interrogatives et le choix des prépositions à l'intérieur du syntagme verbal.

I-Les éléments théoriques

L'approche syntaxique d'un français mon-standard suscite beaucoup d'attention pour le choix des outils de description. Pour comprendre cette variété de français, nous utiliserons l'approche panlectale.

C'est un fondement théorique qui a été mis sur pied par Chaudenson, Mougeon et Beniak (1993). Leur souci a été d'élaborer un modèle statistique de variation du français. L'objectif était de mesurer la distance structurelle qui sépare les divers systèmes du français. Cette approche se focalise sur l'analyse des faits morphosyntaxiques afin de voir et de comprendre les différentes vernaculations du français dans le monde. Ces auteurs la définissent comme « *ensemble de variables présentées par la langue française qui, selon les temps et les lieux, sont réalisées par des variantes diverses* » (*Ibid.* : 6). Selon eux, en situation d'unilinguisme, la variation n'affecte pas la totalité du système linguistique, mais se trouve limitée, normalement, à des « aires de variabilité » correspondant à des points de «

faiblesse » ou de « fragilité » du système linguistique français qui déclenchent des processus d'autorégulation.

Dans leur ouvrage *Vers une approche panlectale de la variation du français*, Chaudenson *et al.* (*Ibid.* :10) présente le changement linguistique au moment du discours. Pour eux, ce changement (...) « s'opère par l'action conjointe des facteurs extrasystémiques, de processus intrasystémiques et intersystémiques [...] et de différences (« modalités ») dans l'encodage et le décodage entraînant [...] des rétroactions de la parole sur la langue ».

II- Méthodologie et présentation de la population d'étude

Dans le cadre de cette étude qui se consacre à décrire et analyser la syntaxe verbale du français parlé par les locuteurs sous-scolarisés à Ngaoundéré, nous optons pour la linguistique de corpus en nous appuyant sur les travaux de Claire Blanche-Benveniste et du Groupe Aixois de Recherche en Syntaxe (GARS) qui ont montré les techniques pour étudier et manipuler des corpus.

II-1-Méthode de collecte des données : constitution du corpus

Pour obtenir notre corpus, nous avons effectué une descente sur le terrain à l'aide d'un dictaphone pour la collecte de celui-ci. Pour ce faire, plusieurs modes de collecte ont été empruntés. Nous voulons prévenir avec Blanche-Benveniste (1999 : 66), que quels que soient les moyens utilisés pour mener ce travail, notre objectif était d'avoir « *un corpus ouvert, sans situation d'enregistrement prédéterminée et sans limitation préalable du nombre de locuteurs enregistrés.* » pourvu que le locuteur ne sache pas qu' « *il fait l'objet d'une observation particulière.* »

Nous travaillons sur un échantillon varié de situations et des « genres » de prise de parole, de différents types d'évènements de communication, en particulier les monologues, les dialogues et les conversations de la population cible. Pour la collecte des données, nous avons opté pour deux stratégies, à savoir : la méthode active et la méthode passive.

II- 2-Échantillon de la population

Les locuteurs sous-scolarisés constituent l'échantillon de la population de notre étude. C'est une tranche de la population qui a un niveau scolaire très bas. Cela a eu des conséquences sur l'apprentissage de la langue française. Ces locuteurs moins scolarisés sont des jeunes autochtones (ou issus des familles allogènes longtemps installées dans la ville). Ils exercent des métiers allant des petits commerces, coiffure,... à la *prostitution*.

III-Syntaxe verbale des locuteurs sous-scolarisés de Ngaoundéré

Olivier Soutet (1989 : 11) définit le syntagme verbal comme « *le syntagme dont le morphème noyau est un lexème verbal éventuellement suivi d'un SN ou d'un SP. Si le verbe le permet* ». Le SV peut aussi être défini comme « *la combinaison sur la chaîne parlée de deux ou de plusieurs unités consécutives* ». Moulin (1974 :318)

Quant au verbe, c'est un mot qui se conjugue. Il varie en temps, en mode, en voix, en personne et en nombre. Il est « *susceptible de servir de prédicat, (ou faire partie du prédicat) lorsqu'il y a un attribut du sujet, le verbe s'appelant alors copule* » Grevisse (1986 : 1169).

Le verbe est un mot qui à lui seul permet d'exprimer de manière synthétique plusieurs idées ; d'où le caractère prolifique des particularités données autour de sa syntaxe, dans le français des locuteurs sous-scolarisés de la ville soumise à notre étude.

Le verbe est le plus souvent annexé de mots appartenant au syntagme verbal. Ces mots ont pour rôle soit de modifier, soit de compléter le sens du verbe. Le verbe et ces mots entretiennent des rapports différents et d'inégale importance. C'est ainsi que le sens peut modifier la nature des rapports entre le verbe et ses *satellites*¹. Il en est de même pour l'évolution du sens d'un verbe qui peut avoir des incidents sur la syntaxe ; d'où la présence de nombreuses spécificités propres aux locuteurs sous-scolarisés de Ngaoundéré.

III-1- Changements de construction des verbes

Nous avons remarqué aussi des modifications quant à la grammaire de certains verbes. Ces particularités sont caractérisées par un changement de construction. Ainsi, on passe (d'intransitif à transitif direct, de transitif à intransitif, de transitif direct à transitif indirect etc.)

III-1-1-phénomènes d'alternance dans la syntaxe du verbe chez les locuteurs sous-scolarisés de Ngaoundéré

Dans la syntaxe du verbe divers phénomènes d'alternance sont observés. Nous nous intéresserons ici à la possibilité d'omission du complément prépositionnel et non prépositionnel très répandue dans le français parlé de Ngaoundéré. La possibilité d'omission ou, au contraire, le caractère obligatoire de la complémentation donne, en outre, un profil particulier à chaque verbe.

¹ Éléments qui tournent autour du verbe.

L'emploi absolu du verbe se rencontre lorsque l'objet non réalisé (prépositionnel ou non prépositionnel) a un référent générique ou non pertinent. Selon Nlend (1998), le français du Nord-Cameroun exploite largement les possibilités d'emploi sans complément du français standard. C'est d'ailleurs ce que l'on peut observer dans des productions desdits locuteurs du genre :

- (1) *Walay ! La voiture, je prends.*
- (2) *Est-ce que tu as balayé ta chambre ? Oui j'ai balayé.*
- (3) *Tu habites toujours Madagascar ? Oui j'habite.*
- (4) *Man (l'homme) + tu vas assister au match ? Je vais assister*
- (5) *N'est pas Abba a tapé mon big (grand) ? Non je n'ai pas tapé.*
- (6) *Tu as vu mon groupe passer par ici ? J'ai vu.*

On peut aisément observer dans les phrases (1), (2), (3) et (4) que la non-réalisation de l'objet donne au procès la généralité la plus grande possible Nlend (Ibid.). De tels emplois absolus se développent en français standard, et le phénomène n'est donc pas spécifique au français de Ngaoundéré.

Comme le souligne Nlend (Ibid.), dans le français parlé du Nord-Cameroun, les constructions prépositionnelles sont, en règle générale, plus libres qu'en français de France. Ainsi, un complément peut être omis, comme un complément non-prépositionnel, dans le cas où il est ailleurs dans le contexte.

En français de France, un certain nombre de verbes à construction prépositionnelle (*habiter, ressembler, assister, prendre part, appartenir*) ne peuvent s'employer sans complément Franckel (2006 : 158). Or, ces mêmes verbes peuvent avoir un complément en français de Ngaoundéré si le complément n'est pas restituable par le contexte ou la situation. Ainsi, ces verbes construits avec un complément prépositionnel obligatoire en français de France, peuvent être construits sans complément dans le français parlé de Ngaoundéré. C'est le cas des exemples (3) et (4). Les phrases (1), (2), (5) et (6) peuvent devenir justes au cas où on y ajouterait des compléments d'objet. Dans ce cas nous aurons :

- (7) *Walay ! La voiture, je **la** prends.*
- (8) *Est-ce que tu as balayé ta chambre ? Oui j'ai **l'**ai balayée.*
- (9) *N'est pas Abba a tapé mon big (grand) ? Non je ne **l'**ai pas tapé.*
- (10) *Tu as vu mon groupe passer par ici ? J'ai **l'**ai vu.*

III-1-2 verbes transitifs et intransitifs ou la valence verbale

Les notions de transitivité et d'intransitivité sont définies dans le cadre du lexique grammairal par J.-P. Boons, A. Guillet et C. Leclère 1976 pour le français de France, dans un sens qui n'est pas celui usité habituellement ou traditionnellement. La même distinction se retrouve dans les travaux du GRFL¹ sur le français du

¹ Groupe de Recherche en Formalisation Linguistique (GRFL), Université du Québec à Montréal.

Québec et est reprise, par exemple, par C. Beaudin 1992. Nous nous en servons pour rendre compte de la complémentation verbale en français de Ngaoundéré.

Succinctement, on peut dire que la valence verbale est ce qui détermine la distribution ou la construction actantielle du verbe. Il s'agit donc de déterminer si le verbe est transitif ou intransitif, conformément à la classification du système linguistique français. En effet, selon les grammaires modernes du français, nous considérons comme transitifs les verbes dont la construction actantielle admet : soit une complémentation directe (on parle alors de verbe transitif direct) soit une complémentation indirecte. Il s'agit alors de verbe transitif indirect, soit encore une double complémentation. En français standard, est considéré comme verbe intransitif, le verbe qui n'admet pas de complémentation. Seulement, malgré la classification qui répartit les verbes en groupe transitif et groupe intransitif, nous notons comme le dit Efova Zengue (1980 :207-208) citant Le Bidois que « *cette classification a chance d'être arbitraire et instable parce que de plus en plus bien des verbes passant d'un compartiment à un autre* ».

En ce qui concerne la considération de la valence verbale dans le corpus, nous pouvons noter que ce corpus fournit quelques exemples de construction verbale constituant des écarts par rapport à la norme prescrite. Aussi rencontre-t-on des verbes qui passent de la transitivité à l'intransitivité et inversement. Les constructions transitives et intransitives obéissent à certaines contraintes dans le français de Ngaoundéré. Car, les constructions des verbes ne sont pas les mêmes dans les langues africaines et en français. Le changement de construction des verbes observé dans le français des locuteurs sous-scolarisés s'expliquent, probablement, par ces différences entre les systèmes de ces familles linguistiques. Ces contraintes permettent notamment de différencier des verbes qui ont une même morphologie, mais un sens et une syntaxe différents. En français hexagonal, selon Jean Paul Boons et al (1976 :62), les constructions transitives et intransitives présentent une possibilité d'emploi absolu, lorsque les compléments ne sont pas obligatoires dans la construction. Ce contexte diffère de celui des verbes à constructions intransitives qui n'acceptent aucun complément spécifique, comme :

(1) *Le bateau coule* (Boons et al, 1976 :62)

(2) *Pierre klaxonne*

Un exemple d'emploi absolu est celui du verbe *hériter*, construit ordinairement avec une complémentation.

: (3) *Depuis que Paul a hérité, son train de vie a notablement changé* (Boons et al 1976)

: (4) *Paul a hérité (ce buffet) (de sa grande-tante)*

Selon Boons et al (1976), tous les verbes en français de France ne sont pas susceptibles d'emploi absolu. Ils citent un petit nombre de verbes qui n'admettent pas de construction absolue comme :

(5) *Guy ressemble (*E + Yves)*

(6) *La maison avoisine (*E + le lac)*

(7) *Guy habite (*E + cette maison)*

Pour les autres verbes, « *l'acceptabilité de la sous-structure pourra dépendre du contexte textuel ou situationnel supposé où est prononcé la phrase de l'aspect, de la présence d'un adverbe etc.* ». (J.P. Boons et al 1976 : 63).

En français de Ngaoundéré, notamment dans la forme orale, on note des modifications au niveau de la construction du verbe. Les verbes changent ainsi de transitif à intransitif, de transitif indirect à transitif direct. Ces changements étant parfois consécutifs à l'omission ou à la confusion de prépositions.

- (1) *S'il te plaît ne **touche** pas mon pain.*
- (2) *Je vais **construire** au village et il n'est pas tard.*
- (3) ***Enlève** la viande **dans** le congélateur.*
- (4) *Je vais **téléphoner** mon père demain.*
- (5) *IL **fréquente** au lycée Classique de Ngaoundéré.*

III-1-3-intransitif à transitif direct

Dans son article intitulé *quelques traits morphosyntaxiques du français écrit en Côte-d'Ivoire* Kouadjo N'guessam (1999 :308) affirme qu'un certain nombre de verbes transitifs du français central connaissent un emploi absolu dans le français ivoirien. Seulement, il faut dire que ce phénomène n'est pas un fait exclusivement ivoirien. Car le changement de construction des verbes intransitifs en construction transitive et inversement est un phénomène morphosyntaxique qui s'observe dans bon nombre de communautés francophones d'Afrique et plus particulièrement, dans les mésolectes et les basilectes desdites communautés. Ceci étant, il n'est donc pas exclu qu'on puisse rencontrer le phénomène susmentionné à Ngaoundéré.

En effet, les données qui constituent le corpus de ce travail montrent quelques exemples des verbes connus comme intransitifs en français standard, mais employés comme verbes transitifs par les locuteurs. Nous trouvons des exemples dans les énoncés suivants :

(1) *On se demande de savoir si c'est sera-t-il pas qu'ils n'ont pas à manger. Ou ils n'ont pas encore mangé ce type de nourriture. Nous on pense que chaque homme est unique. On ne peut pas **sembler** l'autre.*

(2) *Nous parlerons de ce courrier pendant les une heure. Il fait noter que certaines choses ont été dit qui **clochent** ce courrier.*

(3) *Tu as suivi les bandits dans la nuit ? Quoi ? **Je dormais** mon sommeil dans la nuit.*

(4) *Je **suis descendu** les bagages à l'arrivée du train.*

(5) *Mon onkal (oncle) +qui ? Le buveur là+**est tombé** encore de la boisson.*

Comme nous pouvons le remarquer dans les exemples ci-dessus, l'usage transitif des verbes *sembler*, *clocher*, *dormir* et *tomber* s'oppose à l'emploi absolu que proscrit le français standard. En effet, comme le présente le Petit Robert, les

verbes *sembler*, *clocher*, *dormir* et *tomber* appartiennent à la classe des intransitifs et n'admettent donc pas de complément d'objet. Aussi, la dotation d'une complémentation directe de ces verbes constitue-t-elle un écart par rapport à la norme. Comme le préconise Ngo Ngok (2001 :48)

Les intransitifs authentiques n'admettent pas de complément construit directement ou indirectement. Leur sens globalise un procès en intégrant les spécifications qui pourraient être exprimées par des complémentarités.

Ceci étant, nous pouvons par conséquent nous demander si l'adjonction d'un COD aux intransitifs des séquences (1), (2) et (3) n'affecte pas leurs sens.

(6) *On se demande de savoir si c'est sera-t-il pas qu'ils n'ont pas à manger. Ou ils n'ont pas encore mangé ce type de nourriture. Nous on pense que chaque homme est unique. On ne peut pas **sembler** l'autre.*

(7) *Nous parlerons de ce courrier pendant les une heure. Il fait noter que certaines choses ont été dit qui **clochent** ce courrier.*

(8) *Tu as suivi les bandits dans la nuit ? Quoi ? **Je dormais** mon sommeil dans la nuit.*

En effet, *sembler*, *clocher*, *dormir* et *tomber* en français standard sont les verbes intransitifs qui dans leurs sens premiers signifient *avoir l'air ; paraître ; donner l'impression et être défectueux*. Le Petit Robert (1993). Au regard de ces définitions, nous notons qu'effectivement, ces verbes eux-mêmes suffisent à décrire toute l'action qu'ils désignent, sans avoir recours au concours de la complémentation. Et par conséquent, l'adjonction d'un complément d'objet direct ou indirect ne peut que modifier le sens de ces verbes comme on le constate chez les locuteurs.

En analysant le sens de la construction des verbes *sembler*, *clocher* et *dormir tomber* chez ces locuteurs, nous nous apercevons que la complémentation y opère une extension de sens. S'agissant du verbe *clocher*, son emploi s'expliquerait peut être par une restriction de sens. Nous pourrions croire que le locuteur attribue au verbe *clocher* le sens d'incohérence.

*...certaines choses ont été dit qui **clochent** ce courrier. Sous-entend un ensemble d'éléments sombres à la compréhension du Courier.*

Dans énoncé (1), il s'agit d'un emploi du verbe *sembler* avec l'ellipse de l'auxiliaire *être* dans la construction *sembler être* qui est généralement suivie d'un attribut. Si tel est le cas, nous pourrions donc dire qu'il s'agit d'un écart dû à une construction elliptique inadéquate. De toute évidence, nous pourrions aussi justifier la construction transitive de *sembler* par le phénomène d'analogie avec le verbe *ressembler* qui admet une complémentation transitive et indirecte.

(9) *Personne ne peut ressembler à l'autre.*

(10) *l'histoire d'aujourd'hui ressemble à celle d'hier.*

En ce qui concerne *tomber* et *dormir*, leur construction transitive opère également une extension de sens. Il se dégage des locuteurs une volonté de précision par rapport à aux actions *tomber* et *dormir*. Ainsi, nous pourrions expliquer que le locuteur en dotant le verbe *tomber* du COD de la boisson veut insister sur l'attitude ivre de son oncle. De la même façon *dormir* accompagné de la complémentation indirecte *mon sommeil* permet au locuteur d'insister sur l'action de dormir ceci s'avère comme un pléonasme dont le but est de mettre l'accent sur l'action qu'un locuteur veut exprimer.

La phrase (4) est très ambiguë car le verbe mis en gras en français hexagonal présente une construction intransitive et transitive. Cette variation en français lui vaut la présence d'un auxiliaire : à savoir, les auxiliaires *être* ou *avoir*. Conjugué avec l'auxiliaire *être*, le verbe « descendre » n'admet pas une complémentation directe ou indirecte. Mais ce même verbe précédé de l'auxiliaire *avoir* se dote d'un complément d'objet. Le cas de notre corpus est un emploi fautif. Cependant, cet énoncé peut être réécrit de deux manières pour rétablir la syntaxe juste du français. D'abord, nous pouvons garder le même auxiliaire en supprimant *les bagages* ce qui va donner :

(11) *Je suis **descendu** à l'arrivée du train.*

Ensuite, nous pouvons remplacer l'auxiliaire *être* par *avoir* ce qui va donner :

(12) *J'ai **descendu** des bagages à l'arrivée du train.*

Ce qui permet alors de conclure qu'en français, les verbes intransitifs dans ce cas peuvent être employés transitivement tout dépend de la maîtrise des auxiliaires *avoir* et *être*.

III-1-4- transitif à intransitif

Pour ce cas de figure, notre corpus donne quelques exemples qui, bien qu'étant de construction transitive en français standard, il se trouve cependant en construction intransitive. Il s'agit donc de :

(1) *Joseph Essomba est élève. Il **fréquente** au lycée classique de Ngaoundéré. C'est à quatre ans que a poliomyélite lui empêche d'avoir ses quatre jambes.*

(2) *Toi tu fais quoi actuellement dans ta cuisine ? Qui moi++**Je prépare.***

(3) *Est-ce que tu **peux**, face à mes problèmes ?*

(4) *C'est comment ? Tu commences déjà à **regretter** ?*

(5) *Nous **on fête**++ c'est le chaud.*

Dans cet énoncé (1), on note un changement d'emploi du verbe *fréquenter*. Il passe du statut de transitif à celui d'intransitif. Cet usage que nous pourrions considérer comme déviant par rapport à la norme, pourrait s'expliquer de diverses manières. Chez le locuteur, *fréquenter* signifie *aller à l'école*. Son emploi constitue une maladresse syntaxique. A l'observation, il apparaît que la préposition *à* serait à l'origine de cette déviance indûment suivie de verbe *fréquenter*. Cet usage transitif indirect de *fréquenter* que le Petit Robert classe parmi les verbes intransitifs, il pourrait s'expliquer par le phénomène de contamination avec le sens de fréquenter susmentionné c'est-à-dire *aller à*. *Fréquenter* devient donc intransitif puisqu'il est suivi de la préposition *à* et du complément circonstanciel *lycée classique de Ngaoundéré*.

La phrase (2) présente également un verbe qui a perdu sa complémentation. Il s'agit d'un emploi absolu sans une complémentation. En effet, la réponse du locuteur *je prépare* reste confuse dans le contexte de la linguistique française à cause de l'absence du complément d'objet qui peut être par exemple un repas : *Je fais la cuisine ou je prépare un repas*. Cette précision vaut la peine pour compléter le sens de la phrase qui écarte tout hermétisme à la compréhension du message. En répondant *je prépare* plusieurs connotations s'y dégagent. Ça peut être un cours, un examen, une sortie... Même comme l'interrogateur évoque le mot *cuisine* dans sa question. *Je prépare* pouvait être un cours, un examen, une sortie... D'où l'emploi de la complémentation pour éviter toute ambiguïté sémantique.

Les phrases (3), (4) et (5) souffrent également des mêmes défaillances syntaxiques. Elles sont dotées d'un emploi absolu c'est à dire sans complément d'objet. Pour y remédier, nous allons récrire de nouvelles phrases qui peuvent être acceptables en français de France.

(6) *Est-ce que tu **peux**, face à mes problèmes ? As-tu les capacités de résoudre mes problèmes ?*

(7) *C'est comment ? Tu commences déjà à **regretter** ? Comment vas-tu ? Commences-tu déjà à avoir des regrets ?*

(8) *Nous on fête++ c'est le chaud. ? Nous faisons la fête.*

III-1-5- transitif direct au transitif indirect

C'est un processus qui permet à un locuteur de la langue française de transformer un verbe transitif direct à un verbe transitif indirect. Le verbe perd donc le COD pour revêtir le COI. Les énoncés ci-dessous dans notre corpus attestent ce phénomène.

(1) *Joseph Essomba est élève. Il fréquente au lycée classique de Ngaoundéré. C'est à quatre que la poliomyélite **lui empêche** d'avoir ses quatre jambes.*

(2) *Nous **lui avons** vu ce matin avant son départ pour le village.*

(3) *Je remercie **remercier à** tous les personnes ici présents à cette cérémonie.*

(4) *Bonjour Ibrahim.*

Bonjour. Est-ce que tu l'as appelé hier ?

*Non je ne **lui** ai pas **appelé**.*

Pourquoi ?

*Bon ++c'est un faut type. Tu **lui écoutes** souvent ?*

Mais oui !

Comme nous pouvons le remarquer dans les exemples ci-dessus, l'usage transitif indirect des verbes *empêché, avons vu, remercié, appelé* et *écoutes* s'opposent à l'emploi absolu que prescrit le français standard. En effet, les verbes *empêché, avons vu et remercié* dans ces exemples appartiennent à la classe des transitifs directs et n'admettent donc pas la complémentation indirecte. Aussi, le passage d'une complémentation indirecte de ces verbes déroge-t-elle à un écart par rapport à la norme. Comme le précise encore Ngo Ngok (*Ibid.* : 42-43) « *un verbe transitif direct pur ne peut pas revêtir une complémentarité indirecte* ».

En analysant la construction transitive de ces verbes, chez ces locuteurs, nous nous apercevons que la complémentation indirecte y opère une adjonction des prépositions *à* et du pronom *lui*. En (1), les choix du pronom personnel *lui* indiquent que les locuteurs semblent ignorer que les verbes *empêcher, écouter, appeler et voir* sélectionnent le pronom personnel objet *l'* tant pour le masculin singulier que pour le féminin, singulier. En (2) et (3), le verbe *remercier* ne devrait pas être suivi de la préposition *à* car dépourvu et syntagme prépositionnel. De toute évidence, nous pourrions justifier ces constructions transitives indirectes par un usage erroné des pronoms personnels et des prépositions. Ces dernières seront développées plus bas.

III-1-6-transitif indirect au transitif direct

Dans le français parlé de Ngaoundéré, on observe parfois des verbes qui passent du transitif indirect au transitif direct. C'est ce que l'on peut voir dans les exemples suivants :

(1) *ok++tu frappes **la** porte de sa maison.*

(2) *je vais l'interdit de toucher mes trucs pour toujours.*

(3) *Nous on te connaît que quoi ? Il ne faut pas tromper ou mentir quelqu'un*

(4) *Le pays de Paulpoul regorge les bons potentialités naturelles. Que quoi ? Tu as compris. Non++pas du tout++laisse alors.*

(5) *C'est moi qui va hériter mon vieux. (Papa)*

(6) *Tu as décidé quoi finalement ? J'ai décidé à venir seul te voir.*

Dans les exemples ci-dessus, l'usage transitif indirect des verbes s'opposent à l'emploi absolu que prescrit le français standard. En effet, ces verbes appartiennent à la classe des transitifs indirects et n'admettent donc pas la complémentation directe. Aussi, le passage d'une complémentation directe de ces verbes déconstruit la syntaxe de ces énoncés.

En analysant les énoncés (1), (2) et (3), nous nous apercevons que l'omission des prépositions à est à l'origine la complémentation indirecte et de la confusion du pronom *lui* au niveau du verbe *interdire* puisqu'en français standard, l'omission de cette préposition et la confusion ce pronom dans le contexte des locuteurs a des incidences syntaxiques dans la chaîne parlée. Cette omission et cette confusion indiquent que les locuteurs semblent ignorer les constructions intransitives. Les verbes *frapper*, *toucher* et *mentir* devraient être suivis des syntagmes prépositionnels introduits par la préposition *à* et *lui* à la place de *l'* pour rétablir la phrase dans la syntaxe juste du français.

Dans les phrases (4) et (5) les omissions de prépositions *de* constituent également des déviations syntaxiques. Les verbes *regorger* et *hériter* sont des verbes qui s'emploient exclusivement à la construction transitive indirecte puisqu'ils animent la syntaxe avec un syntagme prépositionnel commençant par *de*. En reconstruisant ces énoncés avec cette préposition et en remplaçant le verbe *va* par *vais* nous obtenons les phrases françaises grammaticalement justes.

En (6), nous avons deux phrases produites par deux locuteurs différents. L'un connaissant apparemment que le verbe *décider* se construit avec une préposition malgré la confusion. L'autre ignorant la règle grammaticale. Dans la première, il s'agit d'une omission de préposition *de* après le verbe décider. Alors que dans la seconde, la préposition n'a pas été omise mais plutôt confondue. *Décider à* est le résultat probable de la confusion entre *se décider à* et *décider de*. Pambou (2003: 159) conclut que ce verbe est construit sur le modèle de *décider* (non pronominal), puisque le locuteur n'effectue aucune différence syntaxique entre ces verbes. Différence qui se situe au niveau de la forme pronominale et non pronominale. De toute évidence, nous pourrions justifier ces constructions transitives directes par des omissions et des confusions des prépositions *de* et *à* les, lesquelles affectent aussi des verbes pronominaux.

1) *Ok+ merde alors ! Tu te rappelles de la même histoire la dernière fois comme moi ?*

2) *aujourd'hui, mes danseuses sont données à apprécier à cette occasion ce jour à la place des fêtes.*

3) *les dogaris n'absentent jamais quand le lamido sort.*

4) *La vacance dernier++tu souviens ce coin ? Ou alors ? Laisse comme ça.*

5) *Oumarou+ Quoi ?*

Donne le savon de macabo.

Pourquoi ?

*Je vais **laver** les mains.*

*(6)Gars++ il faut **bagarrer** la life (vie).*

Nous constatons en (1) que, l'usage transitif indirect du verbe *se rappeler* s'oppose à la logique syntaxique du français de France. Ainsi, l'adjonction de la préposition *de* constitue-t-elle un écart par rapport à la norme. Ceci étant, nous nous questionnons si l'adjonction de la préposition *de* déroge à la norme. En réalité, *se rappeler* en français standard est un verbe transitif direct, par conséquent, il n'est pas introduit par la préposition *de*. Nous notons qu'effectivement ce verbe lui-même suffit sans l'adjonction de la préposition *de*. Par conséquent, l'adjonction de cette proposition ne peut que causer une ambiguïté syntaxique dans l'expression du locuteur.

En analysant la construction pronominale transitive indirecte de *se rappeler* cela constituerait un écart dans la mesure où *se rappeler* fait appel au COD. Cependant, nous mentionnons que cet usage trouverait son origine par un phénomène d'analogie avec le verbe essentiellement pronominal *se souvenir* qui appelle le COI à l'aide de la préposition *de* d'où cette mise au point de Grevisse (1993 :1135) « *les verbes se rappeler et se souvenir bien qu'étant synonymes se distinguent syntaxiquement par l'adjonction de la préposition de* ».

Comme dans l'énoncé (2), l'usage du verbe *donner* s'oppose à l'emploi absolu que prescrit le français standard. Aussi, l'omission du pronom *se* constitue-t-elle un écart par rapport à la norme car comme le précise Grevisse (*Ibid.* :1141) « *la relation des pronominaux passifs avec la construction transitive n'est pas automatique* ». Ainsi, nous pourrions nous interroger si l'omission du pronom complément *se* n'affecte pas le sens du verbe. S'agissant de cet énoncé, la construction transitive de *donner* constituerait un écart dans la mesure où le passif se construit avec le pronom complément *se*. Dans cette phrase, il s'agit d'une omission du pronom complément *se* dans la construction *s'être donné*. Nous pourrions justifier cette omission par un phénomène propre aux verbes pronominaux qui admettent une double construction. La même anomalie syntaxique est manifeste dans la phrase (5). Puisque, le locuteur qui est en situation de communication omet le pronom complément *se* qui doit accompagner le verbe *laver* pour assurer les liaisons syntaxiques de cette phrase. L'omission de ce pronom complément a causé une cohérence syntaxique. Car, le verbe *laver* passe du verbe pronominal réfléchi à un verbe transitif direct.

Dans la phrase (3), c'est un verbe essentiellement pronominal qui a causé une asymétrie grammaticale, puisque ce verbe n'existe que sous la forme pronominale. Le pronom *se* complément se présente comme une sorte de particule préfixée au verbe et qui redouble automatiquement le sujet. Grevisse (1998 :1136) élabore une liste des verbes qui ne se conjuguent qu'à la forme pronominale dont les plus usités sont : *s'abstenir, s'accroupir, s'absenter, se soucier, se moquer, s'évader, s'emparer, s'enfuir, s'envoler, se méfier, se réfugier, se raviser, s'évanouir, s'enquérir, se recroqueviller* la liste est loin d'être exhaustive. Au

regard de ce qui précède, nous mentionnons que le corpus fournit un exemple constituant un écart par rapport à la norme proscrite. Aussi trouve-t-on un cas qui passe d'essentiellement pronominal à transitif.

Nous remarquerons que l'emploi du verbe *absenter* est différent de l'usage absolu en français standard. En effet, comme le présente Grevisse, le verbe *s'absenter* appartient à la classe des verbes essentiellement pronominaux. Aussi l'omission du pronom « se » constitue-t-elle une déviance syntaxique. Les constructions similaires s'observent également dans la syntaxe inadéquate des verbes *se souvenir* et *se bagarrer* car ils ont été déposés de leur pronom complément *se*, lequel doit précéder obligatoirement ces verbes car étant essentiellement pronominaux dans ce contexte surtout le verbe *se bagarrer* qui peut être réciproque dans un autre contexte. L'omission de *se* dans la phrase (4) permet le passage d'essentiellement pronominal au sens transitif direct. Tandis que l'omission de *se* dans la phrase (6) permet la transformation d'essentiellement pronominal à l'intransitif. En substance, ces tournures sont particulières chez les locuteurs sous-scolarisés de Ngaoundéré, particularité que nous analyserons dans la syntaxe interrogative.

IV- L'interrogation

La phrase interrogative exprime une demande d'information adressée à un interlocuteur. Elle constitue une question qui appelle généralement une réponse. Elle comprend, comme acte de langue direct, l'acte de questionner ou d'interroger elle recourt à une intonation spécifique et à des moyens morphologiques et syntaxiques particulières et variés qui sont conditionnés par les registres de langue et marquées par l'opposition entre l'oral et l'écrit. Dans ce cas, elle peut être formulée de trois façons correspondant à des registres différents :

Dans un registre soutenu, on procède à une inversion du sujet. Quand le sujet est un groupe nominal, celui-ci n'est pas inversé, mais il est repris après le verbe par un pronom de rappel. *Ton oncle mange-t-il du pain ?*

Dans un registre courant, on utilise en tête de la phrase la locution interrogative « est-ce que ». *Est-ce que ton oncle mange du pain ?*

Dans un registre familier on se contente d'ajouter un point d'interrogation à la phrase déclarative correspondante. *Ton oncle mange du pain ?* Selon la portée de l'interrogation on distingue deux interrogations : l'interrogation totale ou générale ou globale et l'interrogation partielle ou particulière.

IV-1-L'interrogation partielle

Elle porte sur une partie de la phrase, sur un de ses constituants, qu'elle appelle une réponse. *D'où venez-vous ?* Un des constituants de la phrase interrogative est présenté comme non identifié et donc comme une variable sur laquelle porte la demande d'information formulée au moyen d'un terme interrogatif. Son intonation

diffère de celle de l'interrogation totale : la courbe intonative est descendante après une attaque sur une note élevée qui met en valeur le terme interrogatif placé en tête de phrase. Selon le constituant, l'interrogation partielle s'exprime à l'aide des pronoms, de déterminants ou d'adverbes interrogatifs qui peuvent être associées à l'inversion du sujet ou renforcés par « est-ce que ». Qu'en est-il des constructions interrogatives des locuteurs de Ngaoundéré ?

- (1) -*Bonjour mon l'enfant.*
-*Ta mère est là ?*
-*SI.*
-**Comment elle va ? Comment elle se porte ?**
-*Elle va un peu bien.*
- (2) *Jules++ moi+mes enfants marchent à pied pour aller à l'école*
- (3) *Comment est-ce que les enfants vont à l'école ? se plaint des violences ?*
- (4) **Est-ce qu'il existe-il une différence entre elles ?**
- (5) -*Je te pose une question ?*
- *Oui.*
- **C'est quoi un footballeur professionnel ?**
- (6) **Pourquoi** vous avez pris mon vélo ?
- (7)-*Pardon++donne-moi non ?*

Nous remarquons que :

En (5), l'interrogation porte sur le sujet « quoi » ce qui pose un problème de sémantique. Grevisse (*Ibid.* :109) pense que les pronoms *qui* et *que* (*quoi*) s'opposent sémantiquement. C'est dire qu'en principe *qui* représente un être humain et attend une réponse se référant à un humain. *Que* est orienté vers le non animé, mais n'exclut pas forcément une réponse se référant à un être humain ou animé. A la question *Que regardes-tu ?* On peut répondre *les nuages, les voitures*, mais aussi *les passantes*. En effet dans cet énoncé, footballeur professionnel représente un nom humain, la question du locuteur attendue devrait être c'est qui un footballeur ?

En (1) et (2), l'interrogation porte sur l'adverbe : *comment*. En français standard, cet adverbe s'accompagne de l'inversion du sujet. Les pronoms sujets en principe devraient être placés après les verbes. Cependant, nous nous rendons compte que c'est le cas inverse. C'est cette contradiction qui constitue un écart par rapport à la norme. Cependant, l'interrogation sur des circonstances peut-être renforcée par *est-ce que* placé après l'adverbe interrogatif ce qui permet d'éviter l'inversion du sujet : c'est le cas de l'énoncé (b). Les adverbes « pourquoi », *combien*, *où* et *quand* obéissent également aux mêmes contraintes syntaxiques. Il faut noter que l'inversion du sujet est assez rare dans le français oral de Ngaoundéré. Blanche-Benveniste (1990 : 212) énonçait cette situation quasi absente en français oral. Elle a rapporté que cette structure devient fréquente dès

lors que les sujets sont mis dans des situations où la vigilance métalinguistique est accrue. Pour Carole de Feral, (1993 : 123), la maîtrise de l'inversion du sujet est le fruit de l'école. Elle montre quelques exemples de phrases interrogatives liées à une sous-scolarisation : *Pourquoi d'où viens-tu ? A quel titre il doit savoir pourquoi tu es sortie ?* Ces phrases montrent que le locuteur de Ngaoundéré éprouve d'énormes difficultés lors de l'émission des phrases interrogatives appelant l'inversion du sujet.

En clair, l'interrogation sur les circonstances s'exprime à l'aide des adverbes. Ces adverbes interrogatifs qui renvoient chacun à une des circonstances de l'action : manière, lieu, cause, temps. *Combien*, qui servent à interroger sur le nombre, sont aussi employés pour former des groupes nominaux ayant des fonctions autres que circonstancielles (sujet, objet...). Ces adverbes s'emploient dans les mêmes structures que les pronoms interrogatifs, mais *pourquoi* diffère des autres parce qu'il admet seulement l'inversion complexe d'un groupe nominal. C'est pourquoi la phrase (6) peut être validée dans une organisation syntaxique bien définie.

En (d) l'emploi concomitant de *est-ce que* et l'inversion du sujet *existe-t-il ?* créent une lourdeur syntaxique. Il s'agit là d'une forme interrogative avec *est-ce que* qui n'admet pas une inversion du sujet comme nous l'avons dit plus haut. Pour que cette devienne français le doit utiliser une seule forme soit la forme « est-ce que » soit l'inversion du sujet *existe-t-il ?* Le locuteur emploie simultanément les deux tournures à cause de l'ignorance des règles grammaticales liées à la syntaxe interrogative partielle.

Dans la phrase (7), la structure de l'énoncé est celle du déclaratif. Seule l'intonation montante nous permet de savoir qu'il s'agit d'une question Berrendonner (1981) estime d'ailleurs que c'est la marque véritable de l'interrogation. L'intonation montante est la plus majoritaire des phrases répertoriées, confirmant ainsi une tendance observée par Gadet (1996 :112) cité par pour les français du Nord. Le *non* de la fin vient compléter cette interrogation qui souffre au point départ d'une cohérence syntaxique. Cette situation instable du locuteur de Ngaoundéré à déformer la syntaxe interrogation partielle s'étend aussi à l'interrogation totale.

IV-2- L'interrogation totale

Elle est marquée par une intonation suivant une courbe ascendante et laissant la phrase en suspens sur la dernière syllabe de la phrase. Cette intonation correspond au point d'interrogation à l'écrit. Cette interrogation porte sur toute la phrase. Elle apparaît dans le corpus soumis à notre étude. Ainsi, retrouve-t-on les constructions suivantes :

- (1) -*Bon++ frère+ papa est venu ? Tu ne réponds pas ?*
- *Si+ il est là.*

- ok.
(2) Au niveau de la famille **y'a-t-il- eu pas** en quelques problèmes ?
(3) L'année passée+les vacances passées sont restées-t-elles dans cœurs ?
(4) -La cour a-t-il été bien nettoyé ?
- oui non ?
-Ok c'est bien mes petits.

Dans la phrase (1), il s'agit d'un dialogue entre deux interlocuteurs. Tout commence par deux questions même si leur construction est familière. L'entrée en scène du second interlocuteur avec sa réponse *si* vient créer une inadéquation syntaxique. En (1) *si* n'a pas sa place puisque la question que l'on pose à cet interlocuteur n'est pas sous la forme négative. La réponse devrait donc être *oui* au cas où papa serait rentré et *non* dans le cas contraire.

En (2), il s'agit d'une interronégation qui souffre d'une absence du morphème *ne* et l'emplacement fautif de *pas*. Le *ne* devrait être employé et *pas* devrait être directement de *eu*. En analysant cette phrase, nous constatons que le locuteur ne fait pas allusion à la structure syntaxique adéquate mais plutôt à une structure inconnue de la syntaxe française. De toute évidence, dans une tournure négative, on note une coprésence de « *ne* » et de *pas*. L'absence de *ne* cause donc une rupture syntaxique. Ainsi, la séquence (2) en français standard donne-t-elle.

- (5) Au niveau de la famille, n y a-t-il pas eu quelque problèmes ?

L'usage inapproprié de l'adverbe de la négation met en exergue les difficultés syntaxiques.

En (3), nous avons d'une inversion qui a été mal formulée par le locuteur mis en situation de communication. En effet, *sont restées-t-elles ne correspond* pas à une syntaxe interrogative française. Dans une interrogation de ce genre, le pronom de rappel *elles* et le participe passé *restées* ont été mal intégrés dans la chaîne syntaxique. L'un a pris la place de l'autre et cette alternance n'est que le résultat un amalgame grammatical. En restructurant cet énoncé, nous aurons la phrase suivante :

- L'année passée+les vacances passées sont-elles restées dans cœurs ?*

Dans la phrase (4), l'interrogation a été bien posée mais trahie par l'accord entre le groupe nominal *la cour* et le sujet *il*. Dans cette phrase interrogative, le GN *la cour* féminin singulier devrait être repris par le sujet *elle* selon les règles syntaxiques de la grammaire française. Le locuteur qui est en situation de communication oublie cette contrainte syntaxique. Ce qui provoque par conséquent un dysfonctionnement grammatical au moment de l'inversion du sujet.

En substance, des constructions interrogatives étudiées permettent de conclure qu'elles répondent aux normes endogènes. Car ces constructions s'éloignent de français de France. Les locuteurs de Ngaoundéré ont des particularités des énoncés interrogatifs. L'inversion arbitraire du sujet ou du pronom, la mauvaise disposition des morphèmes interrogatifs, l'emploi

concomitant des tournures interrogatives dans une même phrase. Toutes ces maladresses interrogatives propres aux locuteurs de Ngaoundéré s'observent également aux choix des prépositions à l'intérieur du syntagme verbal.

IV- Choix des prépositions à l'intérieur du syntagme verbal

Les prépositions sont des morphèmes qui accompagnent certains verbes en français, lesquels jouent avec elles des rôles bien définis qui assurent une harmonie sémantico-syntaxique dans la chaîne parlée. Nous nous focaliserons sur le choix des prépositions à l'intérieur du groupe verbal. En français de France, les prépositions qui accompagnent le plus souvent les verbes sont *à, de, sur, contre, dans, pour*, etc. Feussi pense que leur usage peut globalement s'inscrire dans une perspective de généralisation. Car, ils autorisent parfois des assimilations sémantiques entre termes sémantiquement proches, qui ont alors tendance à être subsumés sous un seul, par analogie. Feussi (2006) pense qu'on assiste parfois à des assimilations syntaxiques, le terme usité pouvant à certains moments, hériter de la syntaxe de celui qui est effacé dans l'énoncé. Dans le français des locuteurs sous-scolarisés, nous assistons parfois à des confusions ou à des omissions de ces morphèmes dans la construction du syntagme verbal. Pour comprendre ces mutations syntaxiques des prépositions autour du verbe, partons des exemples suivants :

- (1) *Non++ tu **parles** quoi ? Laisse+ non ?*
- (2) *Ou est ton papa ? Il est parti **s'enquérir** l'état de santé de ma vieille (mère).*
- (3) *Mes potes++les nous on va **converger** dans la ville pour chercher les tissus (femmes)*
- (4) *Je ne me reproche pas **de** quelque chose canard++ espèce de gadamayo (personne venant de l'autre rive).*
- (5) *Mon pienchio (ami) ++ en partant+ tu mouf (**enlève**) mes godois (godasses) **dans** ton koi (sac).*
- (6) *-Il te faut les remèdes.
-pourquoi ?
-j' ai mal sur ta tête
-Tu faire rire beaucoup+beaucoup+
-Que quoi ?
-Ne te **focalise** pas à ce mal.*
- (7) *Ne **sortez** pas **dans** cette maison avant mon arrivée.*

Dans les phrases (1) et (2) les prépositions ont été omises. Il s'agit en effet, de la préposition *de* dans lesdites phrases. Ces omissions déclenchent des dysfonctionnements syntaxiques car les verbes qui sont en gras perdent leur

valence grammaticale ; ils deviennent par conséquent transitif direct alors qu'ils sont de nature transitive indirecte. Dans la phrase (1), le locuteur qui parle n'effectue aucune distinction du sens du verbe *parler* qui change de construction comme plusieurs autres verbes, en fonction de la nature du complément. Quand il a le sens de *faire allusion à*, il se construit avec la préposition. C'est le cas de la phrase (1). Cependant, quand son sens est celui de *s'adresser à quelqu'un*, il se construit avec *à* ; quand son sens est de s'exprimer au moyen de, il admet une construction non prépositionnelle. Ce dernier cas pourrait être à l'origine de cette omission. Quant au verbe, *s'enquérir il* ne subit pas les exigences syntaxiques que le verbe *parler*. Il se construit uniquement avec la préposition *de*. Son omission serait due à l'ignorance.

En (3), le locuteur utilise *dans* à la place de *vers* ce qui dans ce contexte est un usage déviant. En effet, la préposition *dans* ne devait pas être suivie du verbe *converger* qui signifie *se diriger vers un lieu* (Petit Robert). Dès lors, l'idée de direction apparaît dans la définition puisqu'on se dirige vers. Il s'agit donc de la direction et non de la localisation que mentionne le locuteur. Cependant, nous pourrions penser que le choix de *dans* dans la phrase susmentionnée, dans ce contexte serait motivé par le complément circonstanciel *la cité capitale* qui indique le lieu. *Dans* apparaît donc comme une norme endogène du locuteur dans ce syntagme verbal puisqu'il obéit à la logique sémantique à laquelle n'obéit pas toujours la syntaxe française.

En (4), le locuteur emploie la préposition *de* au lieu de *à* Feussi pense que cette confusion est la source d'une assimilation sémantique et parfois phonétique entre les verbes *reprocher* et *se rapprocher*. Cette confusion est assez récurrente dans le parler de Ngaoundéré. Il se passe une concurrence entre des prépositions qui s'infiltrèrent dans le discours des locuteurs de Ngaoundéré. Car le locuteur n'effectue aucun effort grammatical pour produire un énoncé syntaxiquement juste.

Les phrases (5) et (6) présentent des constructions erronées. Les prépositions *du* et *de* ont disparu au profit de la préposition *dans* qui ne joue pas la même harmonie syntaxique que les prépositions *du* et *de*. Il s'agit d'une pratique fondamentale et relevant de la norme locale. Nous avons l'impression que les locuteurs créent des structures grammaticales endogènes s'éloignant complètement avec le français de France. On pourrait par analogie attribuer leur usage par rapport aux noms *sac* et *maison* qui sont des espaces dont la préposition *dans* renverrait directement dans le *sac* dans *la maison*. Car pour le locuteur cette préposition est fréquemment utilisée quand on évoque ces items. Il s'agit alors d'une généralisation puisqu'elle se comprend comme le fait pour le locuteur, d'appliquer « une règle valable pour un contexte à des contextes sémantiquement,

syntaxiquement ou morphologiquement proches » Pambou (*Ibid.* :158).¹ Une des causes de cette pratique pourrait être l'ignorance des règles grammaticales.

Dans la phrase (f), nous observons une surcharge syntaxique de la préposition *à* qui fait l'objet d'une concurrence avec la préposition *sur* pertinente dans cette phrase. Cette préposition fautive est utilisée dans une liberté. Nous sommes ici face à une construction aléatoire. La présence de cette préposition n'est grammaticalement pertinente au regard de la syntaxe verbale du verbe *focaliser*. Les autres prépositions qui ne sont pas liées à la syntaxe verbe sont également utilisées dans une liberté totale. C'est ainsi qu'à Ngaoundéré on peut *marcher sur la rue, revenir dans la terre, retrouver sur la ville* etc.

En Substance, ne français de Ngaoundéré, les constructions prépositionnelles autour des verbes sont, en règle générale, plus libres qu'en français de France. Ainsi, une préposition peut être omise, comme une préposition dans le cas où elle est présente est l'objet d'une confusion. Nous avons vu qu'en français de Ngaoundéré, certains verbes s'emploient sans préposition ; or, ces mêmes verbes en français de France ont un emploi suivi des prépositions syntaxiquement liées. La possibilité d'omission de prépositions est donc très étendue en français de Ngaoundéré, quelle que soit la variété de langue utilisée, surtout dans le cas où le locuteur ignore des règles syntaxiques. Il s'agit en effet là d'une variété basilectale. Il a été observé aussi qu'en français de Ngaoundéré, certaines prépositions ont un emploi libre puisqu'elles ne lient pas syntaxiquement les verbes qui les accompagnent. Cette liberté n'est pas admissible en français de France ; car, les prépositions sont déterminées qui établissent la nature du rapport tant sur le sens et la syntaxe que celles-ci entretiennent entre les syntagmes de la phrase. Il se passe donc une interaction entre les prépositions entre celles qui sont grammaticalement et celles qui sont syntaxiquement fausses.

Ces maladroites montrent que le choix de prépositions par les locuteurs du français de Ngaoundéré n'est pas toujours aisé. Cela s'explique par la multitude des prépositions qui existent en français de France. Il faut noter que les langues natives des locuteurs du français du Cameroun en général et celles de Ngaoundéré en particulier ne sont pas pourvues d'un aussi grand nombre de prépositions. Nous pouvons immédiatement conclure que le substrat exerce une influence néfaste sur l'usage du français à Ngaoundéré. Biloa (1999) montre que le choix des prépositions cause les interférences des langues camerounaises (ewondo, ghomala, basaa) dans le français ; ces interférences sont dues au fait que ces langues camerounaises possèdent très peu de prépositions. Biloa (1995) démontre que le tuki, langue bantoue du Cameroun, ne dispose que de deux prépositions [na] correspondant à *à, de, avec, chez* et [Kaa] équivalant de *sans*. Ce qui pourrait donc

¹ Selon Feussi cette proximité ne va de soi. Ce sont des analystes des linguistes qui le rapprochent. Cela revient à reconnaître le rôle des linguistes dans la gestion des langues, gestion qui dépend généralement de motifs dits ou non-dits.

expliquer une certaine liberté dans le choix des prépositions voire leur omission dans le français des locuteurs sous-scolarisés de Ngaoundéré.

Conclusion

En résumé, au regard de ce qui précède, il est nécessaire de dresser un bilan de la syntaxe verbale du français des locuteurs sous-scolarisés de Ngaoundéré. Ainsi, nous avons remarqué, dans les corpus, des modifications quant à la grammaire de certains verbes. Ces variations relèvent parfois du principe de fonctionnalité évoqué par Gabriel Manessy (1994), mais peuvent être parfois analysées comme des particularités d'origine intersystémique et / ou intrasystémique. Cette grammaire des verbes se caractérise par un changement de construction (de transitif à intransitif, de pronominal à transitif, de transitif indirect à transitif direct, et réciproquement), et par la redistribution des traits ou par l'affectation au verbe d'une valence particulière.

Il existe, en fait, en français de Ngaoundéré, plusieurs phénomènes d'alternances concernant le type de complémentation des verbes, qui sont difficiles en français de France ou se prêtent à des conditions spécifiques de discours. Certains verbes qui ont obligatoirement une construction prépositionnelle en français standard peuvent avoir, en plus, une construction non prépositionnelle en français local. C'est le cas des verbes *parler* et *s'enquérir*. D'autres verbes dont le complément est introduit par la préposition *de* en français de France admettent aussi d'autres constructions ou entrent dans une construction non prépositionnelle en français du Ngaoundéré. Ces alternances concernent le type de complémentation des verbes qui ont des répercussions sur la pronominalisation. Il a été également observé une omission et une liberté d'emploi des prépositions à l'intérieur du syntagme verbal, lesquelles omission et liberté d'emploi affectent de façon chronique la construction des verbes comme *parler*, *converger*, *enlever*, *focaliser*, etc.

Des constructions interrogatives examinées sont le fruit d'une norme endogène. Car ces constructions s'éloignent du français de France. Les locuteurs sous-scolarisés de Ngaoundéré ont des particularités des énoncés interrogatifs. L'inversion du sujet aléatoire, la désorganisation des morphèmes qui contribuent à l'inversion du sujet, l'usage synchronisé des tournures interrogatives dans une même phrase, l'usage erroné des réponses interrogatives sont également le résultat des facteurs intersystémique et / ou intrasystémique.

Bibliographie

- Bilola, E., (1995), *Functional Categories and the syntax of focus in Tuki*. München / New York, Lincon Europa
- Bilola, E., (1999), " Les interférences morphosyntaxiques des langues camerounaises dans le français" in Gervais Mendo Zé (éd.), *Le français, langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*, Paris, Publisud, pp. 149-167.
- Berrendonner, A., (1981), *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.
- Blanche-Benveniste et Al., (1900), *Le Français parlé : Études grammaticales*, Paris, CNRS Éditions, Collection Science du Langage, p212.

- Blanche-Benveniste, (1999), « Constitution et exploitation d'un grand corpus », *Revue française de linguistique appliquée*. (Dossier spécial Grand corpus : diversité des objectifs, variété d'approches), vol. IV-1, pp.65-74
- Boons, J.-P., Guillet, A. et Leclre, C., (1976), *La structure des phrases simples en français : constructions intransitives*, Genève : Droz, p. 378
- CALAINA, T., (2009), *Les particularités lexicales du français du Nord-Cameroun*, Thèse de doctorat, Université de Ngaoundéré, p. 431.
- CHAUDENSON, R., MOUGENON et BENIAK, E., (1993), *Vers une approche panlectale de la variation du français*, Aix-en-Provence, Paris, Institut d'Études Créoles et Francophones, URA 1041 du CNRS, Université de Provence, Agence de Coopération Culturelle et Technique. Diff. Didier Érudition.
- EFOUA ZENGUE, R., (1980), « Le Français des romanciers camerounais : Mongo Beti *ville cruelle*, Ferdinand Oyono *Le vieux nègre et la médaille*, René Philombe *Un sorcier blanc à Zangali* », Paris, Sorbonne nouvelle, thèse de doctorat 3^{ème} cycle, pp. 207-208.
- FERAL, C., (1993), « Le français au Cameroun : approximations, vernaculations et *camfranglais* in D. de Robillard et M. Beniamino (éds.) *le français dans l'espace francophone*, Paris, Didier-Érudition, p.123.
- FEUSSI, V., (2006), *Une construction du français à Douala-Cameroun*, Thèse de doctorat, Université François Rabelais de Tours.
- FRANCKEL, J.-J., (2006), « Constructions prépositionnelles des verbes en français », *Constructions verbales et productions de sens*, Presses Universitaires de Franche-Comte, p.158.
- GADET, F., (1996), *Le français ordinaire*, Paris, Armand colin, p.112.
- GREVISSE, M., (1986), *Le Bon usage*, Duculot, Gembloux et Paris, 8^{ème} éd. ; 1939 ; 11^{ème} éd. 1988, 12^{ème} éd., p.1169.
- GREVISSE, M., (1993), *Le Bon usage*, Duculot, 13^e édition par André Groose, p.1135.
- GREVISSE, M., (1998), *Le Français correct* 5^e édition révisée et actualisée par Michel Lenoble-Pinson Edition « entre guillemets » Duculot, p.1136.
- KOUADIO N'GUESSAM, J., (1999), « Quelques traits morphosyntaxiques du français écrit en Côte d'Ivoire » in *Langues* vol. 2, Déc. 1999, pp. 782-794.
- MANESSY, G., (1994-a), *Le français en Afrique noire - Mythes, stratégies, pratiques*, Paris, L'Harmattan.
- MOULIN, G., (1974), *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, P.U.F., p.318.
- NGO NGOK, E., (2001), *Les particularités morphosyntaxiques du français dans l'œuvre de Calixthe Beyala*, mémoire de maîtrise, Université Yaoundé, p.48.
- NLEND, J., (1998-1999), *Les particularités morphosyntaxiques du français du Nord-Cameroun*, Projet de thèse de doctorat, Université de Ngaoundéré.
- PAMBOU, J.-A., (2003), *Les constructions prépositionnelles chez les apprenants de français langue seconde au Gabon : étude didactique*, Thèse de doctorat, Université de Provence, 312 p.
- RIEGEL et AL., (1994), *Grammaire méthodique du français*, Paris, P.U.F., p.216.
- ROBERT, P., (1993), *Le Petit Robert*, Paris, les dictionnaires Robert-Canada, sec.
- SOUTET, O., (1986), *La Syntaxe du français*, collection « Que-sais-je ? », P.U.F., p. 11.

Abréviations et symboles

SN : SYNTAGME NOMINAL

SV : SYNTAGME VERBAL

Studii de gramatică contrastivă

SP : SYNTAGME PREPOSITIONNEL

FN : FRANÇAIS STANDARD

+ : PAUSE BREVE

++ : PAUSE PLUS LONGUE

Moïse MBEY MAKANG est chercheur au Centre National D'Éducation de Yaoundé-Cameroun. Il prépare une thèse de Doctorat PH/D en linguistique française. Ses travaux de recherche portent sur la morphosyntaxe du français en Afrique Subsaharienne.

THE SIMPLE SENTENCE IN ENGLISH AND ROMANIAN¹

Abstract: *In English, most simple sentences of more than one word consist of two nuclei. The copula “to be” serves only as a link between the subject and the nominal part of the predicate. There are attributive adjuncts that qualify nouns, predicative adjuncts that qualify nouns and pronouns, and adverbial adjuncts which qualify verbs, adjectives, and adverbs. Simple sentences may be divided into: declarative, interrogative, commands and exclamatory. In Romanian, the traditional classification of the sentences is made according to their communicative purpose and to the number of their structural units. Sentences can be one-member and bi-member; simple un-extended and simple extended; and nominal and verbal. The simple sentence does not contain secondary parts of the sentence.*

Key words: *attributive adjuncts; predicative adjuncts; adverbial adjuncts; one-member sentences; bi-member sentences*

Résumé : *En anglais, la majorité des phrases simples reposant sur plus d'un mot contiennent deux noyaux. La copule « to be » ne sert que de lien entre le sujet et la partie nominale du prédicat. Il existe des attributifs qui qualifient les noms, des verbes attributifs qui qualifient des noms, des pronoms et des adverbes attributifs qui qualifient des verbes, des adjectifs, des adverbes. La phrase simple peut être déclarative, interrogative, injonctive, exclamative. En roumain, la classification traditionnelle des phrases simples est faite en fonction de la visée communicative et du nombre des unités constitutives. Il peut y avoir des phrases simples à un membre ou deux membres, simple non-étendue, simple étendue, nominale ou verbale. La phrase simple ne contient pas des parties secondaires.*

Mots-clés : *attributif, verbes attributifs, adverbes attributifs; phrase à un seul membre, phrase à deux membres.*

A simple sentence is an oral or a written communication made up of one or more units, each of which containing a complete utterance formed according to a definite pattern. Usually, people consider simple sentences to be reduced to two words at the most (for instance the subject and the predicate). Although the subject and the predicate are the essential parts of the sentence, in fact most sentences (oral or written) contain supplementary elements.

In English, one-word sentences are, as a rule, intelligible only in connection with a particular situation, or with a statement made, or a question asked, in another sentence, usually by another speaker:

Why don't you smoke? – Smoke? I never do.

¹ Nicoleta **Mincă**, University of Pitești
nico_minca@yahoo.com

Most sentences of more than one word consist of two nuclei, one indicating the person or thing about whom or which a statement is made (or a question asked), the other containing the statement or the question asked. The word or words indicating the person or thing referred to is (are) called the subject of the sentence, while that or those containing the statement (or the question) the predicate:

There was no wind.
He a gentleman!
Has she been ill?
You don't say so!
Twenty people were killed.

As appears from the examples, the predicate may consist of one or more words, one of these being usually a finite verb. Besides the finite verb the predicate may contain one or more non-finite forms closely connected with the finite verb (*don't say, were killed, has been*). It will be found that in such verbal groups the non-finite form is usually the most important of the two as regards meaning. Three things should be observed: a. that the two-nucleus type of sentence, with a predicate consisting of or containing a finite verb, is the usual one in statements and questions intelligible by themselves; b. that this type also occurs in sentences fully intelligible only in connection with a particular situation, or with a statement made in another sentence (*I see.*); c. that a one-nucleus sentence may consist of or contain an imperative: *Stop!; Hurry up!*.

In some sentences, such as *The dogs barked furiously, My sister married young, They saw a light*, it seems as if we have not two nuclei, but three. In the first example, however, *furiously* merely adds something to the idea expressed by *barked*; it may, therefore, be considered as part of the second nucleus. But this is not the case with the other two: *young* is just as essential as *married, a light* equally important as *saw*. Here are a few more examples of the second type of sentence:

- a. The party arrived *safe and sound*.
The idea sounds *all right*.
- b. We parted *the best of friends*.
He left home *a beggar*; he came back *a millionaire*.

We can see that, whereas *furiously* in the above example only refers to *barked*, the adjectives and nouns under *a* and *b* refer to the subject of the sentence as well as to the verbal predicate.

The verb in the second sentence of a. is to be pronounced with fairly strong stress. The sentence may also be pronounced on a less sceptical tone, in which case the emphasis shifts to the predicative adjective, and we can see the three nucleus type of sentence shifting to the commoner two nucleus type. This type is found especially after verbs like: *to get, to become, to seem, to keep, to lie, to feel, etc.*

She kept very *quiet*.
It is getting *dark*.
Do you feel *tired*?

The return to the two-nucleus type with the verbal part of the predicate comparatively insignificant, apart from the expression of person, number, tense and mood, is practically complete when the verb is the copula *to be*, which serves only as a link between the subject and the nominal part of the predicate. Besides nouns and adjectives, the latter may also consist of an adverb, a pronoun, a numeral, or a noun preceded by a preposition, so long as these express a quality or condition of the subject.

Are you *tired*?
His brother was a *sailor*.
These books are *mine*.
Is Mr. Johnson *in*?
So be it.
I shall be *fifty* next Monday.

The limit to which English can go in this respect is shown by such a sentence as *He is a gentleman!* – in which the predicate-nucleus is purely nominal, a type which occurs especially in indignant exclamations and in exclamatory questions (*His father dead?*)

In sentences of the type *They saw a light* the predicate consists of a so-called ‘transitive verb’, followed by a noun or pronoun denoting a person or thing affected by the action expressed by the verb. This noun or pronoun is called an object. The tendency to return to the two nucleus type is also apparent in some combinations of a transitive verb + object:

She had many friends.
She had a cold.
She had breakfast.

In sentences like *I never thought of him*, *Father seems to disapprove the idea*, *He looked at her*, the verb plus preposition is practically equivalent to a single transitive verb.

Attributive adjuncts qualify nouns. Some examples are: *twenty* people, *my* sister, the *same* height, an *honest* man; to which may be added nouns like: a *brick* wall, a *village* church; nouns in the genitive, like: *my mother's* picture, a *summer's* day; an *of*-construction like: a *gem of* a poem, her *scamp of* a husband. Attributive adjuncts are subordinate to the nouns they qualify. In groups like *William the Conqueror*, *John the Baptist*, the bearer of the proper name is further identified by the following class-noun. The latter is said to be in apposition to the proper name, or simply called an apposition. In *the river Thames*, *my sister Mary*, either noun

may be considered to further identify the other. Which of the two is regarded as the apposition depends on the speaker's or writer's intention.

Predicative adjuncts qualify nouns and pronouns without being subordinated to them. The term is usually restricted to nouns and adjectives, adverbs, preposition groups accompanying a direct object to which they are related in much the same way as the nominal part of a predicate to its subject: I like my coffee *strong*; The headache drove me nearly *mad*; They elected him *chairman*. Predicative adjuncts may also occur in passive sentences, in which they qualify the subject: *It was made clear to me*.

Adverbial adjuncts qualify verbs, adjectives and adverbs. Examples: The dogs barked *furiously*; I *never* smoke; The letter was *nowhere* to be found; The headache drove me *nearly* mad; She plays *really well*. Adverbial adjuncts, when single words, are usually adverbs. Those of more than one word often consist of a preposition + (pro)noun, and may then be called prepositional adjuncts. These should be distinguished from prepositional objects. Examples: *They sat on the sofa*; *The dog lay on the floor*, with *They sent for a doctor*; *He listened to her*. The term "prepositional adjuncts" may also apply to attributive and predicative adjuncts introduced by a preposition. An adverbial adjunct may consist of a single noun, a noun preceded by an article or an attributive adjunct, or a noun followed by an adverb: *I have walked three miles*; *He died last night*; *They crashed head on*; *He won hands down*.

Sentences may be divided into *statements* or *declarative sentences*, *questions*, or *interrogative sentences*, *commands*, or *imperative sentences*, and *exclamations*, or *exclamatory sentences*.

As concerns declarative sentences, they may be either affirmative or negative. Negative sentences are characterized by a negative adverb or another negative word, the commonest being *not*. English differs from other languages in having a special form for the predicate of negative sentences: *do not (don't)*, *does not (doesn't)*, *did not (didn't)* followed by a plain infinitive. We have to note that the presence of *not* does not necessarily make the sentence in which it occurs negative: He decided *not* to go. In 'Do you think we shall be late? – I hope *not*'. – *not* is equivalent to a clause (that we shall not be late) and does not negative *I hope*.

Interrogative sentences are of two types, which may be illustrated by the following examples: *Did you see her?*(a); and *What did she say?*(b). Interrogative sentences of the first type (a) open with a finite verb (an auxiliary or the copula *to be*) and usually end with a rising intonation. The answer expected is either 'yes' or 'no', or other words expressing various nuances of affirmation or denial (*certainly*, *perhaps*, *hardly*, *not at all*, etc.). They may be called *verbal questions*. Those of type b open with an interrogative pronoun or pronominal adverb (*Why*, *When*, *How*, etc.) and usually end with a falling intonation. The answer expected is a piece of information. They may be called *pronominal questions*.

Imperative sentences usually contain the imperative of a verb. The imperative is used in requests, which according to circumstances may range from brusque

commands to humble entreaties, to tone generally serving as a key to the exact meaning. When a request rather than a command is intended, *please* is often added: *Shut the door!*; *Have a good time!*; *Hurry up, please!* For the sake of emphasis or specification, an imperative may be preceded by *you*, or followed (occasionally preceded) by *somebody (someone)*, *everybody (everyone)*: *You be quiet!*; *You mind your own business!*; *You get out of this room!*; *Come on, everybody!*; *Somebody run back!*

To what has already been said on exclamatory sentences, it is necessary to add something about interjections. They may be divided into regular and occasional interjections. Occasional interjections primarily belong to other parts of speech (nouns, adjectives, verbs, etc.) and their use as interjections is something secondary. In a few cases, though a word may also occur as another part of speech, its use as an interjection is felt to be the primary one: *Hoity-toity!* (noun and adjective); *Boo!* (noun and verb). Interjections may also be prefixed (occasionally suffixed) to a sentence: *What a lie!*; *We came too late, alas!*

In Romanian, the traditional classification of the sentences is made according to their *communication purpose* and according to the *number of their structure units*.

As concerns the purpose of communication, sentences may be divided into *declarative (enunțative) sentences*, *non-emphasizing and emphasizing* and *interrogative non-emphasizing and emphasizing*. The sentence classification according to the number and type of their structure units takes into account the sentence organization as a structure whose components are the *essential parts* of the sentence – the subject and the predicate and *secondary*, like the attribute, the object, the adverbial. Regarding these criteria, sentences can be *one-member* and *bi-member*, *simple unextended* and *simple extended*, and *nominal* and *verbal*. Supposing a finite number of states, sentences can be divided into a simple number of structural schemes:

1. subject + predicate;
2. subject + nominal predicate;
3. subject + predicate + direct object;
4. subject + attribute + predicate + direct object;
5. subject + predicate + predicative adjunct.

The simple sentences are those sentences which do not contain secondary parts. They can be:

- sentences made up of only a predicate: Example: *Ninge, Am studiat.*
- sentences made up of a subject and a predicate: Example: *A venit toamna. George cântă*
- sentences made up of a multiple subject and a predicate: Example: *Irina, Ana și Ioana studiază.*
- sentences made up of a nominal predicate and a subject: Example: *Emil a devenit șofer.*

• sentences made up of a predicate, a subject and a noun in vocative which has no syntactical function: Example: *Copii, a sosit iarna!*

Both bi-member and one-member sentences may be realized as simple sentences:

- *Copilul alearga; Oamenii se grăbesc.* (bi-member sentences with an intransitive verb);
- *El a ajuns inginer; Situația a devenit de nesuportat; Ion este cel de-al doilea.* (bi-member sentences with a copulative verb)
- *E bine; E rău; E acceptabil.* (sentences with non personal predicate);
- *Ma numesc Tudor; Te cheamă Ion.* (sentences with an identity verb);
- *Georgescu.; Hartular.* (sentences that are reduced to a nominal statement);
- *Teribilă căldură, Maria!; Mare nenorocire!* (one-member sentences with no predicate);

The one-member sentences with no predicate are, generally speaking, unique realizations, having a poetical function. They have to be analysed from a stylistic point of view, as they represent deviations from the structural norms of the syntax.

The classification of sentence structure in Romanian is but one of the systematization means as regards the communication units of language. It emphasizes their main rules of construction and detail.

In both English and Romanian, the simple sentence is a typical syntactic unit, found with great frequency and enjoying the qualities of conciseness and clarity usually required for conversation, orders, suggestions, indication, information. Simple sentences are considered to be reduced to two words at the most (the subject and the predicate). The truth is, however, that although the subject and the predicate are the main parts of the sentence, in fact, most sentences, oral or written, contain additional elements. Indeed, conversation, writing, literary and scientific works would be poor enough if sentences were made up only of these main elements.

References:

- Alexander, L.G., (1988), *Longman English Grammar*, London
- Bantaș, Andrei, LEVIȚCHI, Leon, (1977), *Dicționar englez-român*, București, Editura Teora
- Bantaș, Andrei, (1996), *Descriptive English Syntax*, Bucuresti, Editura Institutul European
- Bantaș, Andrei, (1991), *Essential English*, București, Editura Teora
- Bădescu, Alice, (1984), *Gramatica limbii engleze*, București, Ed. Științifică
- Cornilescu, A., *English Syntax*, București, Tipografia Universitatii din Bucuresti
- Cornilescu, A., *Concepts of Modern Grammar. A Generative Perspective*, București, Editura Universitatii din Bucuresti
- Dictionary of Contemporary English*, (1994), Second Edition, Longman
- Huddleston, Rodney and Geoffrey K. Pullum, (2002), *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press

Studii de gramatică contrastivă

- Jordan, Iorgu, Robu, Vladimir, (1978), *Limba Română Contemporană*, Bucuresti, Editura Didactică si pedagogică
- Levițchi, Leon, Preda, Ioan, (1992), *Gramatica limbii engleze*, București, Editura Mondero
- Levițchi, Leon, (1995), *Gramatica limbii engleze*, București, Editura Teora
- Onions, C.T., (1971), *Modern English Syntax*, New York, St. Martin's Press Inc.
- Paidos, Constantin, (2000), *English Grammar. Theory and Practice*, București, Editura All Educational
- Quirk, Randolph, Greenbaum, Sidney, Leech, Geoffrey, Svartnik, Jan, (1992), *A Comprehensive Grammar of the English Language*, London and New York, Longman

Nicoleta Florina MINCĂ is a lecturer at the Department of Applied Foreign Languages, Faculty of Letters, University of Pitești. She has been teaching English as a foreign language for twenty years and held a Doctor's degree in Philology in 2008, at "Lucian Blaga" University, in Sibiu. Her area of interest includes applied linguistics, translation, and English for Specific Purposes. She is the author of several English practical courses in Economics and Law such as: *English for Business, Economic Matters in English, English for Students in Law, Business English*. She also published a number of papers and articles focused on linguistics, didactics, ESP, English literature.

LA CATEGORÍA DE INCOMPLETIVO EN LAS LENGUAS MAYAS: UN ESTUDIO COMPARATIVO DE VARIACIÓN SEMÁNTICA¹

Resumen: En las lenguas mayas, el incompletivo forma parte del paradigma de las marcas aspectuales y/o temporales. Aunque el mismo término “incompletivo” se usa regularmente en relación a las lenguas de toda la familia, los rasgos semánticos de esta categoría varían mucho según las lenguas particulares. El significado general del incompletivo puede ser analizado como un conjunto de tres significados más elementales: progresivo, habitual y futuro. Dentro de la familia maya hay lenguas en que el incompletivo abarca los tres significados, pero también hay lenguas en que el ámbito de los usos del incompletivo se limita a sólo uno o dos significados de la lista. El incompletivo semánticamente reducido ocurre cuando el paradigma de tiempo/aspecto incluye otras categorías que asumen algunos de los tres significados ya mencionados. El significado de habitual se encuentra en todas las lenguas examinadas y por lo tanto parece ser el significado básico del incompletivo.

Palabras clave: aspecto, incompletivo, imperfectivo, lenguas mayas, habitual

Abstract: In the languages of the Mayan family the incomplete belongs to the paradigm of tense/aspect markers. The semantics of this category vary significantly depending on a particular language, although the same term “incomplete” is usually used to identify it. The general meaning of the incomplete may be analyzed as a combination of three elementary meanings: progressive, habitual, and future. There are languages within the Mayan family, where the incomplete embraces all these three meanings, but also there are languages, where the realm of usage of the incomplete is limited to one or two meanings from that list. The semantically reduced incomplete occurs in the languages with extended tense/aspect paradigms, which include other categories that assume some of the three meanings mentioned above. The habitual is present in all languages under consideration, so it seems to be the basic meaning of the Mayan incomplete.

Keywords: aspect, incomplete, imperfective, Mayan languages, habitual

1. Objetivos y metodología

Generalmente, la categoría de incompletivo en las lenguas mayas se considera dentro de la serie de las categorías aspectuales, o más bien las categorías de “tiempo/aspecto” o “tiempo/aspecto/modo” cuando se trata de un paradigma mixto que consta de marcas con significados aspectuales, temporales y, a veces modales. Los rasgos morfológicos del incompletivo son relativamente bien estudiados y descritos en varias gramáticas de las lenguas particulares. No obstante, en cuanto a la semántica de esta categoría, los autores comúnmente se satisfacen con unas definiciones escasas y poco informativas. Por consiguiente, surge la pregunta: ¿qué significa el incompletivo exactamente?, y además ¿es este significado igual en todas

¹ Igor Vinogradov, Institute of Linguistics, Russian Academy of Sciences
igor.vinogradov@iling-ran.ru

las lenguas de la familia? En el presente artículo voy a tratar de proponer respuestas probables.

La investigación¹ se basa en el análisis de textos originales en las lenguas mayas. Las fuentes principales de los textos son las colecciones bilingües de cuentos y relatos indígenas, los textos que aparecen en las revistas académicas y en los apéndices de gramáticas descriptivas; véase el apartado “Fuentes textuales” en las “Referencias”. La familia maya se compone de unas 30 lenguas, 17 de las cuales son incluidas en el presente estudio: cuadro (1).

Lengua	Rama genética	Marcas del incompletivo ²
quiché	quicheana	k-
sipakapense	quicheana	k-
kaqchikel	quicheana	n-/y-
chol	cholana-tseltalana	mi/mi’/mu/muk’ + “sufijo de estatus” ³
chontal	cholana-tseltalana	-e’/-Vn/-a/-e/-o/-tä
ch’ortí’	cholana-tseltalana	no existe marca especial ⁴
tsotsil	cholana-tseltalana	x-/ch-/ta x-
tseltal	cholana-tseltalana	x-/ya/ya x-
huasteco	huastecana	-al/-el
pop’tí’ (jacalteco)	q’anjobalana	ch-/xh- ⁵
acateco	q’anjobalana	ch-/chi-
chuj	q’anjobalana	tz-
mam	mameana	n-
ixil	mameana	n-/ni-
yucateco	yucatecana	k- + “sufijo de estatus”
itzá’	yucatecana	k- + “sufijo de estatus”
mopán	yucatecana	Ø/walak + “sufijo de estatus”

Cuadro 1. Las lenguas mayas en estudio

La elección de estas lenguas estuvo condicionada principalmente por la cantidad de material disponible (textos publicados y traducidos, gramáticas, vocabularios).

¹ La investigación fue realizada gracias al apoyo financiero del programa “Lingüística de corpus” de la Academia de Ciencias de Rusia.

² Cuando la lengua dispone de un juego de las marcas incompletivas muy extenso, aquí se presentan sólo las más comunes.

³ El sistema de marcación morfológica de tiempo/aspecto en chol tiene dos “niveles”; un nivel se forma de las partículas prepositivas, y el otro nivel se forma de los “sufijos de estatus”. Para la lista completa de los sufijos de estatus incompletivo consúltese (VÁZQUEZ, 2011: 193). Los sufijos del incompletivo en chontal tienen el mismo origen. Los sistemas morfológicos de doble marcación de tiempo/aspecto semejantes también se presentan en la rama yucatecana.

⁴ En ch’ortí’, el completivo y el incompletivo sólo se distinguen en los verbos intransitivos y se expresan de una manera indirecta – por medio de los marcadores de persona. En el completivo, se escoge el juego de sufijos pronominales (“juego B”), mientras que en el incompletivo se escoge el juego de prefijos pronominales (“juego C”); véase (PÉREZ, 1994: 54-55) para más detalle.

⁵ En pop’tí’ (jacalteco), la letra *x* se usa para el sonido fricativo retroflejo, y el sonido fricativo alveopalatal [š] es emitido por la combinación *xh*. En las lenguas mayas que no disponen de consonantes retroflejos, para el fricativo alveopalatal se usa *x* simple.

Estas 17 lenguas presentan todas las seis ramas genéticas que existen dentro de la familia maya. Aunque esta muestra restringida no permite sacar conclusiones definitivas, por lo menos, se puede establecer tendencias significativas. No obstante, cada lengua particular (incluyendo las lenguas que no examino aquí) requiere investigaciones futuras más profundas, cuyos resultados puedan complementar las conclusiones preliminares que se presentan a continuación.

2. Terminología y definiciones

Junto con el completivo, el incompletivo se encuentra en todas las lenguas de la familia, formando el núcleo de la gramática verbal maya. El completivo y el incompletivo a veces se consideran como dos categorías morfológica y semánticamente opuestas: *cf.* la concepción de oposiciones binarias en los trabajos de Robertson (1987, 1992). Por lo tanto, aparecen las definiciones del incompletivo que no son autosuficientes sino dependen de las del completivo. Por ejemplo, Zavala (1992: 69) define el completivo en acateco como “el aspecto que hace referencia a las acciones que ya se terminaron, ya sea de forma inmediata o en un período de tiempo mayor”. La definición del incompletivo se deriva negativamente: “El incompletivo es el aspecto que hace referencia a las acciones que no están terminadas” (*ibid.*: 70). La noción de “terminación” de la acción se emplea muy comúnmente por diferentes autores, aunque sin descripción detallada es poco precisa y ni siquiera da a entender si se trata de aspecto verbal o de tiempo, ya que se puede referir a ambos.

Los términos “completivo” e “incompletivo” pertenecen a la tradición mayista de descripciones gramaticales y pueden provocar algo de confusión para los que no conocen bien esta tradición. Tipológicamente, se suele emplear en su lugar los términos “perfectivo” e “imperfectivo”, aunque tampoco son unívocos y las categorías denominadas así pueden tener un significado diferente; por ejemplo, véase el análisis comparativo de la oposición entre el perfectivo y el imperfectivo en las lenguas eslavas y en inglés en (GVOZDANOVIĆ, 2011). Según England (2009: 213), los términos tradicionales “completivo” e “incompletivo” son aproximadamente equivalentes a “perfectivo” e “imperfectivo”. No obstante, voy a mostrar que la semántica del incompletivo en unas lenguas mayas no es del todo igual que en otras lenguas mayas, y mucho menos corresponde a lo que los tipólogos llaman “imperfectivo”.

Cabe mencionar que al mismo tiempo hay otros términos para la categoría que llamo “incompletivo”. Entre estos términos alternativos destacan: “imperfectivo” (BOHNEMEYER, 1998; VÁZQUEZ, 2011), “progresivo” (ENGLAND, 1983), “presente” (LEHMANN, 1990; BUENROSTRO, 1992), pero ninguno de éstos se adaptó bien en la lingüística maya. Una variedad terminológica así, puede servir como evidencia de que los rasgos semánticos de esta categoría no son claros.

En general, hay dos modos de definir la semántica del incompletivo. Primero, es definirla de una manera negativa basándose en la definición del completivo. Segundo, es presentar una lista de significados posibles pues no resulta viable abarcarla de manera exhaustiva con una definición concisa. Al reunirse estos dos modos, la lista detallada de significados sirve como aclaración de la definición imprecisa. Así se define el incompletivo en las gramáticas recientes del huasteco y tseltal, respectivamente: “El marcador del incompletivo señala que la acción no está terminada todavía; se usa para referirse a las acciones que están en progreso, o las acciones repetitivas o habituales” (KONDIĆ, 2012: 113) y “El aspecto incompletivo presenta los eventos como no terminados, es decir, en curso de realización o de vigencia, o como habituales” (POLIAN, 2013: 160).

La lista de significados del incompletivo se presenta, por ejemplo, en Dayley (1985: 80) que enumera entre los significados elementales de esta categoría: 1) el aspecto habitual; 2) el tiempo futuro inmediato; y 3) el tiempo pasado en el discurso narrativo. Craig (1977: 60-63) al tratar los usos del incompletivo en popotí propone una lista más extensa que incluye seis puntos: 1) acciones que ocurren en el presente; 2) el presente narrativo; 3) el presente habitual; 4) el presente pasado para las acciones que han iniciado en el pasado pero están en proceso todavía; 5) para expresar la simultaneidad de la acción; 6) como un elemento de las construcciones para denotar el futuro. La abundancia de las definiciones basadas en la enumeración de los significados elementales evidencia, por un lado, el carácter complejo de la semántica del incompletivo, y por otro lado, que el incompletivo es el “default” valor dentro del paradigma de las categorías de tiempo/aspecto. Es decir, su semántica es la más amplia y la menos específica.

3. Tres significados del incompletivo

El análisis de textos en diferentes lenguas mayas muestra que se puede destacar, por lo menos, tres significados del incompletivo que son más comunes entre las lenguas de la familia. Estos significados son: 1) el aspecto progresivo, 2) el aspecto habitual y 3) el tiempo futuro. Con esto no pretendo afirmar que en cualquier lengua de la familia el incompletivo se utilice para expresar los tres significados, sino que estos significados forman el dominio semántico del incompletivo más amplio posible que en cada lengua particular se puede reducir conforme a uno u otro rasgo gramatical que examino en el apartado 4.

El incompletivo, cuando se emplea con el significado del aspecto progresivo, denota la etapa intermedia de la acción (que representa un evento, una actividad o un estado) que no incluye ni el punto inicial ni final (1).

(1a)¹ *tsotsil* (LAUGHLIN, 1977: 35)

ta j-sa' abtel, pero oy xa j-ta-øj
INC 1.ERG-buscar trabajo pero EXIST ya 1POSS-encontrar-PRF.PTCP
 'Estaba buscando un trabajo pero ya lo encontré'

(1b) *ixil* (AYRES *et al.*, 2001: 272)

ni kuxh un-chuk un-b'oojw-aq'on
INC sólo 1SG.A-buscar 1SG.POSS-poco 1SG.POSS-trabajo
 'Sólo estoy buscando un poco de trabajo'

El progresivo se entiende aquí como el “puro” aspecto, ya que se combina con cualquier condición temporal según el contexto particular. Como se muestra en el contexto, el predicado en (1a) describe la situación en el tiempo pasado mientras que en (1b) se trata de un evento que se realiza en el momento de habla.

El aspecto habitual denota las acciones repetitivas que suelen ocurrir pero no necesariamente están ocurriendo precisamente en el momento de habla (2).

(2a) *sipakapense* (BARRETT, 1999: 313)

k-at-rumn njel aq'ab'
INC-2SG.ABS-correr todo noche
 'Corres cada noche (mañana)'

(2b) *kaqchikel* (GARCÍA & RODRÍGUEZ, 1997: 473)

chi ri' **n-in-loq'** el nu-banano
PREP DEM INC-1SG.ERG-comprar DIR(afuera) 1SG.POSS-plátano
 'Allí compraba mis bananos'

Generalmente, el aspecto habitual, como cualquier otro significado aspectual, es independiente del tiempo; compárese las oraciones (2a) y (2b). No obstante, cuando se trata de una acción regular en el pasado que ya no es relevante en el momento del habla, en algunas lenguas a veces se utiliza el completivo, seguramente para subrayar su irrelevancia en el momento presente: (3).

(3) *quiché* (PETRICH, 1998: 93)

are'=taq ri' ri chak x-in-b'an pa=taq ri q'ij
 sabado
3SG=PL DEM DEF trabajo COM-1SG.ERG-hacer LOC=PL
DEF día sábado
 'Esos eran los trabajos que hacíamos los días sábados'

Como una variedad del significado habitual sobresale el significado genérico que se refiere a las acciones semejantes a reglas o leyes que describen

¹ En los ejemplos cito la traducción como se presenta en la fuente; en el caso de ser en inglés, la traduzco literalmente. Para cada lengua particular unifico la ortografía cuando es diferente en las fuentes citadas.

rasgos típicos y característicos para especies o individuos (DAHL, 1985: 99). El significado genérico también se expresa por la marca del incompletivo: (4).

(4) *yucateco* (CUENTOS MAYAS: 1)

tumen	le	kisin=o'	jach	k-u	ts'a'-ik	saajki
PREP(causa)	DEF	diablo=ENCL	muy	INC-3A	dar-INC	miedo

'pues el diablo sí que da miedo'

El otro significado del incompletivo es el tiempo futuro, o el modo irreal. La ausencia de contraste gramatical entre los tiempos (pasado – presente – futuro) en las lenguas mayas y, en consecuencia, la contraposición “futuro vs. no futuro” permite suponer que el significado irreal es lo que prevalece sobre el significado temporal en el caso del incompletivo; véase, por ejemplo, (COMRIE, 1985: 45, 49). Los eventos futuros no denotan ningún fenómeno real que exista en el mundo, sino que hacen referencia a un evento imaginario (5).

(5a) *tsotsil* (LAUGHLIN, 1977: 43)

ta_k'al	oxib	k'ak'al	ch-i-cham	un
PREP	tres	día	INC-1.ABS-morir	entonces

'Dentro de tres días me moriré'

(5b) *chol* (WARKENTIN & WHITTAKER, 1965: 115)

mi'	yotsä-b-eñ-ob	pejtel	i-pisil,	cha'an	mi'	cha'
INC	poner-APPL-INC-PL	todo	3POSS-ropa	PREP	INC	de.nuevo

llevar.INC

'Le ponen toda su ropa [en la tumba] para que la lleve otra vez'

Este significado sobresale entre los dos restantes por no tener carácter aspectual. Ciertamente, las propiedades aspectuales del evento no tienen relevancia; el incompletivo ocurre con eventos puntuales (5a), como también con durativos o habituales (5b). Este rasgo demuestra que la semántica del incompletivo no se limita al dominio aspectual sino que se sitúa en su intersección con el dominio irreal. Y además, resulta que el componente semántico de irrealidad es más importante en la estructura semántica interna de la categoría del incompletivo que el componente aspectual (progresivo o habitual). Normalmente, si la acción en (5a) no hubiera sido localizada en el futuro, sería marcada por el completivo (6).

(6) *tsotsil* (LAUGHLIN, 1977: 59)

i-cham	ti	povre	baka
COM-morir	DEF	pobre	vaca

'La pobre vaca se murió'

Como se muestra, estos tres significados (progresivo, habitual y futuro) no son elementales. Ciertamente, la semántica del progresivo es diferente cuando se emplea con estados y con procesos o eventos dinámicos¹; la semántica del habitual incluye los significados genéricos y no actuales; el futuro por su naturaleza irreal incluye una amplia gama de matices modales. Dicho con propiedad, se trata de tres grupos de significados próximos. Los demás significados que algunos autores enumeran describiendo la semántica del incompletivo (por ejemplo, las definiciones de Dayley y Craig en el inicio de la sección 2) efectivamente son periféricos y semánticamente derivados de los tres arriba discutidos. Además, son dependientes sintácticamente o pragmáticamente. Por ejemplo, los usos del incompletivo en el discurso narrativo son en sumo grado condicionados por la situación pragmática del evento de narración, por lo que también la gramática narrativa (y sobre todo las categorías de tiempo y aspecto) difiere considerablemente de la gramática de un discurso “ordinario”; véase los trabajos fundamentales de Schiffrin (1981), Fleischman (1985 y 1991), sólo por citar algunos. Así pues, a continuación no voy a examinar los usos del incompletivo en un discurso narrativo (7a) cuando el incompletivo puede aparecer en los contextos que normalmente son típicos del completivo (7b).

(7a) *chol* (ALEJOS, 1988: 37)

mu	abi	i-päy-ob	majl-el	ti	y-otot
INC	así	3A-llamar.INC-PL	ir-NMLZ	PREP	3POSS-casa

‘[El tío] los invitó a su casa’

(7b) *chol* (ALEJOS, 1988: 41)

tsi’	päy-ä	majl-el	jini	al-äl-ob
COM	llamar-COM	ir-NMLZ	DEF	niño-INDPOSS-PL

‘[El padre] llevó a los niños’

En (7a) el evento puntual en el pasado es marcado por incompletivo. Este fenómeno se explica con las propiedades de un discurso narrativo; para más información sobre los usos de las marcas de tiempo/aspecto en contexto narrativo consúltese, por ejemplo, (ENGLAND, 2009) que describe los narrativos en mam.

El uso del incompletivo para denotar la simultaneidad de la acción que señala Craig para el *popti’* se realiza sólo en las oraciones construidas de una manera sintáctica muy especial, cuando se combinan dos formas verbales finitas, la primera de las cuales es marcada por el incompletivo, que en este caso sirve como una marca de “neutralización”, o como el aspecto “default”: (8).

¹ Cf. la bien conocida división de Comrie (1976: 25) entre el continuo progresivo y el continuo no progresivo. Lo que entiendo en el presente artículo hablando del progresivo es, en los términos de Comrie, el continuo en general: una situación que implica la duración y no implica el logro del resultado o cambio del estado.

(8) *poptí'* (CRAIG, 1977: 62)

xh-tzebi naj x-'el=tij nah
 INC-reirse CLF(MASC) COM-salir=DIR(afuera) CLF(MASC)
 'Salió riéndose'

Lo mismo ocurre en varias lenguas de la familia en diferentes construcciones, sintácticamente dependientes. El verbo principal se presenta en el tiempo/aspecto apropiado, que es el completivo en (8) y (9), pero el verbo dependiente recibe la marca del incompletivo como la más neutra semánticamente. En este caso el incompletivo funciona más bien como un marcador sintáctico del estatus dependiente de la cláusula y, probablemente, no lleva cargo semántico.

(9) *chol* (ALEJOS, 1988: 26)

tsa' majl-i i-k'el iy-al jini xiye'
 COM ir-COM 3A-ver.INC 3POSS-niño DEF gavilán
 'El águila fue a ver a su cría'

Estos usos demuestran que la categoría del incompletivo es la menos marcada semánticamente en todo el paradigma de categorías de tiempo/aspecto. Esto autoriza sus empleos como forma neutralizada cuando la estructura sintáctica de la oración requiere una forma finita del verbo, pero semánticamente no se requiere ningún marcador especial de tiempo/aspecto. No obstante, es poco probable que estos usos del incompletivo puedan ayudar a entender las peculiaridades semánticas de esta categoría, por lo tanto los excluyo del análisis.

4. El incompletivo semánticamente reducido

La semántica del incompletivo varía considerablemente según la lengua particular dentro de la familia maya. No es necesario que el incompletivo tenga los tres significados generales descritos en la sección anterior. Hay lenguas en que el incompletivo puede expresar sólo dos significados, también hay lenguas en que la semántica del incompletivo se limita a tan sólo el significado habitual. Se destacan cuatro tipos semánticos de la categoría del incompletivo: cuadro (2).

	Constituyentes semánticos del incompletivo	Ejemplos de lenguas
1 ("HAB+PROG+FUT")	Habitual + Progresivo + Futuro	tseltal, ch'ortí', chontal, huasteco, poptí', quiché (moderno)
2 ("HAB+FUT")	Habitual + Futuro	Chol
3 ("HAB+PROG")	Habitual + Progresivo	chuj, acateco, mam, sipakapense, quiché (colonial)
4 ("HAB")	Habitual	yucateco, itzá', mopán

Cuadro 2. Las variedades semánticas del incompletivo

El significado habitual aparece en la lista de los constituyentes semánticos del incompletivo en todas las lenguas de la familia, por lo que parece ser el significado básico de esta categoría. Los significados del progresivo y futuro pueden faltar en una lengua particular. Su presencia depende de otros miembros del paradigma de las marcas de tiempo/aspecto.

El incompletivo con la semántica más amplia (el tipo “HAB+PROG+FUT”) se encuentra en las lenguas con sistemas de marcación de tiempo/aspecto binarios, y aparte, en unas lenguas con sistemas ternarios, si el ámbito semántico del tercer miembro no incluye ningún de los tres significados principales del incompletivo. Los sistemas gramaticales de tiempo/aspecto binarios se presentan en la rama tseltalana (tseltal y tsotsil), en dos lenguas de la rama cholana (chontal y ch’ortí’) y en popetí’. Por supuesto, estas lenguas disponen de otros medios para expresar algunos de los significados del incompletivo, pero no son marcas gramaticales. En chontal y ch’ortí’, por ejemplo, hay adverbios especiales para subrayar en el nivel léxico la duración de la acción marcada gramaticalmente por el incompletivo (10).

(10) *chontal* (KELLER & GERÓNIMO, 2001: 113)

mu’	uy-ub- in	uy-uk’e	un	tu	ch’ok
PROG	3A-escuchar-INC	3POSS-llanto	uno	CLF(ANIM)	niño

‘Estaba escuchando el llanto de una criatura’

En tseltal, la misma función se realiza por medio de una construcción perifrástica que incluye el predicado estativo *yak* o *yakal* y la forma nominalizada del verbo con o sin preposición (11).

(11) *tseltal* (PÉREZ LÓPEZ *et al.*, 1994: 221)

bi	y-u’un	yakal -at ta	ok’-el
qué	3POSS-causa	PROG -2SG.ABS	PREP llorar-NMLZ

‘¿Por qué estás llorando?’

No obstante, en chontal y tseltal el significado de aspecto progresivo también puede ser expresado por sólo la marca del incompletivo, especialmente cuando no es necesario poner un acento enfático en la duración o progreso; compárese (12a) y (10), (12b) y (11).

(12a) *chontal* (PÉREZ GONZÁLEZ, 2006: 56)

ka	a-ch- en	ya’i	k-amigu
qué	2A-hacer-INC	allí	1POSS-amigo

‘¿Qué haces allí amigo?’

(12b) *tseltal* (RELATOS TZELTALES, 2002: 66)

te	bats'il	winik	k'atp'oj-em	ta	xulem,
	ya				
DEF	verdadero	hombre	convertirse-PRF.PTCP	PREP	zopilote
	INC				
x-laj=ix	ta	wi'nal			
INC-morir=ya	PREP	hambre			

'El legítimo hombre convertido en zopilote se estaba muriendo de hambre'

Los sistemas ternarios de marcación gramatical del tiempo/aspecto se presentan en varias lenguas mayas, pero sólo en el huasteco y en algunas lenguas de la rama quicheana que perdieron la categoría de potencial (por ejemplo, el moderno quiché) el tercer miembro no reduce la semántica del incompleto. El quiché tiene el optativo (o imperativo) como tercer miembro del paradigma de las marcas de tiempo/aspecto (o, en este caso, de tiempo/aspecto/modo). No obstante, esta marca tiene su propio significado muy limitado y alejado de los tres significados posibles del incompleto, y ese ámbito semántico del optativo no se extiende al del incompleto. La situación en el huasteco es similar, sólo que en vez del optativo el tercer miembro del paradigma huasteco es el perfecto.

Las demás lenguas de la familia maya tienen el incompleto con una semántica reducida sobre la que ejercen su influencia otras categorías gramaticales de tiempo/aspecto. La lengua chol es la única lengua de la rama cholana que dispone de un marcador gramatical especial para expresar el significado de aspecto progresivo. Por tanto, el ámbito semántico del incompleto se reduce, pues el progresivo toma uno de sus significados posibles (13).

(13a) *chol* (GUTIÉRREZ, 2001: 60)

woli	i-poch'-iñ-tyak-ob	i-bä
PROG	3A-pelear-INC-PL-PL	3POSS-REC

'Estaban peleando entre ellos'

(13b) *chol* (GUTIÉRREZ, 2001: 40)

woli =x	lak-ubi-b-eñ	iy-ujts'ijl
PROG =ya	1PL.INCL.A-sentir-APPL-INC	3POSS-olor

'Ya estamos sintiendo el olor'

Así pues, la semántica del incompleto se limita en chol a los significados de habitual y futuro. Varios trabajos comparativos y descriptivos señalan la presencia de las marcas polisémicas de futuro y habitual en diferentes lenguas. Haspelmath (1998) las analiza como una etapa particular en el desarrollo diacrónico de los sistemas de tiempo/aspecto; Cristofaro (2004) encuentra la explicación funcional de esta polisemia, argumentando que es el concepto semántico de irrealidad el que reúne estos dos significados. Parece que los datos de chol puedan corroborar ambos enfoques.

Las lenguas mameanas, q'anjobalanas (excepto poptí') y la mayoría de las lenguas quicheanas tienen en su sistema gramatical la categoría que se suele denominar "potencial". El quiché la perdió en el proceso del desarrollo diacrónico; esta marca se localiza claramente en los textos de la época colonial, pero en la lengua moderna no aparece¹. Al evolucionar el sistema de las marcas de tiempo/aspecto/modo en quiché, la semántica del incompletivo fue reorganizada también; de ahí que el quiché moderno tenga el incompletivo semánticamente más amplio que el quiché colonial. El poptí', al contrario, no desarrolló la categoría de potencial² (ROBERTSON, 1992: 162). A diferencia de las demás lenguas q'anjobalanas, el poptí' tiene el sistema aspectual binario (incompletivo vs. completivo) y, consiguientemente, el incompletivo del tipo "HAB+PROG+FUT".

Las marcas del potencial ocurren cuando la acción pertenece al tiempo futuro, y por ello se considera como potencial o irreal (14).

(14a) *ixil* (LENGYEL, 1980: 31)

la-kux wet kam-o tu waayal
POT-sólo ya morir-1PL.B PREP hambre
'Ya nos vamos a morir de hambre'

(14b) *quiché colonial* (DÜRR, 2003: 159)

ix chi cut xqu-ix-ca-ti chic
2PL ya entoncesPOT-2PL.ABS-1PL.ERG-morder ya
'A ustedes los vamos a morder'

La presencia de una categoría especial para el significado de futuro reduce el ámbito de empleos del incompletivo a los significados de habitual y progresivo. La categoría del incompletivo en las lenguas de las ramas mameana, q'anjobalana y, parcialmente, quicheana parece ser más aspectual que la misma categoría en las demás lenguas de la familia maya. Además, reuniendo los significados de progresivo y habitual, la semántica del incompletivo en estas lenguas es más parecida a la de la categoría de imperfectivo (COMRIE, 1976: 25-26; TIMBERLAKE, 2007: 294-297). Ciertamente, son aspectos que presentan la acción como no concluida y durativa (la acción misma en el caso del significado de progresivo y el estado que se caracteriza por la posibilidad de la acción en el caso del significado habitual).

En las lenguas de la rama yucatecana el incompletivo es semánticamente aún más reducido. Tipológicamente, sería más correcto denominar esta categoría

¹ López Ixcoy (1997: 173) no declara la ausencia total de la categoría de potencial en la lengua moderna, mencionando que hoy en día el uso del potencial "es muy limitado geográficamente, sólo algunos municipios lo conservan".

² Delgado *et al.* (2007: 114-115) destacan el potencial dentro de las categorías de tiempo/aspecto en poptí', pero de hecho es una combinación del prefijo del incompletivo con el sufijo del irrealis. En las demás lenguas q'anjobalanas el potencial también ocurre a menudo acompañado por el sufijo de irrealis.

“habitual”, pues es su único significado. Efectivamente, algunos trabajos acerca de las lenguas yucatecanas (ULRICH & ULRICH, 1986; SCHUMANN, 1997) siguen esta terminología. Las lenguas yucatecanas disponen de un juego muy extenso de marcas de tiempo/aspecto/modo. Evidentemente, se trata de un continuo de gramaticalización: desde algunos adverbios o verbos poco gramaticalizados que inician la cláusula a los elementos auxiliares que son partículas prepositivas hasta los prefijos; véase (LEHMANN, 1993) para una vista más detallada sobre este continuo. No queda claro por dónde se traza la línea que pueda separar los elementos gramaticales de los elementos léxicos de este continuo; en consecuencia, diferentes autores destacan diferentes marcas de tiempo/aspecto/modo. Por ejemplo, Bohnemeyer (1998: 25) presenta una lista de 15 categorías en el maya yucateco, Briceño Chel (2007: 30) enumera 17 marcadores, mientras Hofling (2006: 389-391) cita 19 marcadores, 2 de los cuales son partículas, otros 10 son adverbios, y los 7 restantes son auxiliares. No voy a considerar aquí todo el juego de las marcas posibles, sólo menciono que entre estos marcadores necesariamente aparece el progresivo (15), y también algunas marcas que expresan significados de la modalidad irreal y del tiempo futuro (16).

(15) *itzá'* (HOFLING, 1991: 55)

ya **tan** uy-ok-olk'in
ya **PROG** 3A-entrar-INC sol
'El sol ya se estaba poniendo'

(16a) *yucateco* (ANDRADE & MÁAS COLLÍ, 1999: 305)

yaan inw-il-iktu'ux k-u k'aay le ba'al=a'
OBL 1SG.A-ver-INC donde INC-3A cantar.INC DEF cosa=ENCL
'Veré donde canta ese animalito'

(16b) *yucateco* (ANDRADE & MÁAS COLLÍ, 1999: 295)

ma' t-u páajt-al in-xot-ik tumen **je'** a-kíim-il=e'
NEG NEG.INC-3A poder-INC 1SG.A-cortar-INC porque **ASEG** 2A-
morirse-INC=ENCL
'No se la puedo cortar porque se podría morir'

(16c) *yucateco* (K' AAYLAY, 2006: 37)

le k-u beet-ik=o' ka k'uch u-jeel ko'olel
ta'aytak
DEF INC-3A hacer-INC=ENCL PUNT llegar 3POSS-otro señora
FUT.PROX
u-síij-il u-paal
3A-nacer-INC 3POSS-niño
'Mientras trabajaba en ello llegó otra señora pronta a dar a luz'

Obligativo denota las acciones que “forzosamente han de realizarse” (BRICEÑO CHEL, 2007: 23), mientras asegurativo “garantiza que las acciones van a llevarse a cabo en un momento venidero” (*ibid.*). Todas estas marcas modales o temporales (obligativo, asegurativo, futuro próximo¹, entre otras) causan una diferenciación muy segmentada dentro del ámbito semántico de irrealidad. No es tan sorprendente pues, que el significado de tiempo futuro de la marca del incompletivo se vuelve inútil, ya que hay muchas marcas alternativas en la gramática verbal para expresar el mismo sentido añadiendo matices adicionales de la acepción.

5. Extensión semántica del incompletivo

En la sección 4 fueron descritos tres tipos del incompletivo con semántica reducida, es decir, que no abarcan los tres significados posibles (progresivo, habitual y futuro). No obstante, en las lenguas con el incompletivo del tipo “HAB+PROG” (por ejemplo, chuj, acateco, mam), sí se encuentran, aunque bastante raramente, algunos ejemplos cuando la marca del incompletivo aparece en un contexto en que se trata de eventos futuros, a pesar de que hay la categoría de potencial en estas lenguas que sirve especialmente para marcar el tiempo futuro. Los eventos futuros marcados por el incompletivo y no por el potencial se presentan en (17).

(17a) *acateco* (JUAN, 1996: 22)

k'am	chi	s-ke'	aw-ey=tej	s-q'ab'un	te'	tu'
NEG	INC	3A-poder	2SG.A-bajarse=DIR	3POSS-rama	árbol	
	DEM					

‘No podrás bajar del árbol’

(17b) *mam* (ENGLAND, 1974: 23)

baqa	neqaa'	n=xi'	q'i-'kj
acaso	cerca	INC=DIR (allá)	traer-RES

‘Acaso cerca van a ir a traer’

El mismo significado normalmente se expresa por la marca de potencial (14), aquí cito más ejemplos de acateco y mam: compárese (17) y (18).

(18a) *acateco* (ANDRÉS & DAKIN, 1989: 292)

aq'b'al-il	oj	ku-toj	b'eel
noche-ADVZ	POT	1PL.B-ir	después

‘En la noche iremos después’

¹ Se usa aquí la terminología de (BOHNEMEYER, 1998) y (HOFLING, 2006), aunque el marcador de futuro próximo está ausente en la última fuente; Briceño Chel (2007) llama el marcador *yaan* “compulsivo”.

(18b) *mam* (ENGLAND, 1985: 17)

baay tiiya kb'-eɛl=a w-u'n=a tiiya
 bien tío bajar-POT=2SG 1SG.POSS-RN(agente)=1SG tío
 'Bueno tío, te voy a matar tío'

La diferencia semántica entre las acciones marcadas por el incompletivo (17) y por el potencial (18) no queda clara. Se puede suponer que hay una tendencia para marcar por el potencial los contextos que incluyen la primera persona como participante. Su papel puede variar: en (14a) la primera persona es el único argumento del verbo intransitivo que es paciente semántico, en (18a) es el argumento del verbo intransitivo que es agente semántico, en (14b) es el agente del verbo transitivo, y en (18b) la primera persona es el agente semántico expresado sintácticamente como poseedor del sustantivo relativo que introduce al agente en la cláusula. Al contrario, en (17) la primera persona no aparece. Por supuesto, hay excepciones de esta regularidad, que por el momento quedará como pura hipótesis.

Lo mismo sucede con el incompletivo del tipo "HAB+FUT" que se presenta en chol. En esta lengua, los usos del incompletivo para expresar el significado de aspecto progresivo son raros, pero a veces sí se encuentran en los textos (19).

(19) *chol* (RELATOS CHOLES, 2002: 26)

peru che'=äch mi' i-cha'l-eñ ajñ-el bajche'
 lokaj=i, kome
 pero así=AFFR INC 3A-hacer-INC correr-NMLZ como
 loco=ENCL porque
 wi'ñal=ix mi' iy-ub-iñ,y-ik'ot bāk'eñ
 hambre=ya INC 3A-sentir-INC 3POSS-RN(con) miedo
 '[la mujer] corría como loca, porque tenía hambre y miedo'

Vinogradov (2013: 144-145) formula la idea de la expansión semántica del incompletivo (al igual que el progresivo, ya que éste también se encuentra en contextos normalmente marcados por el incompletivo). O sea que hay una zona transitoria entre los ámbitos semánticos del incompletivo y del progresivo, en donde los dos pueden reemplazarse uno a otro sin ningún cambio semántico.

La otra explicación posible de los usos de las marcas del incompletivo en vez de las del potencial o del progresivo, puede basarse en el enfoque diacrónico. Las categorías de completivo e incompletivo se ven más antiguas que las de progresivo y potencial. De esto hay varias evidencias, entre cuales se puede mencionar las siguientes. Las marcas del completivo e incompletivo en muchas lenguas están en un nivel más gramaticalizado que las del progresivo o potencial (por ejemplo, en yucateco se realizan morfológicamente como prefijos o clíticos, mientras que todas las marcas modales son partículas). Segundo, en algunas lenguas las marcas de potencial se originan de "estatus dependiente" o "futuro", como en q'anjobal (ROBERTSON, 1992: 157) o en chuj (*ibid.*: 166). Entonces se

puede concluir que son marcas innovadas (y, posiblemente, categorías innovadas) que aparecieron en la lengua recientemente. Así pues, al aparecer una nueva categoría en el paradigma de tiempo/aspecto/modo, el incompletivo se desarrolla semánticamente desde el incompletivo amplio (del tipo “HAB+PROG+FUT”) que abarca todos los significados discutidos en la sección 2, hacia el incompletivo reducido a tan sólo el significado habitual. Este proceso de la reducción semántica no pasa de inmediato, por lo tanto es muy común encontrar huellas de la etapa precedente, las cuales se muestran por los usos del incompletivo para expresar los significados del progresivo y del futuro en las lenguas que tienen marcas especiales para estos significados.

6. Conclusión

Todas las lenguas de la familia maya tienen la categoría de incompletivo que también estuvo presente en la protolengua según la reconstrucción de Robertson (1992). No obstante, la semántica de esta categoría difiere considerablemente según las lenguas particulares. Los marcadores morfológicos pueden tener el mismo origen o ser totalmente diferentes –la gran variedad morfológica del incompletivo fue demostrada en el cuadro (1)–, pero la semántica del incompletivo no depende de la morfología sino, principalmente, de otros miembros que forman el paradigma de las categorías de tiempo/aspecto (o de tiempo/aspecto/modo). Por lo tanto, es indispensable analizar el incompletivo en el marco de todo el paradigma al que pertenece.

Las más importantes para la semántica del incompletivo son las categorías que expresan el aspecto progresivo y varios significados del dominio de irrealidad. Se puede repartir las lenguas mayas examinadas en este estudio en cuatro grupos según las peculiaridades semánticas del incompletivo; véase el cuadro (2). El incompletivo puede abarcar tres significados generales: progresivo, habitual y futuro. Hay lenguas en que el incompletivo se limita sólo a los significados de progresivo y habitual, o sólo a los de habitual y futuro. Por fin, en la rama yucatecana el incompletivo tiene únicamente el significado habitual, y sus empleos para expresar eventos progresivos o futuros no se encuentran (o se encuentran muy raramente). De ahí que el significado de aspecto habitual deba ser considerado como el núcleo semántico del incompletivo maya, porque este significado está presente en todas las lenguas.

El incompletivo es una categoría principalmente aspectual, pero el significado de tiempo futuro o de modo irreal en algunas lenguas le da un carácter de TAM (tiempo-aspecto-modo). El juego de marcas de tiempo/aspecto/modo en las lenguas mayas suele incluir no sólo marcadores de semántica aspectual, sino también modal y temporal, por lo tanto no es sorprendente que el incompletivo se pueda expandir también a los ámbitos semánticos de tiempo e irrealidad. Se supone que esto es la mayor diferencia entre el incompletivo y la categoría que

especialistas en tipología gramatical suelen denominar “imperfectivo”. La semántica del incompletivo en algunas lenguas mayas se parece a la del imperfectivo (especialmente, cuando el incompletivo reúne los significados del progresivo y habitual), pero no es necesariamente así.

Abreviaturas

A – paradigma pronominal “A”, ABS – absoluto, ADVZ – adverbializador, AFFR – afirmativo, ANIM – animado, APPL – aplicativo, ASEG – asegurativo, B – paradigma pronominal “B”, CLF – clasificador, COM – completivo, DEF – artículo definido, DEM – demostrativo, DIR – partícula directiva, ENCL – enclítico, ERG – ergativo, EXIST – predicado existencial, FUT – futuro, INC – incompletivo, INCL – inclusivo, INDPOSS – posesión indefinida, LOC – locativo, MASC – masculino, NEG – negación, NMLZ – nominalización, OBL – obligatorio, PL – plural, POSS – posesivo, POT – potencial, PREP – preposición, PRF – perfecto, PROG – progresivo, PTCP – participio, PUNT – puntual, REC – recíproco, RN – sustantivo relacional, SG – singular.

Referencias

- Barrett, E. R., (1999), *A grammar of Sipakapense Maya*, Doctoral dissertation, University of Texas at Austin.
- Bohnenmeyer, J., (1998), *Time relations in discourse: Evidence from a comparative approach to Yukatek Maya*, Doctoral dissertation, Tilburg, Katholieke Universiteit Brabant.
- Briceño Chel, F., (2007), *Los verbos del maya yucateco actual: Investigación, clasificación y sistemas conjugacionales*, México D.F., Instituto Nacional de Lenguas Indígenas.
- Buenrostro Díaz, E. C., (1992), *Morfología verbal del Chuj*, Tesis de licenciatura, México D.F., Escuela Nacional de Antropología e Historia.
- Comrie, B., (1976), *Aspect: An introduction to the study of verbal aspect and related problems*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Comrie, B., (1985), *Tense*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Craig, C. G., 1977, *The structure of Jacaltec*, Austin, University of Texas Press.
- Cristofaro, S. (2004), “Past habituals and irrealis”, In Lander, Yu., Plungian, V., & Urmanchieva, A. (eds.), *Irrealis and Irreality*, Moscow, Gnosis, pp. 256-272.
- Dayley, J. Ph., (1985), *Tzutujil grammar*, Berkeley, University of California Press.
- Delgado Rojas, E. P., Silvestre Sánchez, J. A., Silvestre Díaz, M. E., & Ross Montejo, A. B., (2007), *Siz'ib'nheb'anil ab'xub'al Popti': Gramática normativa Popti'*, Guatemala, Cholsamaj.
- Dürr, M., (2003 [1987]), *Morphologie, Syntax und Textstrukturen des (Maya-) Quiché des Popol Vuh: Linguistische Beschreibung eines kolonialzeitlichen Dokuments aus dem Hochland von Guatemala* http://home.snafu.de/duerr/PDF_Doku/Diss_Duerr.pdf (consultado 15/03/2014)
- England, N. C., (1983), *A grammar of Mam, a Mayan language*, Austin, University of Texas Press.
- England, N. C., (2009), “To tell a tale: The structure of narrated stories in Mam, a Mayan language”, *International Journal of American Linguistics* 75.2, pp. 207-231.
- Fleischman, S., (1985), “Discourse functions of tense-aspect oppositions in narrative: toward a theory of grounding”, *Linguistics* 23, pp. 851-882.

- Fleischman, S., (1991), "Toward a theory of tense-aspect in narrative discourse", In Gvozdanović, J. & Janssen, Th. (eds.), *The function of tense in texts*, Amsterdam, North Holland, pp. 75-97.
- García Matzar, P. & Rodríguez Guaján, J. O., (1997), *Rukemik ri Kaqchikel chi': Gramática Kaqchikel*, Guatemala, Cholsamaj.
- Gvozdanović, J., (2011), "Perfective and imperfective aspect", In Binnick, R. I. (ed.), *The handbook of tense and aspect*, Oxford, Oxford University Press, pp. 781-802.
- Haspelmath, M., (1998), "The semantic development of old presents: New futures and subjunctives without gramaticalization", *Diachronica* XV.1, pp. 29-62.
- Hofling, Ch. A., (2006), "A sketch of the history of the verbal complex in Yucatekan Mayan languages", *International Journal of American Linguistics* 72.3, pp. 367-396.
- Kondić, S., (2012), *A grammar of South Eastern Huastec, a Mayan language from Mexico*, Doctoral dissertation, Sydney, University of Sydney & Lyon, Université Lyon 2 Lumière.
- Lehmann, C., (1990), "Yukatekisch", *Zeitschrift für Sprachwissenschaft* 9.1, pp. 28-51.
- Lehmann, C., (1993), "The genesis of auxiliaries in Yucatec Maya", *Proceedings of the International Congress of Linguists* 15.2, pp. 313-316.
- López Ixcoy, C. D., (1997), *Ri ukemiik ri K'ichee' chii': Gramática K'ichee'*, Guatemala, Cholsamaj.
- Pérez Martínez, V., (1994), *Gramática del idioma Ch'orti'*, Guatemala, Proyecto Lingüístico Francisco Marroquín.
- Polian, G., (2013), *Gramática del tseltal de Oxchuc*, México D.F., Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social.
- Robertson, J., (1987), "The common beginning and evolution of the tense-aspect system of Tzotzil and Tzeltal Mayan", *International Journal of American Linguistics* 53.4, pp. 423-444.
- Robertson, J., (1992), *The history of tense/aspect/mood/voice in the Mayan verbal complex*, Austin, University of Texas Press.
- Schiffirin, D., (1981), "Tense variation in narrative", *Language* 57, pp. 45-62.
- Schumann, O. G., 1997, *Introducción al Maya Mopán*, México D.F., Instituto Nacional Autónoma de México.
- Timberlake, A., (2007 [1985]), "Tense, aspect, and mood", In Shopen, T. (ed.), *Language typology and syntactic description: Grammatical categories and the lexicon*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 280-333.
- Ulrich, M. & Ulrich, R., (1986 [1978]), *Mopan Mayan verbs*. Guatemala, Summer Institute of Linguistics.
- Vázquez Alvarez, J. J., (2011), *A grammar of Chol, a Mayan language*, Doctoral dissertation, University of Texas at Austin.
- Vinogradov, I., (2013), "El aspecto progresivo en las lenguas mayas", *Anales de antropología* 47.2, pp. 127-154.
- Zavala Maldonado, R., (1992), *El Kanjobal de San Miguel Acatán*, México D.F., Universidad Nacional Autónoma de México.

Fuentes textuales

[s/a], 2002, *Lo'il a'yej ta Tzeltal kóp: Relatos tzeltales*, México D.F., Dirección General de Culturas Populares e Indígenas.

[s/a], 2006, *K'aaylay: Revista de cultura maya* 1.7.

- [s/a], [s/f], *Cuentos mayas*, Instituto para el desarrollo de la cultura maya del estado de Yucatán. <http://www.indemaya.gob.mx/descargas/archivos/Cuentos%2520Mayas.pdf> (consultado 10/09/2013)
- Alejos García, J., (1988), *Wajalix ba t'an. Narrativa tradicional ch'ol de Tumbalá, Chiapas*, México D.F., Universidad Nacional Autónoma de México.
- Andrade, M. & Máas Collí, H. (eds.), (1999), *Cuentos mayas yucatecos*, vol. I, Mérida, Universidad Autónoma de Yucatán.
- Andrés, J. J. & Dakin, K., (1989), "El wakax kan y otros textos acatecos", *Tlalocan* XI: pp. 285-300.
- Ayres, G., Colby, B., Colby, L. & Ko'v, Xh., (2001), "El hombre que fue al inframundo porque se preocupó demasiado por la pobreza: Texto Ixil de Nebaj", *Tlalocan* XIII, pp. 267-312.
- England, N. C., (1974), "Sobre Agua Potable", *Nora C. England collection*, The Archive of the Indigenous Languages of Latin America: www.ailla.utexas.org.
- England, N. C., (1985), "Xhiky' tuk' Xo'j", *Nora C. England collection*, The Archive of the Indigenous Languages of Latin America: www.ailla.utexas.org.
- Gutiérrez Martínez, V., (ed.), (2001), *Selección de cuentos: Chol*, Tuxtla Gutiérrez, Gobierno del estado de Chiapas.
- Hofling, Ch. A., (1991), *Itzá Maya texts with a grammatical overview*, Salt Lake City, University of Utah Press.
- Juan, J., (1996), *Cuentos antiguos de animales y gente de San Miguel Acatán*, Palos Verdes, Fundación Yax Te'.
- Keller, K. & Gerónimo, P. L., (2001), "Textos chontales", *Tlalocan* XIII, pp. 59-118.
- Laughlin, R., (1977), *Of cabbages and kings: Tales from Zinacantán*, Washington D.C., Smithsonian Institution Press.
- Lengyel, T. E., (1980), "How the people of Ilom lost their lands: An Ixil-Maya text with commentary", *International Journal of American Linguistics* (Native American texts series, Mayan texts, III), pp. 3-59.
- Pérez González, B., (2006), *Los duendes del viento: Literatura chontal de Tabasco*, Villahermosa, Gobierno del estado de Tabasco.
- Pérez López, E., Hidalgo Pérez, M. & Gómez Gómez, A. (eds.), (1994), *Cuentos y relatos indígenas*, vol. V, México D.F., Universidad Nacional Autónoma de México.
- Petrich, P. (ed.), (1998), *Vida de los hombres del Lago Atitlán*, Guatemala, Casa de Estudios de los Pueblos del Lago Atitlán.
- Whittaker, A. & Warkentin, V., (1965), *Chol texts on the supernatural*, Oklahoma, Summer Institute of Linguistics.

Igor VINOGRADOV es colaborador científico del Instituto de Lingüística de la Academia de Ciencias de Rusia. Trabaja en el campo de la gramática verbal y tipología lingüística. En septiembre 2013 obtuvo el grado de doctor en lingüística por la Universidad Estatal de Moscú. Los temas de interés incluyen morfología verbal, aspectología, modalidad; idiomas indígenas de las Américas; tratamiento automático de lengua humana; lingüística de corpus.

**ВОССОЗДАНИЕ СЛОВ-РЕАЛИЙ В КОНТЕКСТЕ
МЕЖКУЛЬТУРНОЙ КОММУНИКАЦИИ
(ПАРЫ ЯЗЫКОВ: ФРАНЦУЗСКИЙ ↔ УКРАИНСКИЙ)
LA TRANSLATION DES TERMES À FORT CONTENU CULTUREL
(FRANÇAIS ↔ UKRAINIEN)¹**

Résumé: Les termes fortement ancrés dans la culture de la nation existent dans chaque langue. Ils constituent un système de signes marqués par la connotation ethnique dont le transfert linguistique adéquat permet à deux civilisations différentes de communiquer. Les realia ne connaissent pas d'équivalent dans la langue-cible. De surcroît, une forte hétérogénéité lexicale de leur corpus ne se prête pas facilement à la traduction. Médiateur entre les usagers de la langue source et ceux de la langue cible, le traducteur est appelé à traduire ces mots mais également des concepts propres à une civilisation possédant sa propre façon de penser. Le choix correct des méthodes de traduction permet de préserver l'identité du terme à fort contenu culturel et de satisfaire les attentes des destinataires de son message.

Mots-clés: realia, calque, transposition, équivalence, traduction littérale.

Abstract: The realia exist in all languages. They are a system of signs marked by ethnic connotation that the transfer of appropriate language allows two different civilizations to communicate. The realia have no equivalent in the target language. The study of these words means they do not lend themselves easily to translation because of their strong lexical heterogeneity. The translator must translate these words and concepts specific to a civilization which has its own way of thinking. He must make a correct choice of translation methods to preserve the identity of realia and meet the expectations of the recipients of his message.

Вступлення

Стремление к достижению лексической эквивалентности при переводе связано с решением ряда переводческих проблем, среди которых воспроизведение слов-реалий, отображающих социокультурные особенности страны изучаемого языка. На протяжении последних десятилетий слова-реалии составляли предмет серьезных лингвистических и переводоведческих исследований. Однако за рамками рассмотрения продолжают оставаться важные проблемы, связанные, к примеру, с определением языкового статуса реалий, изучением способов передачи французских реалий на украинский язык, инвентаризацией украинских реалий для франкоговорящей аудитории, французских – для украиноязычной. Внушительный массив печатной продукции, освещающей на разных языках нынешнюю ситуацию в Украине,

¹ Olga Mokra, Institut pédagogique des langues étrangères, Horlivka, Ukraine
olga_mokraya@mail.ru

позволяет отобрать для изучения слова-реалии, не имеющие словарных дефиниций, сделать определенные выводы и предоставить студентам филологических факультетов языковой материал для последующих научных исследований.

1. Дефиниция слов-реалий в переводоведении

Отправитель информации строит свое сообщение, рассчитывая на определенную предварительную информированность адресата о предмете речи. Коммуникация может не состояться, если такой расчет ошибочен, и адресат не обладает предварительной экстралингвистической информацией, касающейся явлений, фактов действительности, материальных и идеальных форм природы и общества, их качеств, характеристик, особенностей. Такую информацию называют фоновой¹, социолокальной² [ВИНОГРАДОВ, 2001 : 105]. Фоновым знаниям присуща мобильность, они способны распространяться, ассимилироваться, особенно в периоды активной межкультурной коммуникации. Внеязыковая действительность наиболее полно отражается в структурах головного мозга носителей того или иного языка и реализует языковую картину мира, присущую отдельному этносу. В этой языковой картине, безусловно, присутствуют неповторимые, уникальные феномены, факты, явления, не имеющие лексических соответствий в других языках, которые в отечественном переводоведении получили название «слов-реалий». Слово *реалия* происходит от латинского прилагательного *realia*, что обозначает «вещественный», «действительный» [LE PETIT ROBERT, 2012 : 2107]. Подвижница украинского переводоведения Р.П. Зоривчак дает такую дефиницию словам-реалиям [ЗОРИВЧАК, 1989 : 58] :

«Монолексемні і полілексемні одиниці, основне лексичне значення яких вміщає [...] традиційно закріплений за ними комплекс етнокультурної інформації, чужої для об'єктивної дійсності мови-сприймача» – «Однолексемные и полилексемные единицы, содержащие в качестве основного лексического значения традиционно закрепленный комплекс краеведческой информации, чужой для объективной действительности языка-реципиента» [Перевод наш. – О.М.].

В исследованиях отечественных ученых, написанных на французском языке, для обозначения слов-реалий используется термины *les mots-réalités*, *les mots*

¹ Фоновая информация представлена в словарях и основывается на общих для участников коммуникативного акта знаниях, касающиеся культуры и истории этноса [КИЯК, 2009 : 122].

² Социолокальная информация указывает на социальную или локальную сферу функционирования слова [КИЯК, 2009 : 122].

désignant les réalités которые, по сути, являются не совсем неудачными кальками [ЧЕРЕДНИЧЕНКО, 1991 : 108]. Французские языковеды предпочитают оперировать терминами *les realia, les réalités culturelles, les termes fortement liés à la culture d'un pays, les termes à fort contenu culturel, les termes fortement axés dans la culture de la nation* [FARINA, 2011 : 465]. Важно подчеркнуть, что четкость в определении термина отсутствует, поскольку слова-реалии близки по форме и значению к специальным терминам, диалектизмам, арготизмам и пр. Так, ученые называют словами-реалиями языковые знаки, отображающие специфические факты истории и государственного устройства национальной общности, особенности ее географической среды, характерные предметы быта прошлого и настоящего, этнографические и фольклорные понятия и относят их к классу безэквивалентной лексики [ВИНОГРАДОВ, 2001 : 150]. Но безэквивалентная лексика шире по объему, и слова-реалии составляют только одну из ее подгрупп. По мнению болгарских ученых С. Влахова и С. Флорина, слова-реалии имеют статус экзотизмов, поскольку они не передают колорит страны или этноса исходного языка, а лишь добавляют экзотический оттенок языку-реципиенту [ВЛАХОВ, 1986 : 57]. Исследователи отождествляют слова-реалии с терминами, но последние являются однозначными словами, не имеют синонимов, не маркированы историческими, этнографическими коннотациями. Слова-реалии рождаются повседневной жизнью, естественным путем, а терминология создается искусственно учеными и специалистами. Термины употребляются в научном языке, тогда как реалии функционируют в художественной литературе, устной речи. К словам-реалиям применяются и другие термины: бытовизмы, варваризмы, вокализмы, этнографизмы, алиенизмы, фоновые слова, культуронимы, диалектизмы.

2. Место этнографических реалий в переводческих типологиях

Для осуществления успешного перевода важно иметь представление о классификации слов-реалий. По тематическому принципу во всех типологиях фигурируют этнографические, географические, мифологические реалии, реалии мира природы, реалии государственно-административного уклада и общественной жизни, ономастические и ассоциативные реалии [ВЛАХОВ, 1986 : 55-88]. В. Крупнов добавляет к этому списку группу рекламных реалий [КРУПНОВ, 2005 : 45].

В центре нашего исследования находятся этнографические слова-реалии. Как единицы перевода, они группируются по лексико-грамматическому принципу в следующие классы:

сокращения: le RU>Уї, університетська їдальня з помірними цінами, доступна власникам студентського квитка;
одноэлементные синтагмы: la vyshyvanka>вишиванка, la chemise traditionnelle ukrainienne brodée;
словосочетания: le bleu de Bresse>плісєневий Бресанський сир;
именные синтагмы: les familles couscous-pommes frites>арабо-французькі родини;
глагольные синтагмы: faire le pont>перенести вихідні дні;
фразеологизмы: le fils de la poule blanche>щасливчик;
предложения: Слава Україні! Героям слава!>Gloire à l'Ukraine! Gloire aux héros!

Известно, что этнография изучает особенности быта, обычаев, культуры этноса, народа. Исходя из этого, этнографические слова-реалии маркируют:

1) детали бытовой жизни:

HLM, habitation à loyer modéré>ашелем, соціальне житло у Франції,
le rez-de-chaussée>нульовий поверх у будівлях у Франції,
la khrouchtchovka> п'ятиповерхові панельні та цегляні будинки, що масово будувалися в СРСР під час правління Микити Хрущова,
le croissant>круасан, французький рогалик,
les rillettes>рійєт, рубані на дрібні або великі шматки свинини або гусятини, смажені на свинячому салі зі спеціями,
le crémant d'Alsace>креман д'Альзас,
les charentaises>тепле домашнє взуття и др.

Сущность распространенных бытовых реалий у французов и украинцев не является полностью параллельной. Так, у французов широко употребляемое слово «la maison» связывается, в первую очередь, с местом, где проживают люди. В украинском языке «дом» в первую очередь ассоциируется с эквивалентом «семья». Украинцы говорят поэтому: «Я иду домой», а французы: «Je vais chez moi». Французские слова «le lapin» и «le lièvre» (кролик и заяц) вызывают путаницу в украинском языке. В словарях различие зафиксировано, но украинцы скажут, увидев это животное в лесу: «Дивись! Заєць!» (Oh! Un lièvre!). Они также инстинктивно употребят слово «заєць», увидев на фотографии пасхального зайца (le lapin de Pâques).

2) обычаи, ритуалы: la bûche de Noël>Різдвяне поліно, пиріг; культурные мероприятия: Le Printemps français>Французька весна, Gogolfest>Гогольфєст. Напомним, что символика цветов зачастую этнографична. У французов зеленый цвет «vert» активно употребляется в синтагмах, не всегда понятных украинцам: les vacances vertes, une révolution verte, la marche verte, employer le vert et le sec. Они передаются на языке-реципиенте как «відпочинок у сільській місцевості, аграрна революція, маніфєстація фермерів/селян,

пускати в хід всі засоби». Прилагательное «blanc» не всегда обозначает белый цвет. В устойчивых словосочетаниях проявляется высокая степень его интенсивности: cracher blanc>відчувати страшну спрагу, le fils de la poule blanche>щасливчик, un blanc bec>молокосос, ne pas être blanc>влипнути в історію;

3) транспортные средства: le train express régional>потяг TER, регіональний експрес, Transilien>залізнична мережа приміських потягів у Паризькому регіоні;

4) средства связи, информационные системы: minitel>Мінітель, попередник Інтернету у Франції;

5) орудия труда: la douve>палиця, що використовується у виробництві бочок, le bident>двозубі вили ;

6) меры длины, меры веса, денежные единицы: la lieue>льє, la balle>франк. Категория пространства часто маркируется этнографически. Так, указание на удаленность объекта во французском языке выражается идиоматическим словосочетанием «au diable Vauvert», обусловленным исторически. В замке Vauvert близ Парижа, по преданию, водилась нечистая сила после того, как в нем поселился Филипп Август, отлученный от церкви [ГАК, 2005 : 713]. Слово-реалия «au diable Vauvert» может переводиться на украинский язык антонимом «Бог зна(є) де» или выражениями: «казна де», «куди Макар телят не ганяв»;

6) игры: la pétanque>петанк, гра у шари, популярна на півдні Франції, le jeu de bouillote>Бульот, гра в карти;

7) произведения искусства и культуры, музыкальные инструменты, танцы, театр : la carmagnole>карманьйола, la musette>волинка, козиця;

8) имена собственные, прозвища: les Ch'ti>мешканці півночі Франції. Имена собственные в функции этнографических реалий утрачивают денотативное значение, не несут дополнительной информации, а только стилистически подчеркивают высказывания. Такие восклицательные высказывания называют «les expressions de grand-mères» (бабушкины выражения). В этих речевых цепочках имена собственные рифмуются с предикатом и выражают шутовское отношение говорящего к реальности. Одни выражения поддаются рифмованному переводу на украинский язык: relaxe, Max!>Спокуха, Адрюхо!, cool, Raoul!>Кльово, Льово! Другие становятся понятными с определенными лексико-грамматическими трансформациями: à la tienne, Étienne!>Чин-чин!, Tu parles, Charles!>Авжеж! Так, звичайно, братан! и др.;

9) исторические события, объекты: les carucins>капуцини, les carmélites>кармелітки, les Gaulois>галли. Эти слова являются семантическими архаизмами, которые вследствие исчезновения референтов потеряли жизнеспособность и входят в состав исторически дистантной лексики: le bonnet rouge>червоні ковпаки (якобінці), le bonnet phrygien>фрігійський ковпак (символ свободи), les talons rouges>червоні каблукі (придворні в королівській Франції), une grisette>гризетка, молода

майстриня моди (мереживо, драпірування, петлі тощо). Работниц именовали гризетками, потому что девушки носили рабочую одежду серого цвета. Сейчас слово приобрело пейоративную коннотацию: «дівчина легкої поведінки». Исторические слова-реалии требуют отдельных усилий переводчика в поиске соответствий в специальных справочниках, энциклопедиях, архивах. Для воспроизведения реалий-неологизмов пригодятся интернет-ресурсы, которые позволят максимально полно и конкретно раскрыть значение чужого для читателя понятия: le bezlad, le bespredel>le chaos, le désordre (безлад, беспредел), les diverzanti>saboteurs (диверсанты).

3. Способы передачи значений слов-реалий

Несмотря на то, что перевод является делом творческим и индивидуальным, и каждый переводчик способен с помощью своего мастерства формировать собственные пути донесения до читателя смысла слов-реалий, все же существуют общепринятые способы перевода этих единиц для предотвращения потери их колорита. Приемы передачи реалий сводятся в основном к калькированию, транскрипции/транслитерации, описательному и трансформационному переводу.

3.1. Транскрипция

Воспроизведение иноязычного слова буквами языка-реципиента направлено на достижение максимального приближения к звуковому составу оригинального слова. Транскрибирование слов-реалий может быть полным. Такой транскрипции подлежат реалии-топонимы, реалии-антропонимы, реалии-эргонимы: la société Sagem>компанія «Сажем» (Sagem), партія «Батьківщина»>Batkivchtchina, «Азовсталь»>Azovstal, le grand combinat métallurgique. В зависимости от адресата переводчик может добавить к названию компаний их профиль: Alliance Française>громадська організація Альянс Франсез, партія «Самопоміч»>le parti Samopomich, celui du maire de Lviv, A. Sadovyi. При частичной транскрипции передается звучание корня иностранного слова с присоединением к нему суффикса украинского языка или окончания, свойственного украинскому языку: Bastille>Бастилія. До сих пор в украинском языке нет согласованного варианта перевода термина «les pays du Maghreb». В Интернете переводчик встретит эквиваленты: країни Магрибу, країни Магриба, країни Магриба. При транскрибировании исчезают диакритические знаки: le capital de la Société générale> капітал Societe generale. При отсутствии в языке перевода буквы, обозначающей звук, похожий по своему звучанию на звук языка-источника, применяют

буквосочетания с приблизительным звучанием. Так, французский звук [ə] передается в украинском языке через [є]: Eurostar>Євростар.

Транскрипция и транслитерация слов-реалий не раскрывают для украинского читателя, незнакомого с французским языком, их точного значения, поэтому иногда требуют дополнительного комментария. Так, французское слово-реалия «un clochard» переводится на украинский язык с помощью транскрипции «клошар». Вообще, клошар во Франции то же самое, что и в Украине бомж, нищий, бродяга. Клошары живут под мостом Мирабо, именно там, где они жили в романах В. Гюго. Но исторически слово овеяно романтикой, ведь каждый парижской клошар по- своему неповторим, и в большинстве случаев это или бедный художник или музыкант, или просто тот, кто устал от суеты мегаполиса.

В некоторых случаях необходимо сочетать транскрипцию с дополнительными средствами осмысления, в частности при переводе реалий-ложных друзей переводчика. Так, слово-реалия «une région» в значении «регион» не соответствует украинской «области» как административно-территориальной единице, поэтому она маркируется французами транскрибированным термином «oblast», равно как и слово «гаіон», эквивалент французского «un arrondissement». Недавно в украинский язык активно вошло слово «бакалавр», которое имеет лишь формальную схожесть с французским словом-реалией «bachelier», которым во Франции называют выпускника с дипломом о среднем образовании, дающим право продолжать обучение в высших учебных заведениях. Украинский образовательный уровень «бакалавр» переводится французами как «bakalavr». Перевод украинского слова-реалии «аспірант» на французский язык как «aspirant» будет ложным, и мы рискуем ввести наших французских собеседников в заблуждение, поскольку они будут думать, что речь идет об офицере с младшим военным званием.

Нередко переводчики прибегают к двойной форме перевода, сохраняя иноязычную единицу с параллельным семантическим переводом или комментарием, или применяя транскрипцию с параллельным комментарием: SBU (services de sécurité)>СБУ (служба безпеки України), le binioù>музичний інструмент, бретонська козиця), le bigoudin>бігуден (традиційний жіночий головний убір у західній Бретані), les menhirs>менгіри (мegalітичні пам'ятники на території Бретані).

Реалии проходят долгий путь от максимальной чужеродности до полной ассимиляции, признаком которой служит включение такой единицы в базовый словарь языка.

3.2. Калькирование

Калькирование, при котором структурно-семантические части слова (морфемы) или лексемы языка-источника воспроизводятся поэлементно материальными средствами языка-реципиента с последующим сложением переведенных частей без каких-либо изменений, является полным, или дословным. Так, период беззаботной жизни в начале XX в. во Франции *La Belle Époque* калькируется украинскими переводчиками «Прекрасною Епохою». Синтагма «*la tour Montparnasse*» может переводиться дословно как «вежа Монпарнас» или синонимом «*xmarochos Монпарнас*». При частичном калькировании перевод базируется на французской модели слова путем копирования ее средствами украинского языка с добавлением отдельных элементов. Примерами частичного калькирования могут служить переводы названий парижских дворцов: *Le Palais de la découverte* > Палац відкриттів (единственное число французского существительного «*la découverte*» в украинском слове заменено на множественное «відкриттів»), *Le Palais des glaces* > Льодовий палац (именное дополнение «*des glaces*» переведено на украинский язык прилагательным «льодовий»). Французская пресса частично калькирует термин «система залпового огня "Град"», ставший реалией сегодняшнего дня в Донбассе: «*les missiles Grad*». Словосочетание (N+Adj) «добровольчі батальйони» переводится на французский язык распространенной моделью N+de+N: «*les bataillons de volontaires*».

Анализ способа перевода на украинский язык многочисленных говорящих имен собственных, придуманных Ф. Рабле в романе «Гаргантюа и Пантагрюэль», позволяет наглядно сравнить эффект, полученный от применения кальки и транскрипции. Пятикнижие Ф. Рабле с блеском перевел на украинский язык А. Перепада. В его переводе появляются дюк де Франрепа (*Francperas*) > герцог Любитель-поісти-за-чужий-рахунок > герцог де Лизоблюд, сеньйор де Скупердй < *Seingneur de Painensac*, придворные короля: граф Улепет < *le comte Turavant*, полководец Шмаркач < *capitaine Merdaille*, повара: Філе, Фрикасе, Блінкі, Подавай, Подливай и др. Наричательные существительные превратились в имена собственные и получили французское произношение благодаря ударению на последнем слоге. Переводчику удалось отказаться от транскрипции и создать слова с комической оценкой, подогнав французское произношение под славянский стереотип: мягкое -ль (Крокодиль < *Crocodillet*), конечное -о (Кролико < *Peaudeconnin*), конечное -с (Свіньс < *Cochonnier*). Апокопа, примененная переводчиком, также имитирует французскую форму имен собственных: Обжор < *Croquelardon*, Паскуд < *Salezart*, Свинин < *Cochonnet*, равно как и словосложение: Мордобит < *Balafre*, Салоріз < *Frizelardon*.

Анализ способов перевода имен украинских сказочных героев с этнографическим компонентом позволяет сделать вывод о том, что французские авторы также предпочитают кальки, которые по своей форме

перекликаются с фольклорными мотивами: Котигорошко>le Petit-Pois-qui-roule, пан Коцький>le maître Chat, Олена Прекрасна>la très belle Hélène, Иван-дурак>Ivan-le-Bon-à-rien, Хвеська Язиката>Kveska-la-Bavarde.

Имена французских королей не только транскрибируются, но и переводятся: Clovis>Хлодвиг, або Кловис, Charlemagne>Карл (или Шарль) Великий, Philippe IV le Bel>Филипп IV Красивый.

3.4. Описательный перевод

Описательный перевод (дескриптивная перифраза, разъяснительный перевод) раскрывает значение лексических единиц-реалий с помощью развернутых высказываний, подчеркивает существенные признаки рассматриваемого явления. Описательный перевод этнографических слов-реалий обеспечивает высокую степень эксплицитности: la praline>шоколадні цукерки з начинкою, les maquis>партизанський рух у Франції, французьке підпілля. Описательному переводу подлежат этнографические реалии общественно-политической жизни страны. Так, французское слово-реалия «les Prépas» является сокращением от «les classes préparatoires» и может переводиться калькой «підготовчі курси», но с объяснением, что здесь готовят на протяжении двух лет к поступлению на конкурсной основе в высшие педагогические, инженерные, административные, коммерческие школы. Французское слово-реалия «École Normale supérieure, ENS» обычно передается калькой «Высшая нормальная школа, ВНШ», или транскрибируется «Еколь Нормаль». Но обе формулировки требуют комментария, поскольку прилагательное «нормальная» инстинктивно воспринимается украинским читателем как нечто «имеющее здравый смысл». В названии же высшей школы прилагательное обозначает «правильную модель» образования, которую призваны обеспечивать будущие учителя.

Переводчики прибегают к сочетанию нескольких приемов – транскрипции или калькирования и описательного перевода. К примеру, описательный перевод этнографической реалии, представленной в меню французского ресторана «le Feuilleté aux Parfums de Provence» может дублироваться транскрипцией: «листова випічка (фейете) з провансальськими ароматами».

Описательные перифразы применяются при переводе различного рода сокращений. Так, транскрипция «СМУ», используемая для трансляции французского сокращения «СМУ» (couverture maladie universelle) не способствует адекватному пониманию его сути. Добавление объяснения типа «общая медицинская страховка» снимает это препятствие. Этнографическая реалия, реализуемая сложносокращенным словом «vélib'» подлежит транслированию на украинский язык калькой «вільний велосипед». Но предоставление переводчиком комментария разъяснит украиноязычной

публике суть такой услуги во Франции, которая дает возможность взять велосипед на одной станции и оставить его на другой. Система свободного велосипеда легкая и удобная в пользовании.

Описанию подлежат реалии-устойчивые словосочетания, значение которых не не тождественно сумме значений их компонентов. Так, выражение «Cela va faire du bruit dans Landerneau» взято из комедии А. Дюваль «Héritiers ou Le Naufrage» («Спадкoємці, або Корабельна аварія»). Сегодня пресса часто употребляет термин «le Landerneau politique», который обозначает «вузьке політичне коло», «виборчу вотчину» отдельных политиков.

Выражение «la réponse de Normand» понятно людям, знающим французский язык. Выражение обозначает уклончивый ответ, «ne dire ni oui ni non», предоставляя говорящему возможность не только уклониться от четкого согласия/несогласия, но и от принятия конкретного решения. Иногда целесообразно даже переспросить жителя Шестиугольника, чтобы убедиться в искренности его «да»: C'est «oui» – oui ou «oui» – non? Вообще, манера отказывать, опровергать, отклонять суждения имеет все основания рассматриваться как четкая характеристика интеллекта личности. Прямолинейность, открытость человеческого поведения становится очевидной в употреблении лаконичного украинского «ні», резкого русского «нет» или категоричного французского «non jamais», усиливающих иллюкутивную силу отказа. В этой связи стоит отметить, что французскому языку, возможно, больше, чем любому другому, присущи языковые средства скрытого отрицания. Формулы повседневного общения: Allons donc! Tu parles! En voilà une idée! хотя и не имеют операторов отрицания, но все же скрыто выражают неприятие, несогласие.

Таким образом, преимуществом описательного перевода слов-реалий является полное понимание этнографической лексемы, не свойственное транслитерации и кальке. Впрочем, недостаток такого метода заключается в пространности описания.

3.5. Трансформационный перевод

Трансформационный метод перевода слов-реалий подразумевает разного рода лексические замены. Он называется также гипонимическим, или родовым переводом, поскольку видовое понятие заменяется на родовое. Такой вид перевода называется также синонимическим, когда к слову-реалии подбираются синонимы в языке-реципиенте. Так, французская этнографическая реалия «le coup de théâtre» не может быть переведена украинским аналогом-калькой «театральный удар». Смысл его останется непонятным для украинца, поэтому словосочетание переводится эквивалентом «неочікувана розв'язка, сенсація».

Трансформациям подлежат также различного рода эвфемизмы, свойственные французскому языку и не имеющие аналогов в украинском. Со страниц французских газет и журналов исчезли слова «каліки» (*les infirmes*), «гомосексуалісти» (*les homosexuels*), «бідні родини» (*les familles pauvres*), «сліпі» (*les aveugles*), «глухі» (*les sourds*). Они заменены на смягченные выражения : *les personnes handicapées*, *les gays*, *les familles défavorisées*, *les non-vooyants*, *les malentendants*. Коннотация французского слова «prioritaire» для украинского читателя всегда позитивная. Французы применяют его в эвфемистических словосочетаниях «la zone d'éducation prioritaire», «les quartiers de priorité», которые могут быть восприняты украинцами как места для элитного образования, элитные кварталы. На самом деле, речь идет о приоритетном развитии образовательных учреждений, городских районов с неблагополучной социальной обстановкой, где живут иммигранты и социально не адаптированные французы. Такие зоны требуют повышенного внимания, поскольку учащиеся здесь часто бросают школу, пропускают занятия, учителя отказываются преподавать и т.п. Переводчику важно декодировать и понять смысл политически корректного эвфемизма-реалии. Здесь легко попасть в ловушку, сплетенную из терминологических ухищрений. К примеру, французам и украинцам сложно понять, в чем заключается различие между понятиями с «двойным дном»: «séparatisme/indépendantisme», «souveraineté/souveraineté-association». Именные синтагмы «le développement durable», «les cultures éducatives», «la sensibilisation interculturelle», «la bienveillance linguistique» и другие новообразования, свойственные современному французскому обществу, представляют известные трудности при переводе на украинский язык.

Трансформации широко используются при переводе устойчивых словосочетаний. Так, руководитель одного из национальных банков Франции подчеркнул в своем высказывании: «Les banques ne travaillent jamais pour le roi de Prusse» [MIDI LIBRE, 2009]. Выражение «travailler pour le roi de Prusse» содержит намек на скупость прусских королей. В частности, Фридрих II (1712-1786), прозванный «Великим», платил своим солдатам только за 30 дней в месяц. Таким образом, в тридцать первый день месяца солдаты несли службу бесплатно. Оптимальным вариантом перевода на украинский язык представляется не калька «Банки ніколи не працюватимуть на короля Пруссії», а замена на стилистически нейтральные слова: «Банки ніколи не працюватимуть задарма, безкоштовно».

Перевод этнографического фразеологизма «être Gros-Jean comme devant» требует учета славянской ментальности, поэтому переводчик выберет вариант, заимствованный из известной сказки: «залишитися біля розбитого корита».

Трансформациям подлежат реалии-идиоматические единицы с семой отрицания, которая выражена этнографически : *ne pas valoir une cerise (nèfles, prunes)*, *un clou*, *une épingle*, *un fil*, *une mèche*, *une chique*, *un verre d'eau*, *un*

coup de cidre (arg.). Здесь в качестве отрицания функционируют лексемы, обозначающие минимальное количество. Еще старофранцузский язык широко использовал названия ягод, фруктов и овощей, различных мелких бытовых вещей для обозначения наименьшего количества: *ne pas promettre de poires molles, ne pas valoir un radis, ne pas avoir un rond, ne pas avoir un liard*. По смыслу все фразеологические словосочетания эквивалентны французскому наречию «*rien*», поэтому переводчик может применить грамматическую трансформацию или же использовать семантические соответствия в украинском языке: не мати шага, шеляга, копійки, гроша за душею, не мати щербатої копійки, не мати ні шерстинки, ні пір'їни, ні хвоста в дворі ; грошей, як у жаби пір'я.

Заклучение

Проблема выбора способа передачи значения той или иной реалии становится острой в том случае, если эта реалия не освоена украинским языком, не вошла в словари, справочники украинского языка по соответствующей тематике. Выбор способа передачи этнографических слов-реалий обуславливается: а) текстовой природой, б) значимостью реалии в тексте, ее характером, в) местом реалии в лексических системах языка-источника и языка-реципиента, г) словообразовательным потенциалом языков, д) литературными и языковыми традициями, е) статусом адресата.

Известный украинский литератор М. Стриха утверждает, что переводчик должен быть филологом, должен разбираться в языках, в истории литературы, в общей истории и во множестве других вещей [СТРИХА, 2006 : 56]. Переводчик, как любой человек, живущий в мире ощущений, воспринимает внешние раздражители – единицы одного языка – декодирует их и *пере-водит* их на другой язык, то есть *пере- кодирует* средствами другого языка. Каким образом переводчикам удастся с блеском «согласовать несогласованное», «перевести непереводимое», преодолеть существенную, в историческом плане, разницу между «зеленым» украинским литературным языком и зрелыми, как зрелая смородина, иностранными языками, каким образом проходит этот процесс, особенно, если речь идет о переводе слов-реалий, не осознается самим переводчиком и не объяснено в полной мере наукой. Каждая культура аккумулирует в себе другие, пусть даже в виде тонких незаметных колец, как у дерева, растущего при неблагоприятных условиях. И от интуиции переводчика, от желания копаться в словарях, в исторических документах зависит, насколько этот переводчик может найти эти тонкие слои, эти кольца и развить их как соответствия того, что он хочет воссоздать. Впрочем, как справедливо отмечает французский философ и теоретик литературы Ж. Деррида, каждый переводчик выясняет для себя, в чем смысл перевода каждый раз, как он берется за это дело. Рецепт

успешного перевода предоставлен также русским писателем, переводчиком и литературоведом К. Чуковским: «Нужно перевести грусть грустью, улыбку – улыбкой, и тогда есть гарантия, что ваш перевод будет хороший» [ЧУКОВСКИЙ, 1968 : 17].

Библиография

- Виноградов, В., 2001, *Введение в переводоведение (общие и лексические вопросы)*, Москва, Издательство института общего среднего образования РАО.
- Влахов, С., Флорин С., 1986, *Непереводимое в переводе*, Москва, Международные отношения.
- Гак, В., 2005, *Новый большой французско-русский фразеологический словарь*, Москва, Русский язык-Медиа.
- Зорівчак, Р., 1989, *Реалія і переклад (на матеріалі англomовних перекладів української прози)*, Львів, Видавництво при Львівському університеті.
- Кияк, Т., Науменко, А., Огуй О., 2009, *Перекладознавство*, Київ, Видавничо-поліграфічний центр "Київський університет".
- Крупнов, В., 2005, *Лексико-графические аспекты перевода*, Москва, Международные отношения.
- Селіванова, О., 2004, *Нариси з української фразеології (психокогнітивний та етнокультурний аспекти)*, Київ-Черкаси, Брама.
- Стріха, М., 2006, *Український художній переклад : між літературою і націєтворенням*, Київ, Факт-Наш час.
- Чередниченко, О., Коваль, Я., 1995, *Теорія і практика перекладу*, Київ, Либідь.
- Чуковский, К., 1968, *Высокое искусство*, Москва, Советский писатель.
- Gagnière, C., 2000, *Merveilles et secrets de la langue française*, Paris, Sélection.
- Le Petit Robert, 2012, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Merle, P., 2000, *Argot, verlan et tchatche*, Milan, Les Essentiels Milan.
- Mounin, G., 1963, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- Rey, A., Chantreau, S., 1997, *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Vinay, J.-P., Darbelnet, J., 1958, *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*, Paris, Didier et Montréal, Beau-Chemin.
- Farina A., 2011, « Les « Realia francophones » dans les dictionnaires : le modèle de la traduction exotisante », *Études de linguistique appliquée ELA*, p. 164 465-477 http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=ELA_164_0465 (consulté le 29 août 2014).
- Официальный сайт Посольства Франции в Украине URL: / <http://www.ambafrance-ua.org/>, (consulté le 27 août 2014).
- Официальный сайт Франции URL: <http://www.france.fr/>, (consulté le 22 août 2014).
- Официальный сайт Французского Института в Киеве URL: / <http://www.ambafrance-ua.org/Institut-Francais-d-Ukraine>, (consulté le 26 août 2014).
- Официальный сайт «Alliance Française» URL: / <http://www.ambafrance-ua.org/-Instituts-culturels-et-Alliances->, (consulté le 28 août 2014).
- Официальный сайт газеты «Libération» URL: / <http://www.liberation.fr/ukraine-la-crise.100372>

Olga MOKRA a obtenu en 1981 son diplôme d'études supérieures en didactique du français et de l'allemand – Institut pédagogique des langues étrangères à Horlivka, Ukraine. Docteur ès lettres (philologie romane) depuis 2006. Elle est à présent maître de conférences à la chaire de philologie française à l'Institut pédagogique des langues étrangères, Artemivsk (oblast de Donetsk, en Ukraine).